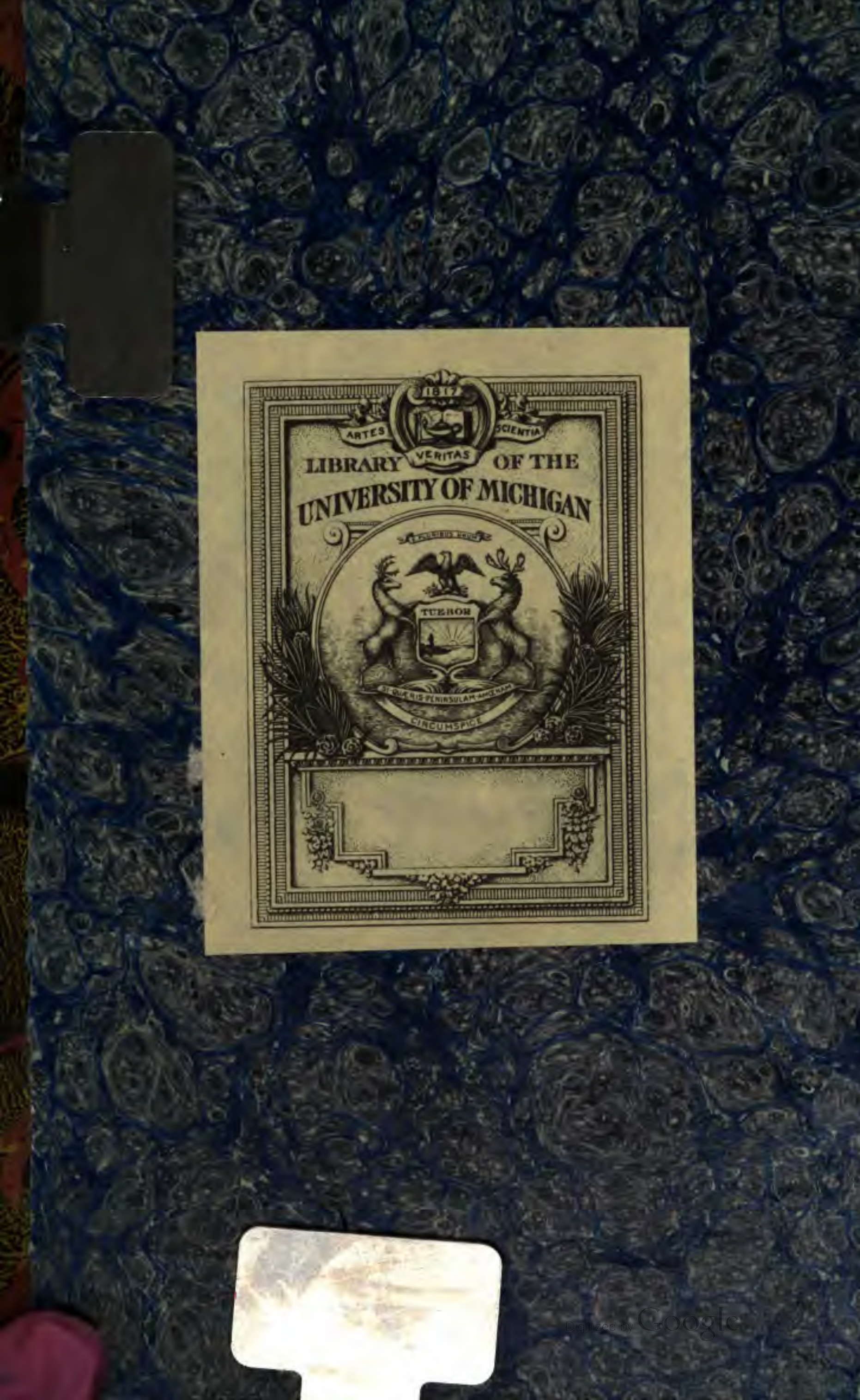
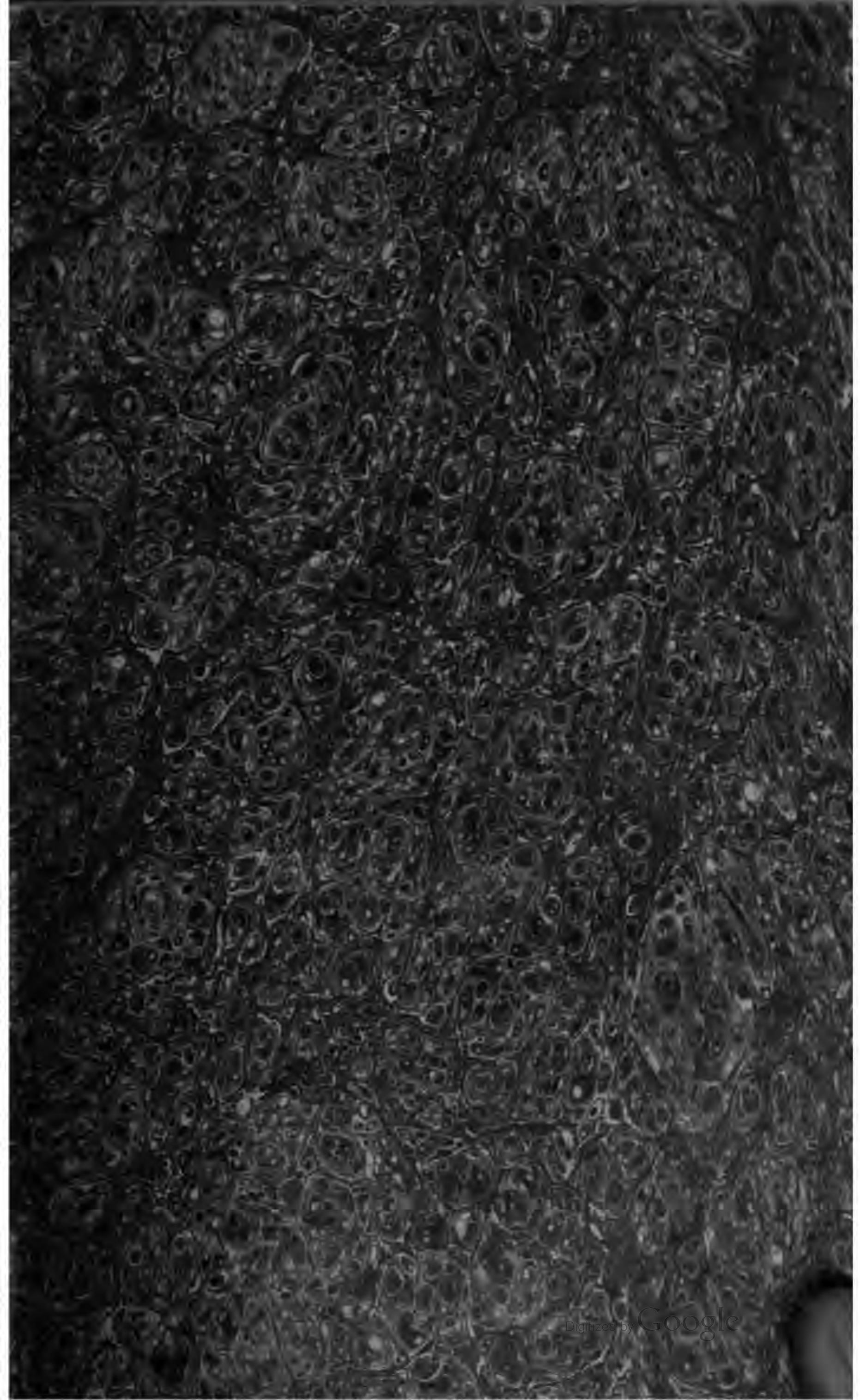

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



HISTOIRE

DE

CHARLES VIII.

TOME II.

1876

HISTOIRE
DE
CHARLES VIII,
ROI DE FRANCE;

PAR M. LE COMTE PH. DE SÉGUR,
LIEUTENANT-GÉNÉRAL,
PAIR DE FRANCE, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME SECOND.



PARIS.
BELLIZARD ET COMPAGNIE,
RUE DE VERNEUIL, N° 1 BIS.

M DCCC XXXV.



HISTOIRE

DE

CHARLES VIII,

ROI DE FRANCE.

SUITE

DE LA TROISIÈME PARTIE.

ROME.

LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Enfin, grâce à l'impétuosité du duc d'Orléans, à la prudence de d'Aubigny, à l'incapacité de Médicis, aux prophéties de Savonarole, et à la faiblesse de Sienne, les armées napolitaines de terre et de mer étaient repoussées; Bologne et la Romagne réduites à l'inaction; la Toscane soumise, dépassée, et les deux premiers

états ennemis qui s'opposaient à notre passage, domptés. On en était au troisième, au pape, à cet Alexandre VI, un de ces génies pervers dont l'impudente et heureuse audace méprise effrontément tout ce que respectent les hommes, et dont notre imbécille étonnement respecte les mépris.

Ici, la lutte devenait plus compliquée. Quel qu'il pût être, c'était avec le chef de la chrétienté que le roi très chrétien allait se trouver aux prises : mais déjà quelques symptômes indiquaient une troisième soumission. Trois cardinaux italiens, Sforce, Colonne et la Rovère étaient dans le camp français. L'un d'eux, Sforce, venait d'être attiré à Rome; le cardinal de Valence, fils du pape, déposé comme otage à Ostie entre les mains des Colonne, lui avait servi de garantie. Il est vrai que ce commencement de négociation ayant échoué, l'otage et le négociateur étaient revenus l'un au Vatican, l'autre auprès de Charles.

Cependant, l'armée s'avançait. Le 6 décembre, elle marcha plus serrée et en ordre de bataille, les coulevriniers en avant, l'artillerie prête. On touchait à la frontière du patrimoine de Saint-Pierre. La plupart des nouvelles, et surtout les lettres de Comines, annonçaient un choc ou une résistance quelconque vers Viterbe. Toutes les

forces de l'Église et de Naples, le jeune Ferdinand en tête, y devaient être réunies. L'Italie entière désirait une bataille. Déjà ses jalousies internes, ses haines mutuelles, étaient suspendues. Une plus grande crainte l'avait saisie : elle regrettait sa balance intérieure rompue, le règne de sa rusée et cauteleuse politique, dont elle était si vaine, tombé devant celui de la force, d'une force étrangère, orgueilleuse et humiliante pour sa nationalité. L'héroïsme de Ferdinand, l'humeur décidée, rude et violente d'Alphonse de Naples, son père, les jaillissemens impétueux et immodérés d'Alexandre VI, et, loin du péril, les discours tranchans de ces deux souverains, tout faisait croire à un grand effort. Les uns osaient espérer une victoire; les moins confians comptaient sur la saison et la famine, et tous les regards de l'Italie étaient fixés sur Viterbe.

Sa position, en avant de la jonction des deux routes de la Romagne et de la Toscane sur Rome, convenait. C'était presqu'en vue de ses murs qu'allait repasser l'armée napolitaine, en abandonnant la Romagne; Ferdinand lui-même était venu en examiner la force; toutes les citadelles appartenant aux Orsini étaient derrière; les campagnes étaient dépouillées, les blés et les troupeaux ramassés dans ces forteresses; une bataille n'était

donc pas seule à redouter, il suffisait aux alliés d'arrêter pendant quelques jours, devant tant de remparts, cette lourde et énorme expédition française. Alors, dans ces champs nus et gelés, que deviendraient ces cinquante mille hommes, dont plus d'un tiers de non combattans ? Comment Charles contiendrait-il cette foule incohérente d'Allemands, de Suisses, de Gascons si pillards, de gens-d'armes et d'archers si fiers de leur naissance, de volontaires si fougueux, avec leurs trente à quarante mille chevaux et tant de suite et de bagages? Heureuse et dans l'abondance, la marche en avant et le succès y maintenaient à peine l'ordre et l'ensemble; que serait-ce dans le besoin, et avec l'humeur et le mécontentement qui l'accompagnent? Tout cela se disloquerait pour vivre, et, du haut des tours de Viterbe, on allait voir cette gigantesque masse se dissoudre, écrasée sous son propre poids!

Ce danger était véritable, et bien plus à craindre que les chances d'une bataille. Comines en frémissait. Il écrivait de Venise lettres sur lettres au roi, le suppliant de s'arrêter et d'accepter les conditions avantageuses qu'on lui offrait. Tout combat prolongé contre la saison et la famine lui semblait mortel. Il savait qu'on marchait sans prévoyance, vivant sur place, du pays, et à la

journée; que l'art des approvisionnemens, celui des distributions régulières de vivres, que la discipline qui en règle l'emploi et en empêche le gaspillage, étaient ou ignorés ou négligés. Il comprenait que dans le Milanais, en Toscane, pays alliés, fertiles et peuplés, quelques officiers des vivres précédant l'armée, l'argent à la main, eussent pu suffire; mais de quoi serviraient-ils sur un sol négligé, ennemi, dépeuplé, ruiné par les guerres intestines des Colonne et des Orsini, et dans l'hiver? Ces craintes étaient fondées; mais elles n'eurent d'autre effet que d'importuner les jeunes favoris de Charles : quant à lui, il n'en fit que rire, et continua sa marche.

Le 7 décembre, il entra dans Acquapendente, première ville romaine; le clergé entier en sortit; ces prêtres vinrent au-devant de lui avec la croix, les reliques, et même le saint-sacrement, comme jadis les païens leurs ancêtres avec leurs dieux, s'entourant de ce qu'ils avaient de plus sacré par déférence pour le vainqueur, ou comme d'une protection et pour placer le maître éternel de tous entre eux et un dominateur éphémère. Car l'armée ennemie, sa bataille, l'hiver aussi, tout leur manquait pour les défendre! excepté la famine, qui déjà se faisait sentir. Elle justifia seule les inquiétudes de Comines.

En effet, la saison, rude jusque-là, venait de changer subitement. Elle était devenue d'une douceur extraordinaire. Quant à la guerre, en ce moment Alexandre VI épouvanté y renonçait. Ce pape se sentait pris dans ses propres piéges. Il s'était fait d'abord de l'appel de Charles VIII en Italie, un moyen de négociation avec Alphonse de Naples, pour l'élévation de ses bâtards; cette même alliance avec la France avait forcé les Orsini de se rattacher à sa thiare. Satisfait sur ces deux points, dès lors, sans égard pour sa parole, pour la dignité, pour l'honneur du monarque français, pour la ruine et le déshonneur qu'il y aurait eu à abandonner une si grande expédition commencée, il avait fait défendre à Charles VIII de continuer sa marche, et lui avait effrontément ordonné de retourner chez lui. On l'avait vu, depuis, armer ses sujets, promulguer des brefs guerriers contre Charles, lui interdire ses états, ceux même de Naples, comme fiefs de l'Église; et cette audace s'était soutenue tant qu'entre ce prince et lui il avait vu l'hiver, l'Apennin, Florence, Sienne et leurs forteresses.

Mais l'hiver bravé, la Toscane franchie, bouleversée, traversée de part en part; son propre légat Piccolomini, rejeté dédaigneusement à Florence, sans même avoir été entendu; en-

fin, sa tentative avec le cardinal Sforce manquée, il s'épouvante! Ce qu'il redoute le plus, ce n'est point cette armée conquérante et son roi outragé, c'est toute sa vie passée et présente: vie monstrueuse que, jusque dans le sacré collége, ses ennemis évoquent enfin contre lui-même.

Il tremble surtout en apercevant, au milieu du camp français, la Rovère, celui qui doit un jour être Jules II. Ce cardinal fut son compétiteur au saint-siége; il est son ennemi personnel le plus ardent et le plus acharné. C'est lui dont à Vienne, dans le Dauphiné, la haine éloquente a déjà ranimé le jeune roi, alors refroidi sur cette expédition préparée par tant de sacrifices. La Rovère est un homme tout de passion, entraînant, poussant à ces extrémités qui n'ont d'issue que des abîmes! Bientôt, par la voix de ses historiens contemporains, l'Italie entière doit lui reprocher cette funeste époque d'une si honteuse et irrémédiable chute; elle maudira ce cardinal, et le nommera l'*instrument fatal de tous ses maux présens et à venir!*

Déjà, du haut du saint-siége, Alexandre croit entendre les cris accusateurs de ce prêtre. Ce n'est donc pas seulement une humiliation, une défaite, c'est un jugement, une déposition dont

s'effraie ce grand coupable ! Devant le concile que la Rovère invoque, quel serait son refuge? Lui, incestueux, parjure, simoniaque, l'allié, le geolier, le soudoyé des Turcs, osera-t-il se réclamer de principes tant de fois méconnus, d'un Dieu outragé, d'une religion trahie? non sans doute ! Aussi, de même que la plupart de ces hommes pervers qui pour s'élever ont méprisé toutes les bases reçues, qui se sont créé d'autres dieux que ceux du ciel, et qui, pesant leurs destinées dans des balances à part, autres que celles de la justice, ont tout placé dans leur intérêt; quand ce vieillard voit tous ses faux points d'appui crouler avec sa fortune, lui, naguère si habile, si décidé dans le mal, s'effare, tourbillonne et devient le plus lâche et le plus irrésolu de tous les hommes.

CHAPITRE II.

Pourtant une chance de corruption et une trahison lui restent, et conséquemment un espoir. Il peut abandonner Naples, peut-être même livrer l'armée napolitaine au jeune monarque français. Quant aux avides conseillers de ce conquérant, ils calculeront sans doute que la pourpre et les bénéfices s'obtiendront plus facilement et plus vite de sa détresse, que des chances hasardeuses et lointaines d'une élection nouvelle.

C'était alors que Ferdinand, abandonné par la Romagne, et dépassé au loin par la marche de l'armée française en Toscane, revenait en hâte par l'Ombrie pour couvrir Rome. Ce prince courut d'abord reconnaître cette position de Viterbe, l'espoir de l'Italie. Mais là, sur la route des négociations d'Alexandre, quand, se voyant en face un ennemi puissant, il ne sentit derrière lui qu'un allié perfide, il hésita; puis tournant bride, il rejoignit son armée, et pour assurer

du moins sa retraite au-delà du Tibre, il se replia sur Rome.

Des Ursins, dont, après Viterbe, les possessions eussent servi de champ de combats, ne fut sans doute pas étranger à cette résolution. Il est d'ailleurs vraisemblable que, dans leur marche rétrograde, Ferdinand et lui rencontrèrent les nouveaux envoyés du pape à Charles VIII. C'étaient deux cardinaux et le confesseur même de ce pontife. Ceux-ci n'allèrent pas plus loin que cette même Viterbe dont s'effrayait tant Philippe de Comines. Charles l'occupait déjà; il y était entré le 10 décembre, comme dans Acquapendente, sans plus de résistance et avec les mêmes honneurs.

Les ambassadeurs romains le trouvèrent à l'évêché de cette ville, où était son quartier. Ils apportaient pour les conseillers du roi toutes sortes de séductions, et pour lui l'espoir d'une nouvelle défection du saint père, d'un abandon conditionnel du royaume de Naples aux prétentions de la France, et la liberté du passage de notre armée dans l'État romain, Rome exceptée.

Toutefois, soit reste d'espoir dans l'armée napolitaine, soit peur d'elle, Alexandre VI semblait encore vouloir comprendre le royaume de Naples dans cette négociation. Charles s'y refusa

absolument, comme aussi à se détourner de Rome. Mais déjà, dans son camp, la disette se faisait sentir, et les intérêts personnels de ses conseillers s'agitaient. On le décida donc à envoyer, de Viterbe même, au saint père, le président de Gannay, l'habile et sage la Trémouille, et les cardinaux Sforce et Colonne.

Ainsi les négociations commencèrent. Dès lors chacun des pas de ce petit roi Charles, si petit en effet pour une si grande tâche, va s'embarrasser dans les fils du génie de l'intrigue, qui régnait si souverainement en Italie. C'est pourquoi, lorsque toute l'histoire représente ce conquérant effarouchant l'Italie et l'Europe jalouse par sa rapidité, nous verrons tout au contraire, après un double séjour à Acquapendente, sa marche réputée si impétueuse, suspendue à Viterbe cinq jours, à Népi quatre jours, à Bracciano douze jours, et un mois à Rome.

L'Italie diplomatique, alors tout entière à Venise, en fut même pendant quelques momens rassurée, et le rapprochement de ses différens États contre nous, suspendu. On ne sait s'il parut naturel qu'une si grosse artillerie eût appesanti la marche de notre armée : ou plutôt, si ces Italiens s'exagérèrent la réputation guerrière du prince aragonais; ou bien encore si leurs moeurs

dégénérées, intrigantes et négociatrices, les avaient accoutumés à des guerres molles, lâches et languissantes; mais ce qui est sûr, c'est qu'ils ne s'étonnèrent point que les tâtonnemens et les précautions de ce jeune roi chevalier, égalassent en lenteur ce qu'il y avait d'effroi et d'irrésolution dans les mobiles et changeantes déterminations de son vieil adversaire.

Les plus clairvoyans comprirent qu'il y avait deux hommes dans ce prétendu conquérant, l'homme de lui-même et celui des autres! qu'ainsi, ce n'était donc pas seulement en lui, si ignorant, si inexpérimenté, si adonné aux plaisirs et incapable d'application, qu'il fallait chercher la cause de ses actions, ou plutôt ici de son inaction, mais dans ses entours; que plusieurs de ceux-ci étaient intéressés à marchander et à amener un accommodement avec le saint-père, et surtout son favori l'évêque Briçonnet. Quant à Charles lui-même, il fut facile de retrouver le caractère propre de ce jeune roi dans son opiniâtre tenacité à ne vouloir traiter qu'avec le pape exclusivement, dans Rome même, et seulement après y être entré en dominateur!

Telles furent ses instructions à la Trémouille et au président de Gannay. Or, en ceci, ce n'était point une détermination raisonnée qui

soutenait Charles, mais un sentiment, une espèce d'inspiration, celle de toute sa seconde enfance, sa haine contre ces bâtards d'Aragon d'une part, et de l'autre la fantaisie de faire le conquérant, et celui de Rome bien plus encore que celui de Florence! sur cette terre héroïque de jouer au héros! Vanité puérile que satisfaisaient ces airs de maître, ces entrées triomphales dans ces grandes cités si renommées, et surtout dans celle du plus grand des Césars, dont les Commentaires, le premier, le seul livre peut-être qu'il eût lu, avaient tant exalté son adolescence.

C'était là tout ce qu'il connaissait et appréciait de cette antiquité, dont son faible pied commençait à fouler les débris. En effet, pendant que ses envoyés négociaient, que son armée se répandait pour vivre dans le pays, et que son avant-garde ainsi que son artillerie s'avançaient, lui ne se distrayait dans Viterbe qu'en contemplant les trente-quatre jets de sa superbe fontaine, en visitant ses églises, et surtout, en allant avec sa cour faire de fréquentes dévotions au tombeau de sainte Rose. Ce sépulcre était alors célèbre par les grands miracles qui s'y opéraient.

Mais, soit que pour occuper ses loisirs ou voir

ses cantonnemens, il eût fait quelques excursions dans le pays, soit que l'une de ses deux marches subséquentes l'eût conduit à Sutri, il est certain que dans cette dernière ville il laissa de bons souvenirs. Les Italiens disent qu'il y était à peine entré, qu'un grand désordre l'environna. Au milieu de ce tumulte, un des leurs, un jurisconsulte, fut traîné devant lui déjà chargé de fers, plus encore de menaces, et assourdi de cris de vengeance. On le tenait pour mort. Des accusations furieuses se pressaient. « C'était un assassin! Le perfide venait de tuer le cavalier français dont il était l'hôte! Voilà ces traîtres d'Italiens, recevant triomphalement l'armée en masse pour la massacrer en détail! » Au milieu de ces clameurs, le jurisconsulte parla, et Charles l'écouta. Un arrogant archer français l'avait accablé d'outrages, lui l'avait tué; il en convenait, mais pour ne pas l'être, à son corps défendant; et il le prouva. Néanmoins les murmures redoublaient, mais Charles les fit taire, et en dépit de l'irritation des siens, il leur arracha leur victime, qu'il fit remettre en liberté.

Ce fut le 15 décembre seulement qu'il s'achemina vers Nepi. Son journal dit qu'il y séjourna

du 15 au 19 décembre, « à cause de l'abondance « de toutes sortes de vivres et bonnes provisions « qui y estoient et pour laisser sa suite s'y ra- « fraîchir et s'y reposer » ; car on souffrait de plus en plus. Mais d'autres motifs l'y retinrent.

CHAPITRE III.

Il venait d'arriver de Rome de singulières nouvelles ! Nos ambassadeurs et l'armée ennemie s'étaient presqu'en même temps présentés sous ses murs ; et d'abord, Alexandre VI ne se croyant de salut que dans une négociation, avait reçu les nôtres à bras ouverts. Puis, à l'aspect inaccoutumé de tant de troupes alliées, son esprit s'était enflammé subitement d'un autre espoir. On avait vu le passionné vieillard passer tout à coup de l'abattement à une confiance outrée ; de la prière à la menace ; se ruer d'une extrémité à une autre, et, changeant de trahison, livrer ses portes à nos ennemis, précipiter en prison nos ambassadeurs et demander follement Ostie pour leur rançon.

Mais à peine a-t-il consommé cette violation du droit des gens, que cette écume jetée, sa fougue se dégonfle. Il s'étonne ; tandis que les Napolitains relèvent ses murailles, en réparent les brèches, et que Ferdinand ne songe qu'à préparer des combats, lui n'en voit plus que les

dangers, ceux d'un siége à soutenir dans une trop vaste enceinte, mal close, mal approvisionnée, déjà presque affamée par l'occupation d'Ostie et par les courses des Colonna! Va-t-il donc s'enfermer au milieu d'une population mal disposée, d'une cour pleine d'ennemis, d'un sacré collége révolté des violences qu'il vient d'exercer contre ses membres; car c'était non seulement la Trémouille et de Gannay, mais aussi les cardinaux Sforce et Colonne nos envoyés, et le cardinal San-Severino, qu'il tenait prisonniers. Affrontera-t-il une convulsion intestine, une prise d'assaut, une reddition à merci, et le triomphe de tant de haines? et le malheureux, effrayé, craint de provoquer ainsi la déposition qu'il redoute.

Que faire donc? La guerre! elle est impossible! La paix? il se l'est interdite! et il s'écrie « qu'il ne lui reste qu'à fuir! » Dans le tumulte de son âme, cette pensée s'empare à son tour de cet esprit mobile et fougueux, et tout entier il s'y précipite. Il se hâte, il appelle les cardinaux qui lui restent; il leur ordonne, il les conjure de le suivre; il en exige leur engagement sur parole, par écrit même, tant sa conscience tremble de laisser derrière lui des juges, une condamnation et sa déchéance.

Mais à peine a-t-il touché le fond de cette autre extrémité qu'il s'en effraie encore. Il a peur même de fuir, et le voilà flottant plus que jamais, se heurtant d'un écueil à un autre, et retombant éperdu dans ces vagues sans fond sur lesquelles il s'était lancé, en méprisant tout, hors la fortune. Car enfin, qu'importent ces sermens obtenus, est-ce donc à lui d'y compter? Où fuir d'ailleurs si ce n'est à Naples, seul refuge qui lui reste, et pourtant où la guerre le suivrait encore!

Mais pourquoi se lier sans retour à cette cause étrangère, se perdre avec elle? Pourquoi laisser vide ce Saint-Siége, où dès lors on n'aurait plus qu'à le remplacer, et d'où peut-être on n'osera l'arracher s'il s'y attache? Il vaut donc mieux s'accommoder à tout prix avec la France; une négociation entamée, Charles n'aura plus de prétexte pour le déposer, ni d'intérêt à le faire [1].

Déjà, au milieu de toutes ces convulsions de son esprit, il avait fait relâcher les envoyés français, en rejetant sur Ferdinand l'attentat dont ils avaient été victimes. Ce cercle de décisions impétueuses et contradictoires ainsi parcouru, revenu à son point de départ, ce déhonté vieillard,

[1] Daru, Hist. de Venise.

inconséquent comme la violence, et qui tout à l'heure s'était jeté éperduement dans les bras des Napolitains, s'y retourne contre eux-mêmes! Ce cardinal San-Severino, qu'il vient de précipiter dans une prison, il le fait subitement son ambassadeur; il l'envoie traiter pour lui seul. Dans cette troisième tentative, il abandonne décidément Naples; il nous offre même le passage dans ses états, et de nous défrayer de tout, pendant notre trajet au travers du patrimoine de Saint-Pierre! Mais il tente encore de se réserver Rome; « C'était, écrivait-il, la ville des apôtres! Le roi « très chrétien respecterait sans doute la terre « consacrée par leurs tombeaux, et arrosée du « sang des martyrs! »

Cette prétention d'Alexandre était tout opposée à celle de Charles et à son plus cher désir. D'ailleurs, la Rovère était toujours là, qui poussait en avant, répondant de tout. On n'écouta donc pas plus San-Severino à Nepi, qu'à Pise Savonarole. Cet envoyé venait trop tard. Dans Rome même toutes ces contradictions, ces indécisions du saint-père, en avaient décidé d'autres. Le chef perdant la tête, chacun avait pris les devans: c'était, comme dans une armée mal commandée, un sauve-qui-peut général.

Plusieurs grandes familles, telles que celles

des Savelli, s'étaient jointes aux Colonna, malgré leur inimitié contre ceux-ci. Virgile Orsini lui-même, ce premier sujet du saint-père, capitaine-général de l'armée d'Alphonse de Naples, connétable de son royaume, et tout chargé des bienfaits et de la confiance des Aragonais, commençait à les quitter avec la fortune. Il nous ouvrait ses forteresses, qui couvraient Rome, auxquelles nous touchions, et devant lesquelles, par un temps redevenu rude et fâcheux, mourant de faim, manquant de tout et dépérissant, notre armée, au lieu de passer vite, se morfondait.

Ce capitaine envoyait au roi l'un de ses bâtards pour lui offrir les clefs de ses citadelles et lui en faire les honneurs; et, Charles soulagé d'une grande inquiétude, au lieu de répondre à San-Severino, partait de Nepi, le 19 décembre, pour aller coucher à Bracciano, la première de ces villes fortes. « Il estima fort, comme il le dit « lui-même à Comines, ladite place, et le re- « cueil que l'on lui fit; car son armée estoit en « nécessité et extrêmités de vivres, et tant que « plus ne pouvoit! » Ajoutez que notre flotte, battue par les vents, après nous avoir débarqué 20,000 ducats, était devenue inutile. « Et « qui considéroit bien, disait encore ce mi-

« nistre, combien de fois cette armée se cuida « rompre, depuis que le roy arriva à Vienne en « Dauphiné, voyoit bien que Dieu la condui- « soit ! »

Il disait vrai ; toutefois, la jeune cour pensa que, dans cette extrême anxiété de l'ancien ministre de Louis XI, il y avait un peu de cette humeur amère, grondeuse et défiante, si ordinaire aux hommes du temps passé contre la jeunesse régnante ; s'étonnant de ne pas la voir aussi prudente et expérimentée qu'ils le sont devenus ; la voulant plus parfaite qu'ils ne le furent eux-mêmes ; oubliant que, le plus souvent, ce sont les faiblesses plutôt que les forces des hommes qui sont aux prises ; et que, sans compter les chances de l'audace et du hasard, la bonne moitié des succès de guerre et de politique, est due bien moins aux talens du vainqueur, qu'aux fautes de ses adversaires.

Comines en convint lorsque, apprenant la défection de des Ursins, il s'écria « qu'ainsi vivoient « en Italie et les seigneurs et les capitaines, ayant « sans cesse pratique avec les ennemis, et grand « peur d'estre des plus foibles ! Qu'alors il lui « sembla que Dieu vouloit mettre fin à cette be- « sogne, et qu'il se repentit d'avoir escrit au

« roy et conseillé de prendre un bon appointe-« ment! »

Quant à Virgile Orsini, il faut remarquer qu'étant de famille guelphe, c'était par accident qu'il nous était contraire. Il y eut aussi dans sa trahison quelque pudeur, si ce n'est un surcroît d'habileté. En redevenant notre allié par ses enfans et ses forteresses, il nous déclara qu'il demeurerait de sa personne près de Ferdinand, mais seulement jusqu'aux frontières napolitaines; là cesserait sa fidélité, et il tint parole. Il gardait ainsi un pied dans chaque camp et attendait la fortune.

Toute la famille des Orsini suivit l'exemple de son chef. De son côté, Charles dans Bracciano, et son armée enfin à couvert et nourrie dans les quatre villes et les villages de ce seigneur, attendait en s'y refaisant la détermination prévue d'Alexandre. On n'épargna rien pour la hâter; néanmoins, comme on traitait, et que les conseillers du roi voulaient conserver des formes avec un pontife souverain dont ils attendaient des faveurs, au lieu d'aller planter ses tentes devant Rome, on prit des biais; Luxembourg et Yves d'Allègre, avec 2000 Suisses et 500 hommes d'armes, furent détachés vers Ostie. C'était

l'évêché de la Rovère; il y courut pour échauffer ses partisans.

La révolte des Colonna, maîtresse de cette ville, de l'embouchure du Tibre et des campagnes environnantes, nous y attendait; dès lors leur corps d'armée, soudoyé par Charles, comme au reste l'avait été celui de Ludovic (car nous n'épargnions guère), remonta le Tibre par sa rive gauche. Ils inquiétèrent toute la campagne de Rome. Leur petite guerre avait attendu la grande; en l'apercevant elle redoublait.

Au bruit de leurs armes le peuple s'émut, Rome s'agita. Comines assure que, dès lors, un pan de plus de vingt brasses des murs de cette capitale, tomba du côté que nous menacions. Les plus sages des nôtres furent tentés d'attribuer au ciel cet écroulement. Nous ignorons encore si le peuple romain, qui, étant à la source des miracles, s'en étonne moins, fut étranger à celui-ci. Ce qui est certain, c'est que ce peuple haïssait le saint-père et les Napolitains, et qu'il attendait impatiemment l'armée libératrice.

Cette opinion publique, ces merveilles, ces soumissions, gonflaient l'orgueil de Charles; on s'attendait à ce que se croyant irrésistible, ce protégé du ciel, si redouté, si désiré, allait pré-

cipiter sa marche; qu'à l'aspect de l'armée napolitaine il voudrait vaincre; que les cris de réforme de Savonarole, et qu'enfin les excitations des cardinaux ennemis d'Alexandre, allaient précipiter ce foudre de guerre sur ce pape réprouvé. Mais le jeune conquérant demeure; il reste encore immobile dans Bracciano : Briçonnet l'y retient; dans le prêtre indigne qui porte la tiare il lui montre le successeur de saint Pierre. Et le fils de Louis XI, « trop jeune, trop « mal accompagné, pour conduire un si grand « œuvre que réformer l'Église », [1] se soumet à parlementer encore. A son ardeur chevaleresque, il suffit d'une entrée souveraine et d'un triomphe sans victoire !

Pour tout dire, il y avait, tout proche et en vue de Bracciano, une haute et vaste futaie toute remplie de porcs-épics et d'autres animaux sauvages. Le journal du roi en parle avec admiration : il n'en dit pas plus; mais comme ce roi était chasseur, comme dans les déterminations des hommes il entre des motifs de toute nature et des plus puérils; que Charles était sujet à ceux-ci; que sa patience de douze jours dans cette ville, aux portes de Rome, était singulière et

[1] Comines.

l'histoire d'alors peu critique, une conjecture est permise : et celle-ci se présentait trop naturellement pour ne pas la laisser pressentir.

Cette fois, ce furent de Vesc, le maréchal de Gié, et encore le président messire de Gannay, qu'il députa vers Alexandre. On exigeait du saint-père qu'il ouvrît ses portes sans conditions ; on promettait qu'ensuite, une première conférence accorderait tout.

Cet ultimatum rejette Alexandre dans toutes ses perplexités. Vingt fois dans un même jour il reprend, rompt et renoue cette négociation. Enfin il apprend que Civita-Vecchia et Corneto nous ont ouvert leurs portes, que le Tibre est franchi et la retraite des Napolitains menacée ; il entend les clameurs du peuple ; et comme en même temps redoublent les protestations de respect de nos envoyés pour l'autorité pontificale et pour les immunités de l'Église, il se résigne.

Après plusieurs jours d'attente, Charles voit enfin quatre cardinaux, ceux même que ce pape a fait emprisonner, venir lui apporter la soumission de Rome et du saint-père. Toutefois, soit peur de l'armée aragonaise présente encore, soit reste d'attachement pour un reste de fortune, Alexandre a fait comprendre Ferdinand dans sa capitulation ; il a obtenu pour ce

prince et son armée un sauf-conduit jusqu'à la frontière napolitaine. Mais Ferdinand a rejeté fièrement cette humiliation, et ne s'en est reposé que sur ses armes. Il ne sortit de Rome par la porte Saint-Sébastien qu'au moment même où Charles y entra par celle du Peuple.

On fit ici deux remarques : l'une, que sans la présence du cardinal Sforza, le peuple eût insulté l'armée fuyante, tandis qu'il se préparait à nous accueillir aux cris de vive la France ; l'opinion qui nous précédait nous étant aussi favorable que celle qui nous suivait nous devenait contraire. L'autre remarque est, qu'en dépit du refus du prince ennemi, la préoccupation de notre ovation fut si forte, que nous ne songeâmes point à le suivre. Une troisième observation se présente, c'est que notre invasion, qui parut alors si rapide, était sortie de Florence le 28 novembre, et qu'elle n'entrait dans Rome que le 31 décembre. C'était donc, pour moins de cinquante lieues, trente-quatre jours, ou trois fois plus de temps qu'aujourd'hui, une armée marchant à petites journées de cinq lieues, et après cinq journées de marche, prenant un séjour, n'en mettrait à franchir cet intervalle.

Charles venait de s'arrêter douze jours à Bracciano ; il allait en passer vingt-huit à Rome !

Singulier conquérant qui s'amusait en chemin, sans impatience de gloire, prodiguant tout, temps et argent, et pourtant capable à la fois de vouloir et d'obstination, mais incapable du reste ! être bizarre, ébauché, et d'esprit comme de corps, composé d'incomplets et faibles contraires ; chef de nom seulement, et de fait, instrument de ses entours ; homme à la fois de plaisir, et d'élans chevaleresques, auquel pourtant le sort de la France était attaché, et que faisaient jouer au gré de leurs petits intérêts trois ou quatre intrigans français, et quelques étrangers mécontens.

CHAPITRE IV.

Ce fut le 31 décembre, deux heures avant la chûte du dernier jour de l'année 1494, que Rome enfin aperçut sur le mont Mario flotter nos enseignes. Le comte de Ligny commandait cette avant-garde. Aussitôt, la ville se partage: une moitié de la populace pousse dehors, de ses huées menaçantes, les Napolitains, tandis que l'autre, dans un transport contraire, et remplissant l'air de cris, de vive France, accourt au-devant de l'armée victorieuse. Il y eut là quelques pourparlers sur le cérémonial d'entrée du monarque, mais Charles y coupa court en répondant qu'elle serait nocturne, guerrière, et que la pompe de son armée suffirait.

Les Suisses marchaient en tête, puis cinq mille Gascons, puis la cavalerie legère. La nuit était noire en effet quand parut le roi, car cette entrée dura de trois à neuf heures du soir; six heures d'hiver.

Une députation composée des principaux seigneurs de Rome l'attendait hors des portes; elle

venait au nom du pape et de la ville mettre tout à sa disposition; mais lui, toujours sur son cheval Savoie, toujours armé de toutes pièces, la lance toujours en arrêt sur la cuisse, s'estimait plus grand que jamais! Ce conquérant se croyait bien plus maître que ces habitans de tout ce qu'ils venaient lui offrir. Il les reçut avec une fierté dédaigneuse.

Dans ce trajet, on remarqua près de lui un premier maître des cérémonies du saint-père, qui s'obstina à ne le point quitter. Il l'obsédait de la part de son maître d'informations et de recommandations sur tout ce qu'allait exiger de lui le cérémonial romain; lui détaillant: « toutes les formalités auxquelles il « devait se soumettre en public et en particulier, « au-dedans et au-dehors de son palais, et tant « avec le pape lui-même qu'avec les enfans du « pape, les cardinaux et autres seigneurs de sa « cour »[1]; mais le roi, qui, dans ce moment, ne reconnaissait d'autres lois que sa volonté, ne l'écouta point. Il ne lui répondit qu'en l'accablant de questions sur les mœurs et sur les enfans du saint-père, et particulièrement sur César Borgia, le plus chéri d'entre ces bâtards. Ces inves-

[1] Thomas Thomasi.

tigations furent si embarrassantes que l'envoyé d'Alexandre, confus, lâcha prise.

Le formidable cortége ne s'arrêta qu'au palais Saint-Marc. Ce qu'il y eut de particulier dans cette ovation mélodramatique, sur un théâtre si remarquable par tant de triomphes autrement mérités, ce fut son heure et son obscurité, que l'on dissipa à force de flambeaux. Ce faux-jour éclairant ce triomphe factice, en accrut l'effet. L'incertaine et inégale lueur des torches grandissait les enseignes, les hommes et les chevaux; leur clarté lugubre se réfléchissant sur leurs armures, les faisait briller d'une sombre rougeur et d'un sanglant éclat. Paul Jove, l'historien, en fut frappé d'étonnement, et le peuple d'admiration, comme de tout ce qui est fort et l'effraie.

Ces illusions, celles de la nuit, et la rigueur de la saison, qui allongeaient les heures, nous firent paraître innombrables. L'historien lui-même que nous venons de citer, et qui ce jour-là fut un si judicieux observateur, crut voir en avant et derrière le roi seize mille cavaliers français; ils ne pouvaient être plus de douze mille: les souffrances et la disette des premières marches dans le patrimoine de Saint-Pierre en ayant sans doute, depuis Florence, diminué le nombre.

Pourtant, comme autour du roi, après les cardinaux la Rovère, Savelli, Colonna et Sforza, marchaient les capitaines romains, tels que les Colonna, mêlés à d'autres chefs italiens et aux capitaines français, il se peut que leurs hommes d'armes joints aux nôtres, l'aient abusé.

Dès que cette longue colonne eut défilé, elle se répandit dans la ville, qu'elle remplît aussitôt d'un mouvement inaccoutumé. Toutes les rues retentissaient à la fois des pas des chevaux, des cris des soldats, de la parole élevée des officiers que l'on conduisait à leurs logemens, et des coups redoublés que l'on frappait aux portes. Les armes et les vitraux des maisons étincelaient des jets de lumière des nombreuses torches que l'on portait devant les chefs et qui se croisaient dans tous les sens. Mais bientôt ce premier tumulte s'apaisa, et tout rentra dans le silence et l'obscurité.

Toutefois, une partie des nôtres resta sous les armes. Le maréchal de Gié, depuis plusieurs jours dans Rome, avait reconnu les lieux et pris de sages dispositions. Leur foyer était au palais Saint-Marc. Il avait choisi cet édifice à cause de sa position et parce qu'il était dans le quartier des Colonne. Dès que le roi y eut mis pied à terre, on en occupa militairement toutes les

1er janvier 1495. avenues. L'artillerie fut mise en batterie dans ses cours et devant ses portes; des corps-de-garde furent placés à l'entrée de toutes les rues qui y aboutissaient; des grand'gardes à tous les carrefours; un bivouac de deux mille chevau-légers, dont les patrouilles circulèrent sans intervalle dans toute la ville, occupa le champ de Flore.

Les clefs du jardin du Belvédère, celles même de la ville, furent exigées. La proximité des Napolitains, cette entrée conquérante dans une ville si populeuse et l'attitude inattendue qu'avait prise Alexandre VI, exigeaient ces précautions.

On verra qu'elles ne furent point inutiles, mais aussi que, grâce à notre indiscipline, là comme ailleurs et depuis, nos plus grands ennemis furent nous-mêmes.

Quant à la conduite du saint-père, dont Charles parut si révolté, elle ne fut pas si bizarre. Ce pape sentant, comme il arrive le plus souvent Dieu merci, sa politique immorale non seulement lui manquer, mais tourner contre lui dans le danger, avait d'abord perdu la tête; mais enfin l'esprit de l'Église l'avait inspiré. Après avoir mis Rome à la discrétion du jeune conquérant, et satisfait son orgueil, il s'était déterminé à ne point compromettre de même, sans un traité

préalable sa personne et sa tiare. C'est pourquoi, quittant le Vatican, il venait de se retirer dans le château Saint-Ange, avec cinq cardinaux; mettant ainsi entre sa dignité, sa vieillesse, et son jeune adversaire, une barrière insuffisante, il est vrai, contre une violence, mais en cela même plus respectable.

Cependant, bien loin de là, au milieu de leur entrée triomphale, Charles et son jeune état-major s'étaient attendus à voir ce pontife venir au-devant d'eux; trompés dans leur espoir, ils crurent que du moins lui-même s'empresserait de les accueillir avec ces démonstrations italiennes auxquelles déjà, tout en les méprisant, nous nous étions accoutumés. Ils ne s'attendaient pas à cette précaution du saint-père : elle leur parut injurieuse; ils s'en choquèrent. La Rovère aperçoit cette étincelle; il accourt, et à l'aide du cardinal Colonne et de quelques autres, il remue, il souffle si bien cette première chaleur, que tout à coup le roi prend feu. Il échappe aux plus sages des siens, et se figurant qu'Alexandre lui dispute encore sa conquête, il s'emporte, il ordonne que ses canons soient à l'instant attelés, et que des cours de son palais cette artillerie soit traînée sur-le-champ et mise en batterie devant le château Saint-Ange.

L'ordre fut exécuté. Mais là, fort heureusement, les conseillers français de Charles le ressaisirent. Ils lui montrèrent l'Italie, l'Europe attentive ! L'indignation universelle au bruit de cet odieux excès d'une force brutale et de toutes les foudres de la France tonnant contre six vieillards enfermés dans une bicoque ! Ils n'oublièrent pas le scandale de ce combat des choses de la terre contre celles du ciel ! Le ridicule d'une expédition si hautement entreprise pour le rétablissement de la foi jusque dans l'Asie, et qui commencerait par en détruire en Europe le pontife et le siége ; qu'enfin il s'agissait d'un pape reconnu par tous, et qui appartenait à la chrétienté tout entière ! S'étant ainsi jetés entre deux, ils ramenèrent le roi dans son palais, et s'aidant des protestations insidieuses du cardinal César Borgia, ils renouèrent les négociations.

Mais Alexandre se sentait dans son dernier retranchement. Les avis de Briçonnet et de quelques autres, l'indiscipline de nos gens, les façons hautaines du roi, l'esprit de corps du clergé, que réveillait notre inconsidération, tout enfin le confirma dans cette défensive : l'esprit public aussi, car déjà, dès le huitième jour de notre arrivée, nous nous l'étions rendu contraire. Dans

7 janvier 1495.

Rome même, le peuple venait de s'insurger contre nous, comme celui de Florence. Les torts avaient été partagés, il est vrai, mais inégalement. L'humeur railleuse, mutine et injurieuse des Romains, n'avait pu supporter les airs dédaigneux, le ton méprisant, des Français et leur arrogance; mais ce qui leur était encore plus antipathique, c'étaient les manières flegmatiquement grossières et brutales des Allemands, et, comme le disaient ces ultramontains, leurs *épouvantables visages*. Le vin, meilleur et plus chaud là que dans le Milanais, où une mauvaise récolte nous l'avait fait trouver d'une aigreur désagréable, était venu s'ajouter à ces défauts mutuels et échauffer ces discords.

Ce fut dans les tavernes et autres mauvais lieux que commença la querelle; là, plusieurs de nos gens désarmés par l'ivresse, dépaysés par leur ignorance des localités, tombent dans des guet-apens où ils sucombent : quelques autres plus heureux s'étant échappés reparaissent tout sanglans, ils appellent au secours! A leurs cris, leurs compagnons se précipitent armés, furieux, cherchant les meurtriers, qui tout éperdus, rencontrent dans leur fuite la maison des Banqui, où ils se jettent et s'enferment. Mais ils y sont aussitôt forcés, massacrés, et avec eux un



certain Marco-Maffei, gentilhomme romain qui se trouvait là fortuitement.

Dans cette cité, comme toutes les grandes villes toujours si retentissantes, où l'exagération méridionale et la pétulance italienne redoublaient les échos, cet incident, au milieu du tumulte, acheva de tout gâter. En un instant, une foule de bouches oisives, toujours disposées à se joindre à toutes les clameurs, toujours prêtes à s'enfler démesurément de toutes les renommées, répandirent le bruit d'un massacre général, d'un pillage universel. « Rome envahie par ces nouveaux barbares, allait-elle donc être encore une fois saccagée et détruite! »

Il n'y avait pas long-temps que, toute pleine des souvenirs de son antique gloire, elle avait fait un dernier effort pour redevenir république; on lui rappela, on lui cria qu'elle était la ville de Mars, et, comme Florence, elle courut aux armes. Il fallut la présence du maréchal de Gié, du comte de Ligny, et surtout du capitaine Prosper Colonne, pour apaiser sa première effervescence.

Mais cette ville de prêtres ne valait pas celle des Médicis! Il n'y avait là ni armée citoyenne ni de Pierre Capponi digne de parler pour elle; et ce même conquérant, qui avait été forcé dans

Florence de souffrir, de caresser même une insulte, put tout à son aise faire le dominateur dans cette cité scandaleuse. Ce fut Gié qu'il chargea de cet étalage de puissance. Ce maréchal y mit quelque adresse. Une partie du tumulte avait eu lieu dans le misérable quartier des juifs; et quoique déjà plusieurs eussent été tués, leurs comptoirs pillés, leur synagogue renversée et détruite, il ne fit d'abord tomber la justice du roi que sur ces mécréans. « Après une enqueste « exacte, six des plus mutins de ces galans furent « pendus et estranglés en place publique, dans « le champ de Flore, et leurs corps suspendus « aux créneaux de deux des fenêtres les plus « élevées. »[1]

L'oppression ainsi changée de forme et régularisée, les victorieux, juges des vaincus, l'étendirent à toute la ville. Le passé réprimé, on punit l'avenir. Ce fut Charles lui-même qui s'empressa d'ordonner que plusieurs des séditieux eussent la tête tranchée; que quatre justices fussent dressées en divers lieux, où d'autres malheureux durent être attachés, et que le reste fût jeté dans le Tibre. Il se trouva des hommes près du roi qui virent de l'habileté et même de la gloire dans le

[1] Lavigne, Journal.

choix de ces trois différens supplices. Ils dirent, ils ont même écrit : « Qu'en cela il fit voir mani-« festement qu'il avoit dans Rome comme à Paris « haute, moyenne et basse justice. » [1]

Au reste, cette fierté dominatrice, chevaleresque, et ambitieuse surtout d'honneur, sympathisa vivement avec notre caractère national. Elle saisit la France au cœur et l'enthousiasma. Ses élans d'admiration retentirent de génération en génération jusqu'à nos jours. Cent ans après, Brantôme s'écriait encore : « Le voilà donc entré dans Rome bravant et triomphant! lui-mesme armé de toutes pièces, la lance sur la cuisse, comme s'il eût voulu aller à la charge, ce qui estoit beau, et donner à entendre : « S'il y a rien « qui branle, me voici prest avec mes armes et « mes gens, pour charger et foudroyer tout! » Si bien que cette façon d'entrée ne sentoit nullement sa pompe ny bravement, mais un vray tremblement et foudre de guerre. Ainsi donc, marchant en ce bel et furieux ordre de bataille, trompettes sonnantes et tambours battans, entre et loge par mains de ses fourriers là où il lui plaist, fait asseoir son corps-de-garde, et pose ses sentinelles par les places et quartiers de la noble ville, avec

[1] Brantôme.

force rondes et patrouilles, plante ses justices, potences et estrapades en cinq ou six endroits. Ses bandons faits en son nom, ses édits et ordonnances publiées et criées à son de trompe, comme dans Paris. Allez-moi trouver jamais roi de France qui ayt fait de ces coups, fors que Charlemagne : encore pensois-je qu'il n'y procéda d'une autorité si superbe et si impérieuse ! »

Quelques autres, et les étrangers surtout qui nous observaient, envisagèrent autrement toute cette affaire; ils remarquèrent que les deux plus grands scélérats de l'Italie étaient alors Ludovic Sforza et Alexandre VI; que notre roi si glorieux avait pourtant choisi l'alliance de l'un, qu'il s'occupait à conquérir celle de l'autre; qu'ils l'avaient vu joué dans le Milanais, humilié dans Florence, et que probablement ils allaient le voir dupe du pape dans cette Rome, où sa conquête, sans victoire, ne lui coûtait que du sang d'échafaud; où les seuls arcs de triomphe que se dressât sa gloire, étaient quatre potences!

Mais Charles, un peu vantard et fanfaron, comme nous le sommes presque tous, et qui prenait pour de l'héroïsme un puéril et vaniteux point d'honneur, s'y opiniâtrait; facile, indifférent même sur le fond, et attachant la plus grande importance à ces vaines formes.

Tandis que son orgueilleuse légèreté ne songeait qu'à se satisfaire, il ne voyait pas tout ce que ces manières de maître, qu'imitait son armée, et notre audacieuse indiscipline, amoncelaient de haines entre lui et la France. En effet, au milieu des premiers désordres, la maison des Banqui n'avait pas été seule envahie, d'autres encore furent saccagées, et, pour celles-là, on n'avait pu s'en prendre au hasard. Il était évident que ces mêmes mains italiennes qui venaient de pousser le roi contre le château Saint-Ange, avaient dirigé ces violences. La plus fatale fut celle qui, le 8 janvier 1495, tomba comme une ruine sur le palais de la Rosa Vannoza.

C'était la maîtresse du pape et la mère de ce César Borgia, de tous les enfans du saint-père le plus pervers et le plus chéri. Des provocateurs, sans doute gagés par la Rovère, par le cardinal Sforza ou par les Colonne, avaient poussé dans sa demeure une bande de nos Suisses. Tout y avait été ou pillé ou brisé; la Vannoza elle-même avait été insultée. Le dommage fut grand, l'outrage complet, et l'intention tellement marquée, que cette courtisane ne put s'y méprendre, les noms qu'elle méritait lui ayant été prodigués.

« Que celui », dit Thomas Thomasi, son compatriote, « qui sait tout ce que peut la su-

« perbe et l'avarice sur le cœur d'une femme, « juge quelle fut la rage de celle-ci! On l'eût « prise, à la voir dépouillée dans sa maison, « pour une bacchante, une furie d'enfer! » Tantôt elle s'élançait pour porter le fer et le feu dans le quartier royal, tantôt elle se précipitait pour appeler le peuple et le soulever contre les Français. Enfin, à ses cris furieux accourt César Borgia; elle l'entraîne sur le lieu le plus criant de son désastre : là, d'une chambre attenante, on l'entend lui reprocher sa lâche politique. « Pourquoi a-t-il laissé pénétrer ces serpens dans leur sein? Quelle merveille, s'ils le déchirent! La voilà donc insultée et déshonorée publiquement parce qu'elle est sa mère! C'est la haine, c'est le mépris de Charles pour les Borgia qui la précipite dans cet abîme d'ignominie! » Alors, montrant un poignard : « Si son fils ne la venge, qu'il ne la tienne plus pour mère; elle saura détruire ses entrailles, qui, pour son malheur, l'ont engendré! » Et elle voulait du sang à l'instant même. Le cardinal ne l'apaisa qu'en lui montrant la nécessité de feindre quelques jours encore, lui promettant ensuite une vengeance atroce. Il tint parole. Cette scène envenima tout; nous en retrouverons des traces sanglantes, c'est pourquoi je l'ai rapportée.

CHAPITRE V.

Et pourtant, malgré tant d'injures, Charles, tout rempli de l'ambition de mieux constater sa conquête, se courrouçait encore de la résistance du saint-père. Tandis qu'il s'étonnait si fort qu'un vieux et perfide prêtre italien, manquant sans cesse à ses sermens, ne se fût pas contenté de ses promesses, et qu'un vieillard rusé ne fût pas venu se livrer sur parole, aux mains d'une troupe d'étourdis présomptueux qu'il voyait guidés par ses plus mortels ennemis, Alexandre VI ne pouvant comprendre un caractère aussi étranger aux moeurs italiennes que celui de ce jeune roi chevalier, se confirmait dans ses appréhensions et se renfermait de plus en plus dans ses murailles. Il ne se fiait qu'à elles, au temps et à ses intrigues. Du milieu de son fort, il voyait Charles entouré de dix-huit cardinaux, « tous voulant, dit Comines, élection nou-« velle, et qu'au pape fût fait procès! » Les cris de Saint-Severin, ceux du cardinal Sforce, ceux aussi des Colonne, arrivaient jusqu'à son

oreille. Il n'avait garde d'aller s'exposer à cette première chaleur, sûr que les rivalités et d'autres considérations discorderaient bientôt cet ensemble.

D'ailleurs, l'énormité des charges dont on voulait l'accabler commençait à l'effaroucher un peu moins. Il les pesait. « C'étaient de graves accusations, il est vrai, mais aussi quels accusateurs! Qu'allégueraient-ils? Serait-ce ce scandaleux et si public achat de la tiare? Mais était-ce aux avides marchands qui l'avaient vendue à en accuser l'acquéreur? On parlait d'une réformation; mais voyez quels réformateurs! Un jeune roi qui de la dévotion ne connaissait que les pratiques extérieures, homme de plaisir même avec la gloire; des cardinaux luttant de vices, ne prétendant nettoyer le saint-siége de tant de souillures que pour y porter les leurs! et puis, dans ce zèle italien tout ambitieux, quel serait leur but? Déjà, ne les menaçait-on pas de l'élection d'un cardinal français dont on flattait l'orgueil de Charles! Quant à cet appel des cardinaux ses ennemis au clergé chrétien, on savait à quoi s'en tenir; le nom seul d'un *Concile*, sérieusement prononcé, effrayant plus encore ces princes du ciel que celui d'*États-Généraux* n'épouvantait ceux de la terre. »

A ces réflexions qui rassuraient Alexandre, il s'en ajoutait une autre. Nos envoyés et l'Italie entière ne lui avaient parlé que de cet empressement prétendu de notre jeune prince d'arriver enfin devant Naples. Le saint-père y croyait; c'est pourquoi, se renfermant dans sa position inerte, il espérait chaque jour que l'impatience française le débarrasserait de ce dangereux hôte, et en être quitte pour un court passage. Il resta donc immobile dans sa forteresse, et la nouvelle des violences commises contre la Vannoza augmenta son opiniâtreté.

Mais Charles, toujours dans son rôle de conquérant, tenait à plus de condescendance. On ne put lui cacher les refus du saint-père. La Rovère et Sforza épiaient encore l'occasion; ils ressaisirent celle-ci. La Rovère, pur de l'élection d'Alexandre, était toujours excité par son ambition, qui aspirait à la tiare; et Sforza, l'un des simoniaques qui l'avaient vendue le plus cher, par sa complicité avec son frère Ludovic. Celui-ci échauffait à la fois le roi et le pape, afin de les perdre l'un par l'autre, et de tout brouiller de plus en plus.

Les voilà donc, aidés des Colonna et des Savelli, qui circonviennent plus que jamais le jeune roi. La Rovère surtout, avec son emportement ac-

coutumé, lui retrace toutes les turpitudes du pontife, et dans le nombre, surtout cette dernière infamie dont, à Florence, ce cardinal avait signalé la trace. Car enfin, quelque dégoûtant que soit ce détail, il n'est plus possible d'en retarder le récit.

Il était trop vrai qu'à cette époque, vers le milieu de novembre, un certain Georges Bucciardi, Génois, accompagné d'un Turc, et venant de Grèce, s'était fait clandestinement débarquer près d'Ancône, sur le littoral. Cette précaution trahit ces voyageurs; elle attira les soupçons; on courut à eux; le Turc s'échappa, mais le Génois saisi, fut conduit devant le préfet de Sinigaglia, qui prit ses papiers. Il se trouva que, tout à la fois, ce préfet était un la Rovère, le frère du cardinal, ce Bucciardi, un envoyé d'Alexandre VI à Bazajet, et ses papiers, la preuve non seulement d'une alliance offensive et défensive, du chef de l'Église chrétienne avec l'ennemi de la chrétienté, mais d'une autre trahison plus noire encore.

Le préfet, ravi de ce coup de fortune, s'était empressé d'envoyer toute cette monstruosité à son frère. La Rovère était alors dans Florence avec l'armée française. A cette lecture, et à la vue de Bucciardi, il bondit de joie; sa haine

habile se servit de tout son avantage. Il n'oublia rien; ni d'exiger de son prisonnier la déclaration authentique de tous les détails de sa honteuse mission, ni la copie notariée de ses instructions, ni celle de l'odieuse lettre du sultan au saint-père. Armé de toutes ces pièces, et voyant le roi hésiter, il ose, au milieu même de Rome, livrer à l'impression et publier toute cette infamie que l'intérêt mieux entendu de l'Église aurait dû taire; car déjà Luther était né.

On y voyait le chef de la chrétienté dénonçant à l'ennemi du Christ la croisade tant prêchée par ses prédécesseurs et par lui-même. Il provoquait le Turc à s'en défendre. Il appelait dans le cœur de l'Italie une armée infidèle; et dans l'emportement de sa haine contre le roi très chrétien, il offrait d'allier la croix du Christ au croissant du prophète. Ce pape réclamait encore 80,000 ducats, ou deux années de ses gages de geolier du malheureux Gem, de ce frère et compétiteur de Bazajet, qu'il gardait en otage. Enfin, pour comble d'horreur, il jurait au féroce sultan d'exécuter *religieusement* de certaines promesses.

La lettre de Bazajet expliquait la portée de cette promesse *si religieuse!* On y lisait : « Pour « votre repos, votre utilité, votre honneur,

« comme pour notre propre satisfaction, il est « bon que vous fassiez périr notre frère Gem, « qui est entre vos mains et sujet à la mort; « que vous preniez le plus tôt possible les moyens « convenables pour le tirer des embûches et des « peines de ce monde, et pour l'envoyer dans « un autre jouir d'un plus parfait repos; vous « promettant de consigner trois cent mille du- « cats d'or en main de qui il vous plaira, et qui « vous seront échangés contre son corps, afin « que vous en achetiez des domaines pour vos « enfans! »

Au reste, tout ceci n'était qu'un détail de ce tissu d'horreurs dont se composait la vie d'Alexandre VI, et que la Rovère ne manqua pas de dérouler tout entier aux regards indignés du jeune monarque. On ajoute qu'alors ce cardinal, qui, proche de Lyon, avait su faire vibrer si fortement la corde endormie, et pourtant la plus sensible de ce jeune cœur, employa pour finir son œuvre le même moyen qui lui avait si bien servi pour le commencer. Il lui montre donc, dans cette même Rome, les traces glorieuses de Pepin et de Charlemagne, sur lesquelles il prétendait marcher. Il lui dit : « que si leur plus grande gloire fut de défendre le saint-siége contre des ennemis extérieurs, lui, recueil-

seroit plus de renommée encore, s'il ostoit d'icelui siége un prestre plein de vices et abominable à tout le monde ; lui remontrant que ce ne lui seroit pas moindre honneur de délivrer l'Église de Dieu de la tyrannie d'un méchant pape, que ç'avoit esté à ses prédécesseurs de délivrer les papes de saincte vie des persécutions de ceux qui injustement les opprimoient. Aussi, que cette délibération n'estoit moins nécessaire à sa seureté qu'à sa gloire. Comment se fier ès promesses d'un homme plein de fraude, insatiable en ses convoitises, éhonté en toutes ses actions, entré là comme un renard, qui y régnoit en tigre, qui n'en pouvoit sortir que comme un chien ; enfin, comme l'expérience le desmontroit, qui haïssoit si fort la France. Voilà pourquoi il refusoit de bailler le chasteau Saint-Ange ! » Et la Rovère ajouta que c'était de là qu'il se tiendrait prêt à trahir des promesses qui, faites par la nécessité, n'en auraient que la durée. [1]

A ces discours violens, se joignait une autre excitation plus puissante encore. Elle vint de Savonarole. Dans son style boursoufflé d'une exaltation prophétique, il adjurait le monarque de ne point se montrer lâche dans la cause du

[1] Guic. V. trad. et annotations de Lanoue.

ciel; le menaçant de la colère de Dieu et d'un grand revers, s'il ne renversait *cette Babylone prostituée*, de son trône de souillures! Et Charles ne pouvait plus, comme à Pise, le méconnaître. Le moine était devenu une puissance. Ce ministre de notre Seigneur, qui, lui-même peut-être, s'était d'abord cru si désintéressé, venait, en plaçant un grand crucifix dans sa chaire, de le déclarer seul roi de Florence. Il régnait en son nom. Sa théocratie, rivale de l'aristocratie, s'appuyait sur le peuple. Il avait rétabli le suffrage universel, et introduit dans la politique l'égalité évangélique; gouvernement de tous, toujours au profit d'un seul!

En ce moment, les cris du dominicain retentirent plus que jamais aux oreilles de Charles. Dans cette lutte, corps à corps, d'un simple moine italien contre la cour de Rome, le réformateur se sentait perdu si le jeune conquérant, si cet ange exterminateur qu'il avait tant annoncé, ne terrassait pas son adversaire.

Ainsi, tout concourut; et cette seconde et si vive excitation eut un succès plus grand encore que la première. Charles cette fois se croit décidé sans retour; il commande, et la Rovère triomphant s'imagine enfin voir Alexandre arraché de son dernier repaire! Déjà, les canons

et les soldats français reviennent à grand bruit; ils environnent et menacent encore le château Saint-Ange! Le pape lui-même se jugea perdu. Aussi, lorsqu'il aperçut quelques heures après MM. de Foy, de Ligny, de Bresse, et le maréchal de Gié, tous gens de guerre, venir à lui en parlementaires, fut-il bien surpris[1] quand au lieu d'une dernière sommation, il entendit le très docte maître Jean Darly, évêque d'Angers[2] et confesseur du roi, seul ecclésiastique qui les accompagnât, prononcer respectueusement devant lui une harangue latine, et lui rendre enfin tous les honneurs souverains qui, jusque-là, semblaient lui avoir été refusés.

Il n'y avait pourtant, dans ce changement si subit, rien d'extraordinaire. C'est qu'au premier bruit de cette seconde marche si menaçante, les conseillers français de Charles étaient encore accourus. Lui s'était promptement ravisé; bien moins faible, quand il se laissait pour la seconde fois retenir et ramener chez lui, que lorsqu'en dépit de son respect pour la sainte Eglise, et de sa douceur naturelle si inoffensive, il s'était laissé si violemment entraîner contre le saint-père.

[1] Lavigne, Journal.
[2] Guaguin.

Briçonnet, de Vescq, et les envoyés qu'on vient de citer, l'avaient donc facilement fait rentrer en lui-même. Le pape les accueillit, et l'accommodement commença. Toutefois, comme Alexandre s'opiniâtra à ne pas céder sa forteresse, il fallut, pour l'en tirer, plusieurs jours encore, un traité dont il se joua, et même un second miracle!

CHAPITRE VI.

En attendant, et pendant tant de jours perdus, le jeune roi ne restait pas inactif ; on l'occupait de mandemens, d'ordres multipliés, et de dévotions continuelles. « Matin et soir, on le voyoit ouyr la messe dans une église, vespres dans une autre, et fréquenter les saints lieux fort dévotieusement. Chaque jour encore il se rendoit aux différentes chapelles et stations, pour honorer les reliques, répandant partout de grands dons, et faisant de grandes distributions de charités et aumônes, afin de gagner pardons et indulgences. Puis, pour se délasser et se désennuyer de son travail, il alloit par récréation voir les lieux les plus curieux et les choses les plus rares! »

Et ne pensez pas que ce fussent les souvenirs de cette Rome profane; ce qui l'attirait, « c'estoit, par exemple, la Véronique, cette antique image du Christ, faite d'après nature, qu'il vint plusieurs fois contempler; c'estoit encore l'église des frères mineurs, si célèbre depuis qu'une si-

bylle y avoit enseigné à un empereur payen qu'il y avoit un souverain Seigneur, lequel estoit incroyablement plus que lui, et le non pareil; ce qu'elle lui prouva en lui faisant voir la figure du Christ et de Notre Dame, sur un rayon du soleil! »

« A l'Hôtel-de-Ville, jadis le Capitole, ce ne fut ni le temple de Jupiter où s'assemblait le sénat romain, ni la roche tarpéïenne, qu'il considéra; mais une église, et dans cette église le corps toujours frais de sainte Hélène, femme de Constantin, et surtout le portrait au vif et au naturel de Notre-Dame, fait par saint Luc l'évangéliste. » [1]

Le 15, un divertissement d'un autre genre varia ses distractions; « ce fut le spectacle des grandes batailles de vaches, de bœufs et de taureaux contre de grands chiens. » Plaisirs alors en usage; les Romains croyant meilleure la chair de ces animaux quand elle avait été meurtrie dans ces combats. Ce jour-là, il alla dîner chez les Célestins; « où, dit Lavigne, il fut bien régalé. »

Cependant, en dépit de ces divertissemens, le temps commençait à lui peser. Le pape ne sortait point de ses murailles; la négociation

[1] Lavigne.

traînait, déjà quinze jours étaient écoulés ; les cardinaux italiens s'agitaient encore ; le roi s'impatientait ; enfin l'on ignore de quel nouvel entraînement son esprit mobile et flottant à tous les vents eût été capable, si, tout à coup, un nouveau miracle, singulièrement conforme à celui qui précéda notre entrée à Rome, n'était venu terminer tout.

On ne sait si ce fut de jour ou de nuit, mais voilà que soudainement, et comme il était arrivé trois semaines avant aux murs d'enceinte de la ville, « un grand pan de muraille cheut inopinément de soi-même du chasteau Saint-Ange! il estoit pourtant construit en pierres de taille, par un artifice et un ouvrage merveilleux, ce qui n'empescha pas qu'une grande partie n'en fût renversée dans la fange, au fond du fossé. Le pape fut fort estonné et tout en colère d'une cheute si surprenante, et ne se crut plus en sûreté. Chacun en discouroit dans Rome avec une singulière admiration ; presque tous assuroient et publioient hautement que cela ne pouvoit estre arrivé que par un miracle tout extraordinaire, fait visiblement tout exprès par le ciel en faveur du roi. » [1]

[1] Lavigne.

Cet événement retentit jusqu'à Venise. « Au fond, dit Comines, il falloit que Dieu monstrât que toutes ces choses passoient le sens et la connoissance des hommes ! »

Quant à Alexandre, sa colère fait supposer qu'il ne s'en prit pas seulement au ciel de ce second écroulement; mais quelle qu'en fut la cause, il fit cesser sa résistance. Le traité, déjà prêt le 11, s'acheva le 15[1] janvier, et quoiqu'en plusieurs points il sentît sa conquête, il n'en indigna pas moins huit des cardinaux du parti français, qui, ce jour-là même, quittèrent Rome. On sut que plusieurs allaient vers Milan pour ameuter contre nous l'Italie. Sforce fut de ceux-là, et non la Rovère; on lui cédait Ostie et sa paix était faite.

Ce traité surabondait, il est vrai, en formules dévouées et respectueuses pour l'indigne pontife; « il déclaroit que les choses qui par ci-de-« vant avoient esté faites, n'avoient point esté « faites pour porter préjudice, ne nuire à sadite « sainteté, mais pour l'exaltation de sadite sain-« teté »; que le roi renonçait au château Saint-Ange, et qu'il s'obligeait à payer toutes les

[1] Manuscrit de Fontanieu, dépêche du roi au duc de Bourbon; le traité imprimé; la relation de l'entrée du roi dans Rome. — Lavigne; Guicciardini; Paul Jove, Thomasi, etc.



consommations de ses troupes. Mais, en revanche, le pape lui promettait que Civita-Vecchia, Spolette, Terracine et sultan Gem nous seraient livrés. Ce dernier article était environné d'une foule de clauses hypocrites. Elles semblaient dictées par la tendre sollicitude d'Alexandre pour la sûreté de ce malheureux prince, dont il avait déjà vendu le corps à Bajazet, son frère. Du reste, Ostie et les quarante mille ducats saisis sur Bucciardi restaient à la Rovère; une amnistie complète était promise à tous nos alliés romains; au favori Briçonnet le chapeau de cardinal. Enfin, le cardinal César Borgia, sous le titre de légat, devait être attaché pendant quatre mois, comme otage, à notre quartier-général.

C'était une capitulation; mais de tous ces articles un seul, celui qui promettait le cardinalat à Briçonnet, devait être exécuté. Il le fut avant tout, sur-le-champ, comme s'il eût été le but le plus important de toute l'expédition. Quant aux autres, Spolette ne nous fut point remise; l'investiture de Naples fut éludée; la vendetta italienne, avec ses plus noires trahisons, remplaça l'amnistie promise; Gem nous fut remis, mais empoisonné!... Enfin, dès notre seconde marche hors de Rome, le cardinal César Borgia, ce fils si chéri du saint-père, cet otage, ce garant

de tant de promesses, s'échappa clandestinement, déguisé en cocher, de notre quartier-général.

La mystification devait donc être complète; après dix-sept jours d'attente depuis cette si triomphante et foudroyante entrée, comme l'appelait Brantôme, elle commença. Car ce fut le 16 janvier seulement que, sur la foi de ce traité, Alexandre consentit enfin à sortir de sa forteresse. On avait obtenu du roi que, pour cette première entrevue, il viendrait s'établir de sa personne au Vatican chez le saint-père; et quoique ses archers écossais en eussent dès lors pris possession, c'était déjà une marque de condescendance.

Dans l'après-dîner, un passage couvert, établi du château Saint-Ange jusqu'au jardin secret de ce palais, y conduisit Alexandre. C'était dans ce jardin que l'entrevue devait avoir lieu. Ce premier moment avait son importance; elle consistait en trois génuflexions que, suivant le rituel romain, le roi devait au saint-père : il est vrai que l'usage voulait aussi que ce dernier les prévînt; mais l'astucieux prêtre connaissait les lieux, il régla sa marche en conséquence. Il fit en sorte qu'à la distance convenue, quand le conquérant commença ses prosternations, lui, se couvrant de la sinuosité de l'allée où ils se trou-

vaient et de quelques plantes élevées, le laissa s'agenouiller deux fois sans paraître l'avoir aperçu; alors seulement, se montrant à découvert, il ôta précipitamment son bonnet, courut au roi, et arrêta de ses deux mains la troisième prosternation déjà commencée, que notre bon prince faisait en conscience; il l'empêcha même de baiser sa mule et sa main, en l'embrassant sur la bouche et sur la joue avec un grand épanchement de tendresse, car son orgueil de pontife était satisfait. Thomasi ajoute qu'il ne voulut pas même se couvrir que le roi n'en eût fait autant, à quoi il l'aida de ses propres mains.

Les premiers mots de Charles, plein d'un naïf abandon, en sortant des bras du saint-père, furent pour lui demander le chapeau promis à Briçonnet. Dans son empressement passionné, le jeune roi s'imaginait que cette cérémonie se pouvait faire à l'instant et sur le lieu même. Alexandre, souriant de sa précipitation, s'y prêta; néanmoins, il lui fit observer l'inconvenance du lieu, et qu'il y avait pour cette exaltation des formalités nécessaires; puis, tout aussitôt, voyant bien qu'avec de tels hommes, cet article si insignifiant de son traité en serait le seul indispensable, il fit emprunter à l'un des siens son chapeau de cardinal, à son fils Borgia

son manteau, et conduisit le roi dans la salle du Vatican destinée à ces promotions.

Là encore, en présence du sacré-collége, le prêtre rusé sut tirer un misérable parti de l'irréflexion du monarque. Il feignit une faiblesse, et se laissant tomber sur un siége élevé, il entraîna Charles sur un escabeau qui s'en trouvait proche; ce ne fut qu'après s'être complu pendant quelques momens à faire jouir les siens de ce spectacle, qu'il se releva pour donner enfin, au favori du roi, ce chapeau qui coûtait si cher à l'Italie et à la France.

Un témoin rapporte qu'ensuite les cardinaux reconduisirent Charles jusqu'à la porte de la chambre du Vatican qui lui avait été destinée, mais qu'elle se trouva fermée, et que le roi se vit forcé d'attendre chez l'un des officiers du saint-père; soit qu'on lui eût préparé cet abaissement de plus, soit que le service de ce bon petit roi, qui, dit-on, ne savait faire de chagrin à aucun des siens, fût souvent négligé.

Dès lors, loin de hâter notre départ, Alexandre ne songea plus qu'à montrer son nouvel ascendant sur ce prince; changeant en appui ce danger; étalant, pour le mieux assurer, ce grand changement de fortune! C'est pourquoi il multiplia les fêtes et les pompes religieuses, sachant

bien leur empire sur le jeune monarque. Au milieu de ces solennités, il y en avait une qui tenait surtout au cœur du pontife. Il s'agissait d'un grand consistoire, dans lequel, aux yeux de l'Europe, il comptait obtenir le serment de vassalité du roi conquérant, et la solennelle reconnaissance de sa suprématie religieuse.

Le 17 janvier, il s'occupait donc avec ses confidens les plus intimes d'en régler le cérémonial, quand Charles parut soudainement au milieu de ce conciliabule. On venait d'éveiller ses craintes sur plusieurs déviations à l'accord convenu. Et en effet, soit défaut de rédaction, soit plutôt subtilité italienne, la remise du sultan Gem et l'investiture de Naples semblaient être encore en question. Le roi, poussé par de Gannay, venait réclamer l'effet de ces deux promesses. L'explication fut vive; elle dura plusieurs heures, et fut inutile.

Le lendemain parut avoir tout réparé, non qu'Alexandre eût rien concédé de plus. « Mais il fit chanter, pour le roi, une messe dans sa propre chapelle, ornée de fin drap d'or, en accordant à tous les François la vue de la sainte Véronique, avec indulgence plénière de peines et de coulpes. » Aussi, dès le lundi 19, et comme si tout eût été d'accord, tint-il son consistoire dans

la plus vaste salle du Vatican. On assure, qu'au comble de sa joie, il avait peine à la contenir; il voyait enfin ce triomphateur, qui semblait n'être entré dans Rome que pour prononcer sa déchéance, prêt à se courber publiquement devant lui, comme le fils aîné de l'Église; il allait recevoir son serment de foi et hommage, comme son suzerain et pour ce royaume de Naples, dont il lui refusait l'investiture.

Il eut pourtant un moment d'inquiétude, quand tout à coup le président de Gannay élevant la voix, lui rappela qu'il n'y avait point de vassalité gratuite; que les conditions de celle-ci étaient trois faveurs, et qu'on les attendait de sa munificence. L'une était insignifiante, elle fut accordée sur-le-champ; l'autre, la remise du sultan Gem, fut à peu près concédée. La troisième était l'investiture de Naples, le pape l'éluda, mais si adroitement, que Charles, soit effusion de cœur ou confiance de victorieux; soit embarras au milieu de cette assemblée nombreuse et d'une cérémonie commencée, passa outre. Il concéda tout, serment d'obédience filiale, hommage de vassalité! et l'action confirma les paroles. Les cours française et italienne virent ce vainqueur si fier se prosterner devant Alexandre VI, et baiser humblement le pied de ce réprouvé.

C'était trop sans doute, mais pour ce pape ce ne fut point assez. Dès le jour suivant, il se sentit pressé de faire encore plus éclater ce triomphe. Le lieu qu'il choisit fut l'église de Saint-Pierre; son prétexte fut le désir d'y officier lui-même. Là encore, l'Europe attentive vit notre roi dompté, descendre d'un siége moins élevé que celui d'Alexandre, et avec la même humilité que la veille, venir apporter à laver à ce pape, en effet si chargé de souillures! Pendant cette pompeuse cérémonie, en présence des reliques les plus révérées, au milieu de vingt-cinq cardinaux et de cent archevêques et évêques, tous revêtus de leurs plus somptueux ornemens sacerdotaux, la majesté royale disparut : le triomphe d'Alexandre fut complet, il s'en rassasia.

La messe dite, il entraîna encore le monarque sur un échafaud dressé à la porte de l'église. En ce moment, un évêque, du haut d'une autre estrade, découvrait par trois fois au peuple agenouillé, d'abord la sainte Véronique, puis le fer de la lance juive dont le côté de notre Seigneur fut percé. En même temps un cardinal proclamait, par trois fois, en italien, en latin et en français, l'indulgence plénière accordée à tous les assistans par le saint-père; et lui, au milieu de ce spectacle, en offrait un autre; placé tou-

jours au-dessus du roi de France, il tenait une de ses mains appuyée sur l'épaule du monarque, « pour manifester, disait un des nôtres [1], et faire voir à un chacun, en une assemblée si solennelle et nombreuse, le grand amour et parfaite intelligence qu'il avoit avec lui. »

Pendant cette solennité, on apercevait de loin le malheureux Gem, encore au pouvoir d'Alexandre, et contemplant toute cette pompe du haut des tours du château Saint-Ange.

On ne sait si le roi sentit ce jour-là son abaissement, ou si, dans son éblouissement, il se crut plus avancé, soit dans ce monde-ci, soit dans l'autre. Quoi qu'il en soit, le lendemain il eut aussi sa représentation, où, se trouvant seul, il joua le premier rôle. Un témoin rapporte : « Qu'au milieu d'une messe célébrée dans la chapelle de France, Charles toucha et guérit cinq cents personnes travaillées du mal des écrouelles; ce qui, remarque-t-il, mettait les Italiens dans une extraordinaire admiration, de voir cette vertu miraculeuse! » Car tout cela se fit de bonne foi; il n'y eut point là de trompeurs; acteurs comme spectateurs, roi comme peuple, l'historien lui-même aussi comme on voit, tous étaient dupes.

[1] Lavigne.

CHAPITRE VII.

Ce fut alors que, dans cette Rome moderne où Charles croyait régner, sa vanité, imitatrice de Rome antique, prétendit aussi juger les nations. Son passage en Toscane avait mis Pise et Florence aux prises, et Pise succombait; il s'interposa, et voulut que devant lui ces deux cités comparussent. Leurs envoyés obéirent: Pise réclamait sa liberté, Florence son despotisme. Le débat étant passionné fut éloquent, mais sans résultat, les deux favoris du roi s'étant partagés. Le surintendant Briçonnet protégeait Florence, dont il attendait des subsides, et de Vescq, Pise, par pitié, par équité et générosité, disait-il, mais au fond par corruption, ayant été acheté, et surtout par opposition de courtisan envieux à tout ce que voulait son rival. Ligny et de Pienne, qui convoitaient Pise et Livourne, appuyaient de Vescq. Ces deux intrigues s'étayaient des paroles irréfléchies et contradictoires du roi, à ces deux peuples.

Au reste, le dénoûment de cette scène théâ-

trale en découvrit le véritable motif. Le roi, prodigue de temps et d'argent, en manquait; de temps, pour achever sa conquête avant que la guerre entre Pise et Florence, décidant leur querelle, n'éteignît une rivalité qui lui paraissait favorable; d'argent, car sa pénurie était si grande, que quoique l'échéance des subsides promis par Florence ne fût pas venue, il les lui fallait sur-le-champ pour sortir de Rome. Mais Soderini, l'envoyé de Florence, tint ferme. Il ne consentit à aucune avance de solde, à aucun retard dans la soumission de Pise, et il fallut que Briçonnet lui-même fût envoyé de Rome à Florence. On espéra tromper plus facilement toute une nation qu'un seul homme. Promettre à l'instant Pise à Florence, se la faire payer d'avance soixante mille ducats, et éluder ensuite sa promesse, telle fut la mission de Briçonnet. Il réussit. Seulement, au lieu de soixante mille ducats, il n'en obtint que quarante mille.

Ce honteux succès du nouveau cardinal eut lieu du 5 au 24 février, quand déjà le jeune roi triomphait à Naples. L'heureuse duplicité du ministre en perdit de son mérite, le bonheur du maître rendant tout facile. Elle sauva Pise; elle lui donna le temps d'appeler Lucques, Sienne et Gènes à son secours; et Florence, qui était sur

notre retraite, se trouvant occupée et affaiblie, fut moins à craindre.

Cependant, des trois buts principaux de l'expédition : le chapeau de Briçonnet, le duché napolitain promis à de Vescq, et l'expulsion de l'Aragonais ; le premier était seul atteint. De Vescq et l'armée n'étaient point satisfaits ; l'impatience commençait à se faire sentir. Quant aux distractions, quelque peu difficile qu'on fût alors sur des plaisirs dont habituellement les représentations et les cérémonies religieuses faisaient le fond, et quoiqu'on n'en eût jamais vu de si imposantes, on en était rassasié. D'autre part, les flottes françaises et napolitaines, au moment de se battre, venaient d'être toutes deux battues par la tempête. Chacune d'elles s'était réfugiée dans ses ports, et nos troupes de mer, abandonnant leurs pavillons, étaient venues rejoindre nos enseignes. En même temps des nouvelles des Abruzzes et de la terre de Labour, les unes favorables, les autres contraires, arrivaient ; elles réveillèrent l'ambition du roi, qui, de même qu'à Lyon, semblait s'être encore endormie, et le départ enfin fut décidé.

Mais une si grosse machine que cette armée n'allait pas se remuer sans mille soins préliminaires. On n'en pouvait mettre ensemble et en mou-

vement toutes les parties sans donner une foule d'instructions et d'ordres tous divers, tous coïncidens et simultanés; pour cela il fallait juger de loin les différentes distances, dans leur ensemble, dans leurs détails, en les calculant d'après la configuration du pays, la nature du sol et celle des troupes qui devaient le parcourir. Aux difficultés de la terre, il fallait ajouter celles des hommes; comparer, apprécier des renseignemens souvent peu d'accord, quelquefois contraires, et choisir. Charles, enfin, ne pouvait s'engager dans cette troisième lutte, et accumuler entre la France et lui ce surcroît d'occupations, cette nouvelle étendue, sans vider ses porte-feuilles. Il fallait donc qu'il mît à jour une correspondance arriérée par tant de fêtes et de plaisirs.

A tant de soins trois journées suffirent; elles parurent lourdes au jeune monarque; le 25, enfin il respira, et tout aussitôt « pour se délasser, dit son journal, il voulut se faire voir à toute la ville de Rome, avec le pape, dans une cavalcade qui fut fort solennelle et triomphante. » Toute sa maison militaire y figura, comme aussi, du côté du saint-père, « un bon nombre de cardinaux, d'évêques et de protonotaires. » Cette solennité fut la dernière. Et le 27

au soir, « après avoir été, dit Lavigne, se récréer encore à Saint-Jean-de-Latran », il annonça son départ pour le 28.

Ce fut le signal d'un crime. On se souvient que la garde de Gem rapportait annuellement au pape quarante mille ducats, et que trois cent mille lui étaient offerts pour la mort de ce réfugié. Et pourtant, dès le lendemain, il fallait le remettre à Charles VIII. Mais comment? S'il le livrait vif, les quarante mille ducats étaient perdus sans compensation! tandis qu'empoisonné, on gagnait d'un seul coup sept années et demie de ce revenu; en même temps, Charles, qui était venu ravir cette fortune au saint-père, troubler celle de ses enfans, outrager leur mère, perdrait ce gage de conquête. On dit pourtant que dans le noir conseil qui eut lieu à ce sujet, Alexandre et César Borgia lui-même, hésitèrent; mais la Vannoza intervint, et aussitôt le dépit et la cupidité l'emportèrent.

Ce jour-là même, une poudre blanche dite *cantarella*, d'une saveur douce, et d'un effet lent mais certain, fut mêlée au sucre dont le Turc se servait habituellement. C'était la première fois qu'Alexandre VI osait commettre une aussi perfide atrocité. Depuis, le succès l'encouragea. Ce fut par ce même moyen qu'il se vengea

bientôt après et qu'il se fit héritier de plusieurs de ces cardinaux qu'il venait d'endormir par une fausse amnistie. Dans cent occasions, pendant huit ans encore, ce poison servit son ambition et son avarice. Et ici, l'on se sent pressé d'ajouter qu'enfin, dans cette mêlée de crimes, sa main, toujours armée de cette poudre meurtrière, s'étant égarée, il s'en empoisonna lui-même par mégarde.

Les nôtres remarquèrent que le lendemain de son attentat sur Gem, le 28 janvier 1495, jour de leur départ, le saint-père, ajoutant l'hypocrisie à la trahison, redoubla de caresses pour Charles. Depuis, ils ont souvent frémi, en se souvenant que ce jour-là même, cet empoisonneur retint à déjeuner et à dîner leur jeune monarque.

Enfin, le moment des adieux venu, Charles, en présence de treize cardinaux, se prosterne encore; et ce n'est point une vaine forme; la bénédiction d'Alexandre VI lui semble réellement une faveur indispensable : il y croit attachés son bonheur en ce monde, son salut dans l'autre; les mœurs de son siècle sont ainsi, et tous, jusqu'aux Italiens, les partagent! On vit donc les criminelles mains du saint-père s'étendre sur la tête du jeune et candide monarque! elles

le bénirent, et fort heureusement que tout à la fois elles le retinrent; sans quoi, dans sa pieuse ferveur, notre prince, déjà prosterné, allait s'abaisser jusqu'à souiller de nouveau sa bouche royale en baisant encore le pied de cet indigne prêtre.

Ces adieux achevés, et Charles rentré chez lui, il y vit reparaître encore le saint-père. Son fils Borgia et l'infortuné Gem l'accompagnaient; lui-même avait voulu remettre au roi cet otage et ce prétendant. Il se peut que la tendresse inquiète du pontife pour le digne fils dont il se séparait, et pour lequel toujours il sacrifia tout, l'eût poussé à cette dernière démarche; peut-être aussi, sa malignité voulut-elle se repaître des aveugles transports de joie du jeune sultan. Ce fut du moins sans pâlir qu'il vit cette belle et noble tête, qu'il venait d'empoisonner, se pencher tout émue sur l'épaule de Charles, et la baiser avec un déplorable épanchement de bonheur et de reconnaissance.

Enfin, les mains de ce pape et du roi s'étant jointes, ils se séparèrent.

Un instant après, Charles était à cheval au milieu de six mille Suisses et de cinq cents arquebusiers rangés en haie; ses deux cents gentilshommes et toutes ses lances l'entouraient, et

pourtant il ne marchait point. On ne comprenait pas ce qui le retenait ainsi. On s'aperçut enfin que César Borgia était demeuré dans les bras du saint-père; tous deux achevaient leurs complots ! C'était lui que le roi, long-temps arrêté à l'une des portes du Vatican, attendait encore.

L'otage reparut enfin; alors seulement, le mouvement sur Naples, si inutilement suspendu depuis vingt-neuf jours, recommença.

LIVRE HUITIÈME.

NAPLES.

CHAPITRE PREMIER.

Trois routes s'offraient à l'invasion : l'une, celle de droite et du littoral, traversait les Marais Pontins, passait devant Gaëte et entrait dans Capoue; elle fut négligée, soit qu'on la jugeât impraticable dans cette saison, ou dangereuse, son flanc gauche étant dominé par de hautes montagnes toutes pleines d'ennemis.

La seconde, celle du centre, courait droit sur ces positions. Elle y pénétrait d'abord avec le Garigliano, surmontait tous ses affluens, puis, s'en séparant au mont Auronco, qu'elle laissait à droite, elle débouchait dans les larges plaines inclinées de la Savone, en vue de la mer Thyrrénienne. Là elle rejoignait la première route quelques lieues avant d'arriver au pont de Capoue, sur le Vulturne, que commandaient de sa

rive gauche la citadelle et l'enceinte de cette ville célèbre.

Toute la guerre, comme dans la plupart des invasions qui suivirent celle-ci, se trouvait sur cette seconde direction. San-Germano en était la clef; l'ennemi s'y retranchait, il n'y avait donc point à hésiter. C'est pourquoi, depuis deux jours, *la flotte de l'armée*[1], les bagages, nos Gascons, et toute l'artillerie, s'y étaient engagés.

La troisième route, celle des Abruzzes, s'écartait trop à gauche; elle montait de Rome au lac Celano; elle en traversait le bassin, pour en sortir en franchissant sa crête par le Colle Candido, d'où s'inclinant sur le versant des eaux de l'Adriatique, elle descendait dans la vallée putride. Cette route remontait ensuite aux sources de la Pescara, et après être encore retombée dans le Val di Sangro, elle se relevait une seconde fois, en remontant l'un des affluens de ce fleuve, jusqu'aux sommités de la grande chaîne. Alors enfin, reparaissant sur la crête du bassin de la mer Thyrrénienne, elle en redescendait avec le Vulturne, et se rejoignait à l'entrée de cette même plaine de Capoue, aux deux autres routes.

Cette troisième direction était excentrique,

[1] Lavigne.

son développement long et rude; avant qu'on l'eût parcourue, il était vraisemblable que tout serait décidé sur la seconde; mais son occupation importait. De ce côté, le royaume de Naples s'avançait tout proche de Rome, qu'il dépassait; il dominait la ville pontificale de ses hauteurs. Cette route les couronnait; elle pouvait donc menacer dans sa base, ou dans son nouveau point de départ, notre expédition; c'est pourquoi nos alliés romains, les Colonna, les Savelli, appuyés du bailli de Vitry, avec plusieurs bataillons suisses et gascons, et quelques lances françaises, s'y enfoncèrent.

Ainsi, l'armée s'avançait sur deux colonnes, l'une faible vers les Abruzzes, l'autre toute puissante sur la route de San-Germano. La première avait en tête un pays âpre et six mille ennemis. Il faut en finir de cet épisode; car de ce côté, la guerre ne nous attendit pas. Elle recula précipitamment; ce ne fut pour nous qu'une marche rapide jusqu'à Brindes, où l'Alviane, Aqua-Viva et le bâtard don César d'Aragon, se réfugièrent. Ils y arrivèrent seuls, leurs soldats les ayant abandonnés. L'opinion publique suffit à les vaincre; partout elle surgit devant nos armes, arborant partout nos couleurs et désespérant nos ennemis. On peut donc

revenir tout entier à la colonne royale, y concentrer son attention et fixer tous ses regards sur elle. Là, tout s'expliquera; et d'abord cette défection générale.

Ce fut sans doute pour éviter l'encombrement que le roi sortit de Rome par la première route, celle de droite ou de Terracine, qu'il ne devait pas suivre. Sa marche dans les deux premières journées fut insignifiante; quatre lieues d'abord et sept le lendemain, les remplirent. Il s'arrêta le 28 à Marino, le 29, à Velletri, où il séjourna quatre jours.

Ce temps d'arrêt le surlendemain de son départ de Rome, n'étonna point. Déjà, sur la route du centre, celle de San-Germano, et à la hauteur même de Velletri, les siéges de plusieurs châteaux forts étaient commencés. C'étaient des affaires d'avant-garde dont il attendait l'issue; elles ne méritaient pas sa présence. De bien plus graves événemens l'occupaient. Ces premières journées, vides de guerre, furent pleines d'ailleurs; car, dès Marino, de grandes nouvelles étaient arrivées.

Alphonse second, roi de Naples, son compétiteur, venait de s'échapper de son trône; onze mois de règne l'en avaient dégoûté. Il s'y était montré le complice d'abord, puis l'héritier des

crimes et non des talens de l'odieux et habile Ferdinand, son père. Celui-ci, bâtard parvenu, et que, pendant trente-six ans, ses passions jalouses comme roi chasseur et tyran avide et inquiet, conduisirent à tous les crimes, avait su du moins les voiler par des dehors doux et trompeurs. Alphonse, au contraire, déjà plus légitime, et né sur le trône, avait dédaigné ces apparences. Guerrier jusque-là renommé, mais cupide et féroce, tout ce qu'avait insidieusement accompli son père, lui, violent et hautain, l'avait commis effrontément. Lieutenant et conseiller de Ferdinand Ier, long-temps avant de lui succéder, la douleur publique l'accusait des attentats de ce long règne.

Les détails en sont avérés et cependant invraisemblables. C'est une suite non interrompue de rapts, de viols et d'assassinats! l'impie avait vendu une foule d'abbayes à de vils fauconniers, et plusieurs évêchés à des juifs. Accapareur brutal et avide, il s'était fait l'usufruitier des biens de ses peuples. Il achetait impérieusement, et au taux le plus bas qu'il fixait lui-même, toutes leurs récoltes, leurs denrées commerciales, et jusqu'à leurs animaux domestiques les plus utiles. Puis, créant une disette factice, une fa-

mine artificielle, où beaucoup périssaient, il les forçait de lui racheter au plus haut prix ce qu'il leur avait arraché au prix le plus vil.

Avec ses grands, sa tyrannie avait été plus barbare encore. Beaucoup avaient été dépouillés de leur héritage! Un grand nombre, perfidement attirés hors de leurs forteresses, avaient été jetés dans les siennes, enfouis dans ses cachots, et assommés impitoyablement! Tranquille cependant, il semblait que ce monstre se fût fait une conscience de son bonheur, de la servilité des uns, des flatteries des autres, des hommages forcés de tous, et qu'entouré du silence de la peur, l'ivresse du pouvoir et la fièvre du crime l'eussent aveuglé.

Mais à l'approche de l'armée libératrice, ses peuples, jusque-là soumis à sa seule impulsion, s'étaient agités sous une autre influence; n'osant encore élever la voix, ils avaient fait parler le ciel. Là surtout, plus qu'en toute la péninsule, la colère de Dieu nous avait annoncés! On vit jusqu'aux écrivains les plus éclairés de cette époque partager cette croyance. « Tous ceux, ont-ils dit, qui par science ou inspiration connaissaient l'avenir, annonçaient d'une même voix le plus étrange et horrible bouleversement qu'on eût encore vu sur la terre! » Ils ajoutaient

« que le ciel, d'accord avec les hommes, n'épargnait pas les présages ! En Pouille c'était l'apparition de trois soleils, environnés de grosses nuées pleines d'éclairs et de foudres ! Ailleurs, vers Arezza, un nombre infini de guerriers montés sur de puissans chevaux, avaient traversé les airs avec un grand bruit de timbales et de trompettes ; partout d'horribles monstres étaient nés ! Et les statues des saints avaient été trouvées baignées de sueurs et de larmes ! »

La haine publique avait interprété ces prodiges. Ils annonçaient aux Napolitains le courroux céleste ! Les crimes du tyran l'avaient enfin attiré sur leurs têtes. C'était loin de lui, au sein des Abruzzes, que ce cri d'indignation générale, comprimée si long-temps, avait d'abord éclaté. Mais bientôt, et surtout depuis notre entrée à Rome, s'enhardissant, il s'était propagé d'échos en échos jusques dans Naples même. Là, sous les fenêtres d'Alphonse, une clameur furieuse, toute d'imprécations, couvrant la voix des flatteurs, avait fait retentir à son oreille tous les noms odieux que tant de fois il avait mérités.

Au bruit d'une explosion si menaçante, on dit, et tel est l'aveuglement possible d'une tyrannie héréditaire, que, rentrant pour la première fois

en lui-même, ce roi impie connut enfin le remords, et qu'effrayé de cette animadversion universelle à laquelle il ne s'était pas attendu, il demeura confondu d'étonnement.

Une révolution commençait. La terreur, seule force de ce tyran, venait de se déplacer; du sein de ses sujets elle passait dans son cœur. Alors se joignent au cri du peuple, des avis venus de Rome, et à ceux-ci les conseils de ses affidés les plus intimes. Tous s'accordent; tous le menacent. « Sa cause est perdue sans retour! Une chance seule reste encore à sa race: c'est l'amour du peuple et des seigneurs pour Ferdinand son fils unique! Qu'il fuie donc, et laisse à ce jeune prince un sceptre que désormais une main innocente et chérie de tous pourra seule défendre! »

Cependant, soit stupéfaction ou reste de confiance, ni ces clameurs si nouvelles, ni ces discours si étrangers à son oreille, ne le décident. Sa belle-mère soutenait encore son courage. Ce fut alors que, près de ce roi comme avec son peuple, on fit intervenir le ciel.

Il y avait près de lui un certain chirurgien de confiance appelé Jacques. On ne sait quelle main poussa cet homme; mais un matin, au milieu de son irrésolution, le monarque à demi

déchu, le vit paraître. A l'air à la fois solennel et terrifié de ce fidèle serviteur, au mystérieux entretien qu'il lui demande, Alphonse s'étonne; il frémit en l'entendant lui déclarer que l'ombre du feu roi, celle de son père, lui est apparue, et que c'est en son nom qu'il se présente. Or, rien des détails, si communs de tout temps aux apparitions, ne manquait à celle-ci. C'était pendant l'horreur d'une nuit obscure. L'ombre trois fois s'était montrée; d'abord triste et douce : puis mécontente; enfin irritée, et il avait bien fallu obéir!

Quant au doute, il était impossible; un secret dévoilé l'interdisait; enseveli dans la tombe, elle seule avait pu le révéler! L'ombre malheureuse ne s'était point expliquée, mais elle avait cité « l'époque d'un retour de Pozzuolo »; elle avait parlé « d'un fatal conseil donné dans l'église de Saint-Léonard, à Chiaïa, près de Naples, et d'horribles cruautés qui en avaient été la conséquence! Que, depuis ce moment, le ciel vengeur avait dévoué sa race à des maux éternels; qu'ils étaient commencés; qu'elle allait être détrônée, détruite et s'éteindre! Qu'il ne fallait donc plus songer à régner, mais à expier! »

Le fait était vrai, le conseil donné, les barbaries commises! Vingt-quatre princes et barons,

depuis trente ans enchaînés, avaient alors été livrés à un esclave africain ; ils avaient péri sous ses coups, et ce crime horrible, c'était en effet dans cette même église de Saint-Léonard qu'Alphonse y avait entraîné son père.

Quant à l'apparition, c'était évidemment une imposture bâtie sur quelque indiscrétion. L'irreligieuse incrédulité d'Alphonse était connue, et pourtant le mécréant n'osa douter ; soit qu'alors les classes élevées, comme les classes inférieures de nos jours, fussent à la fois impies et superstitieuses ; soit que de tout temps le remords et le malheur aient été crédules.

Depuis ce moment, Alphonse demeure éperdu, et comme écrasé entre ce ciel qui s'appesantit sur lui et cette terre qui le repousse ! Son esprit frappé se trouble et s'égare. Chaque nuit, d'affreux songes le terrifient de l'apparition sinistre des ombres de ses victimes ! Chaque jour, au bruit des imprécations du peuple, saisi de frayeur, il croit se voir assailli par la révolte armée de toutes ses fureurs ! Errant de chambre en chambre dans son palais, il en sort enfin et se réfugie dans l'une de ses forteresses, celle de l'OEuf. Là, le 23 janvier, entouré de remparts, de satellites, d'affidés, maître de la mer, et tremblant encore, il abdique ; il se hâte de charger quatre

galères de ses richesses. Dans son égoïsme de tyran, son trésor de trois cent mille ducats, cette sueur, ce sang de son peuple, cette sève de son royaume, indispensable à son fils pour le défendre, il l'emporte avec lui.

Mais au moment où s'achève cette spoliation, et où il croit sa fuite prête, les vents s'y déclarent contraires. Pendant huit jours entiers, le pied sur le bord de son navire immobile, et qu'il pousse vainement de tous ses voeux, une affreuse anxiété le dévore! A chaque instant, au moindre bruit, il tressaille, il se retourne effaré de terreur! tantôt, ce sont les pas des Français encore dans Rome, qu'il croit entendre; tantôt, ceux de ses sujets furieux, se précipitant pour le déchirer! Enfin, il part; et pourquoi cette dernière spoliation de ses peuples, pourquoi tant de soins et d'angoisses? pour quelques mois de vie qui lui restent, et, qu'en Sicile, il va passer dans les privations, dans l'abstinence, dans les austérités d'un cloître, et sous le cilice d'un pénitent. La mort ne lui laissera pas même le temps de se revêtir du froc monacal, sous lequel il aspirait à se présenter devant Dieu, pour lui déguiser tous ses crimes.

CHAPITRE II.

Telles étaient les nouvelles que le 29 janvier 1495, en sortant de Rome, notre roi venait de rencontrer. On ajouta qu'au moment de l'abdication d'Alphonse II, Ferdinand II son fils, à la tête des six corporations de la noblesse, avait parcouru la ville et apaisé la sédition; puis qu'aussitôt, selon l'ancien usage, précédé par cette noblesse et suivi du peuple, il avait, par une brillante cavalcade autour de sa capitale, pris possession du royaume.

Dans notre quartier-général, un événement si bizarre et si considérable fut accueilli diversement. Chacun, suivant sa passion, en apprécia les conséquences; car notre camp renfermait des dispositions bien contraires. Non seulement César Borgia s'y trouvait, mais aussi divers ambassadeurs étrangers, et Fonseca surtout, celui d'Espagne. Son souverain, cédant sans peine aux vives instances du saint-père, venait de l'envoyer à Rome. C'étaient autant d'ennemis; ils nous épiaient, espérant une occasion favora-

ble. Celle-ci convint à deux d'entre eux, à l'Espagnol et au légat romain; au plus puissant et au plus déhonté : les autres attendirent encore. Tous savaient que l'Italie aimait et admirait le jeune Ferdinand; que les Napolitains surtout voyaient, dans ce prince aimable, dans ce digne petit-fils du grand Alphonse d'Aragon, dans ce quatrième prince de cette dynastie, son second héros. Quant à nous, son avénement trop tardif nous paraissait insignifiant, le plus grand nombre des seigneurs de son royaume s'étant déjà déclarés pour la France.

Mais Fonseca et César Borgia en jugèrent autrement. L'abdication d'Alphonse, à laquelle ils n'étaient pas étrangers, leur fut un signal. Dès le lendemain, d'accord avec le pape, chacun suivant son génie y répondit. Ce fut à Velletri, après cette marche du 29, « pendant laquelle », dit Lavigne, « Charles venoit d'avoir une forte « pluie sur le dos. » Fonseca arrivant de Rome, lui demande audience; le roi l'accorde, mais au milieu de sa cour, se défiant de l'intention de l'Espagnol, et parce qu'aux provocations souvent menaçantes de ces envoyés, l'usage voulait que ce fussent plutôt les seigneurs présens que le souverain, qui répondissent.

La scène fut violente! Fonseca commença

par réclamer la foi des traités qu'il venait rompre. « Était-ce donc à tout prix que Ferdinand et Isabelle, ses maîtres, avaient promis la paix à la France ! Le droit des gens, celui du saint-père, ne devaient-ils pas être respectés ? Eh ! qu'a-t-on vu, tout au contraire ! sur notre passage, tous les États italiens taxés, envahis, révolutionnés ; leurs forteresses, occupées militairement ; le saint-père, assiégé jusque sur l'autel : la capitale du monde chrétien, menacée d'incendie, de meurtres, de pillage ; le pontife commun à tous les fidèles, forcé par l'un d'eux et par la terreur, à une paix humiliante ! Et pour preuves, Gem, Borgia, toutes ses villes fortes, livrés en otages ; sa suzeraineté sur Naples méconnue, son arbitrage rejeté ! » Et il ajoute : « Que c'en est trop enfin ; qu'au milieu de ces débris de tant de traités, lui, ministre de Ferdinand et Isabelle, reprend celui de ses maîtres ! L'Espagne y retrouvera le droit de défendre et la tiare insultée et la dynastie aragonaise de Naples, dynastie forte de soixante années de possession, et de plusieurs consécrations de l'Église ! »

Il n'avait pas achevé que, suffoquant d'honneur et d'orgueil français révoltés, déjà, par leurs gestes brusques et brefs, par leurs vives et

jaillissantes exclamations, nos gentilshommes avaient répondu! « Que son roi aragonais oublie s'il le veut ses traités, eux sont bons pour l'en faire ressouvenir! Il verra si nos armes manquent à nos droits! Son maître ne sait sans doute pas distinguer les lances de France des flèches d'Afrique; on en saura faire sentir, à ce vainqueur si fier d'archers maures, la différence! »

A cette vive réponse la gravité naturelle de l'Espagnol s'émut; il répliqua aigrement, et nous, plus amèrement encore. Alors, les paroles ne suffisant plus, Fonseca, furieux, saisit à deux mains le traité; il le porte au visage du roi, le déchire à ses yeux, en jette à ses pieds les morceaux, et aussitôt, se retournant brusquement, il se retire en déclarant coupable de haute trahison tout Espagnol qui, dans trois jours, n'aurait pas quitté l'armée française.

Le lendemain matin, autour du roi, ses officiers, encore tout émus de cette scène, s'en entretenaient. Les plus avisés y voyaient un premier symptôme de cette coalition tramée à Venise, et tant annoncée par Comines; mais la plupart, enivrés du présent, s'étourdissaient sur l'avenir, lorsqu'en regardant autour de soi, quelqu'un s'avisa de remarquer l'absence de César Borgia. D'abord elle surprit peu; cependant,

comme elle se prolongeait, on s'informa. Il faut savoir que Borgia comme Gem, soit défiance ou bon procédé, avaient été logés à l'évêché de Velletri, dans le quartier royal même. Ce fut là qu'on chercha d'abord ce cardinal. L'otage avait disparu ! A cette nouvelle une grande rumeur s'élève; on court, on interroge; bientôt les détails arrivent de toutes parts, l'un éclaire l'autre, et la trahison devient de plus en plus manifeste.

Fonseca et Borgia s'étaient entendus. L'accord était évident; mais quelle différence! L'un rompait sa foi fièrement, hautement, en Espagnol; l'autre la faussait honteusement et en fourbe insigne. C'était donc pour mieux tromper notre confiance que ce prêtre fastueux, partant comme pour un long voyage, était sorti de Rome avec dix-neuf chariots de bagages. La veille même, deux de ces caissons, ouverts avec ostentation, avaient été vus pleins d'orfévrerie et des plus somptueux vêtemens; dix-sept restaient encore à notre merci, et l'on s'étonnait de ce facile abandon de tant de richesses, quand le désappointement des nôtres, qui déjà s'étaient rués dessus pour s'en emparer, découvrit une autre supercherie : ces pillards n'y venaient de trouver pour butin, que des pierres.

Un valet de Borgia, que dans leur fureur ils

saisirent, expliqua tout. Dès la veille, les deux premiers caissons et les chevaux de son maître, restés en arrière, étaient retournés sur leurs pas; quant à lui-même, arrivé à Velletri, après avoir conduit avec affectation le roi jusqu'à son appartement, il s'était retiré dans le sien, attendant la déclaration de Fonseca, qui distrairait de lui, et la nuit non moins favorable. C'était alors que ce cardinal légat, déguisé en palefrenier, s'était évadé, et que, se glissant furtivement dans l'ombre au travers de nos postes, il avait gagné la campagne. Le valet ajouta que, retrouvant là ses chevaux, son maître était rentré ventre à terre et avant le jour dans Rome, où son père, le pape, l'attendait, et où tous deux se réjouissaient en ce moment du succès de leur ruse.

Alors, ceux des nôtres qui, pendant les fêtes de Rome, s'étaient fait illusion sur les précédentes perfidies du saint-père, s'en voyant victimes à leur tour, changèrent de langage. Ils s'écrièrent « que ce fils de pape avait faussé honteusement et lâchement sa parole si solennellement donnée; que lui et son père, en se parjurant de cette sorte, s'étaient fait un honteux sujet d'accusation pour toujours! [1] » Quant au

[1] Lavigne.

roi, il en jura à plusieurs reprises *par la foy de son corps!* C'était son exclamation habituelle, et il n'eût osé davantage.

Des témoins ont ajouté : « que voyant le vilain tour que lui avait joué cet infâme traître, tout rempli qu'il était d'indignation contre ce déloyal, il envoya le duc de Bresse porter à Rome ses reproches et ses mépris. » Il pouvait dire plus, car déjà Gem commençait à souffrir d'une manière suspecte. A peine hors de Rome, toute la trahison éclatait à la fois.

Alexandre VI démentit l'action de Borgia, ce qui était encore un mensonge. Rome députa également pour désapprouver et se mettre à couvert; elle redoutait la colère du roi, qui semblait hésiter ; car, soit étonnement de ces deux éclats, soit incertitude entre la vengeance et une politique plus prudente, soit raison de guerre, il resta fixé à cette même place quatre jours entiers.

On venait pourtant de lui annoncer la prise des premiers forts assiégés. Le plus remarquable était Monte-Fortino, citadelle sur la route de San-Germano, et qui en barrait le chemin. Le comte de Nevers et les Allemands l'avaient emporté d'assaut. Tout encore y avait été massacré. Cette fois ce fut non seulement par humeur contre des prisonniers qui ne se rachetaient

plus, mais aussi par irritation contre le gouverneur, qui était un transfuge.

Le 1er et le 2 février, on crut donc qu'on allait marcher en avant; mais c'était le jour de la Chandeleur, et l'on demeura. Le journal dit que ce fut par respect pour cette fête; ce qui s'explique, parce qu'il y avait là une grande cathédrale, six évêques, quatre cardinaux, des spectateurs, et que rien ne manquait pour une cérémonie; parcequ'enfin, il fallait au désœuvrement du roi des spectacles quelconques, et que, depuis sept jours, il en était privé.

Ce qui est sûr, c'est qu'une si longue stagnation aux portes de Rome n'étonna personne. Quant à la déclaration si menaçante de Fonseca, elle eût pu en arrêter d'autres; mais cette armée de jeunes chevaliers n'en prit aucun souci : on ne regarda ni derrière soi, ni derrière la France; on ne songea qu'à Naples; il n'y eut pas là-dessus un instant d'hésitation.

CHAPITRE III.

Le 3 février, Charles regagna par un chemin de traverse la route du centre, celle d'attaque; il alla coucher à Valmontone, et le 4 à Ferentino. Il en partait le 5 quand un juif vint se jeter à ses genoux, le suppliant de l'assister au saint baptême qu'il demandait, grâce qu'il sembla plutôt faire qu'obtenir, tant la joie du roi fut grande. Il en oublia son départ; et prenant aussitôt par la main le nouvel adepte, il le conduisit aux fonts baptismaux, où il lui donna son nom, « afin qu'il fût mieux mémoratif d'un fait de si grande conséquence. Puis, après une si grande action et un si grand bien spirituel, il lui fit de surcroît largesses temporelles. »[1]

Le 6, il poussa jusqu'à Veroli, où il resta jusqu'au 11, quatre jours encore, comme à Velletri. Ce séjour redoublé, après tant d'autres, les explique. Il n'y avait là ni plaisirs comme à Lyon, ni négociations comme à Florence et à

[1] Lavigne.

Bracciano, ni solennités comme à Rome; l'ennemi, non plus, n'arrêtait guère: deux cents hommes d'armes qui, le 6, avaient voulu tâter le maréchal de Rieux, avaient été détruits sans combat en un clin d'œil. Il faut donc croire que nous nous étions à nous-mêmes un obstacle: c'était notre artillerie de siége qui nous allourdissait ainsi. Quoi qu'ait dit Paul Jove de sa rapidité, des pièces pesant six à sept milliers, engagées dans les mauvais chemins d'un hiver pluvieux, devaient être lentes à se mouvoir. Ajoutez, tout ce qu'elles entraînent après elles, et la nécessité d'assiéger plusieurs forteresses: leurs approches, dès cette époque, se faisant en règle, c'est-à-dire par tranchées [1], taudis, mines et fortins.

En ce moment c'était mont Saint-Jean qui arrêtait. Dès son premier pas sur la frontière napolitaine, la tête de la colonne royale vint se heurter contre ce fort; il en défendait l'entrée. Sa garnison de cinq cents bandits désespérés, joints à trois cents soldats, passait pour redoutable. On la somma; elle insulta, elle tua même nos parlementaires; et quelle que fût l'indignation de notre avant-garde, entre l'outrage et la ven-

[1] Jean de Troyes; Jean Chartier; Bonhours; Molini; Monteil.

geance, il fallut l'intervalle d'un siége. Il dura trois jours, du 7 au 9, jour où le roi accourut de Veroli à Bauco, où il déjeuna, dîna, puis enfin parut devant la place. On voit que ce fut après le siége de Sarzanne, qui tourna si court, son second fait d'armes de cette campagne.

Mont Saint-Jean passait pour imprenable; il avait résisté aux Aragonais sept ans entiers, quant à nous, quatre heures de feu nous suffirent [1]. En ce peu d'heures, la muraille, battue et démolie, s'écroula dans son fossé. Sur cet éboulement, nos hommes d'armes tout bottés, armés de pied en cap et tabourins battans, s'élancèrent; tout fut envahi. Une heure après, la garnison entière et les bourgeois massacrés, étaient jetés par-dessus les remparts, la ville entièrement pillée brûlait; et il est trop vrai que, sans l'ordre exprès du roi et les efforts de deux officiers qu'il chargea d'en surveiller l'exécution, les femmes et les enfans n'eussent pas même été épargnés. Ce coup de main nous coûta quarante tués, et sans doute le double de blessés, ce qui est la proportion ordinaire.

Aujourd'hui, tout pas rétrograde, un seul temps d'arrêt après un tel avantage, paraîtrait inex-

[1] Correspondance de Charles avec le duc de Bourbon.

plicable, et pourtant le retour du roi à Veroli, le séjour qu'il y fit le 10 février pour ne revenir que le 11 coucher à Bauco, parurent alors tout naturels. On trouva qu'il fallait bien ce temps pour retirer du siége l'artillerie et la remettre en ordre. Ajoutez, la pesanteur d'une gens-d'armerie toute de fer et suivie de tant de bagages, sa dispersion chaque soir, indispensable pour vivre dans un pays dont la route et les environs venaient d'être ruinés tout exprès, et enfin notre indiscipline. Elle étonnait les Italiens eux-mêmes. Ils nous voyaient marcher à portée de l'ennemi; en désordre, sans enseignes, en files traînantes, entrecoupées et interrompues; comme voyageurs plutôt que comme soldats. Les hommes d'armes, loin de leurs chevaux de bataille, cheminaient montés négligemment sur leurs courtauds, à demi désarmés, en vestes du matin et en pantoufles garnies d'un éperon de bois; un grand nombre s'écartaient tantôt sur un flanc, tantôt sur l'autre, s'arrêtant à volonté partout où ils trouvaient à piller ou à se repaître.

Et pourtant on savait, qu'aussitôt après avoir pris possession de la couronne, Ferdinand était accouru sur cette frontière avec toute son armée, et qu'il venait de se poster en travers de notre route. C'était dans la célèbre position de San-

Germano, où la grande route, resserrée tantôt par la montagne et par de vastes marais, tantôt entre des bois ou dans une gorge étroite, offrait un long et dangereux défilé. On n'ignorait pas que, pour nous fermer cette porte de son royaume, abattis, mouvemens de terre, redoutes formidables, il n'avait rien oublié, et que sur ce sol tout hérissé, retranché jusqu'aux dents, il avait juré de périr.

Il fallut donc se rallier comme pour un choc décisif. Mais pendant qu'autour de notre quartier royal, encombré de présidens, de conseillers au parlement et d'évêques, de ministres et d'ambassadeurs, de gentilshommes et de serviteurs de tous métiers, on se remettait péniblement ensemble et en ordre, Louis d'Armagnac, duc de Guise et de Nemours, marchait avec l'avant-garde. Déjà même, dans la nuit du 11 au 12 février, il était en présence de l'ennemi, tandis que notre jeune roi dormait paisiblement dans Bauco, son quartier-général.

Vers minuit, un officier accourant en toute hâte de l'avant-garde, le réveille; il lui apprend que, devant eux, toute l'armée ennemie, se dissipant comme par enchantement, vient de disparaître! qu'effrayée à sa droite et sur ses derrières du retentissement des pas de notre colonne des

Abruzzes et des échos redoublés de l'insurrection générale ; que surtout, terrifiée du sac de mont Saint-Jean, foudroyé presqu'à ses yeux, cette armée fuit tout entière vers Capoue, entraînant après elle son prince, désormais impuissant et désespéré.

Il y avait de Bauco, ou de mont Saint-Jean à San-Germano.... lieues. Nemours y entra le 12, et le roi le 13. Il y séjourna le 14; ne sachant que faire de sa fortune, et rassemblant un grand conseil pour savoir s'il devait se décider à en profiter. Ses lettres, datées de là au duc de Bourbon, montrent qu'il ne songeait déjà plus à Constantinople. On attribua aussi ce séjour à San-Germano au désir d'en visiter les curiosités. Il voyageait.

Charles y contempla avec dévotion le corps de saint Benoît, fécond encore en miracles, et avec orgueil la forteresse de la ville, qu'on assurait avoir été bâtie par ce Charlemagne, si victorieux, si rapide, dont il se disait l'émule, et qu'il croyait son modèle.

En dépit de ce souvenir, le lendemain 15, il n'alla pas plus loin que Mignano. Le 16, il s'arrêta encore à Théano, sans jalousie de cette révolution napolitaine qui le devançait, et à qui il laissait tout faire. Parti de Rome le 28 janvier,

il ne devait entrer dans Naples que le 22 février; pour quarante lieues, vingt-six jours! c'est-à-dire comme de Florence à Rome, toujours trois fois plus de temps qu'il n'en faudrait aujourd'hui pour une marche semblable.

Cependant, l'insurrection napolitaine marchait avec une rapidité vraiment méridionale. Déjà dans Théano, Charles apprenait que Capoue et le Vulturne, cette seconde et dernière ligne de défense du royaume, allait s'effacer comme celle de San-Germano devant la renommée de ses armes; que Naples elle-même s'agitait, et que par le pillage de ses juifs sa révolution était commencée. Vainement le jeune Ferdinand volant de l'une à l'autre de ces défections, et se multipliant à la manière des héros, avait d'abord contenu celle-ci; ne pouvant être partout à la fois, pour ressaisir Naples, il lui avait fallu quitter Capoue, et pendant quelques instans y livrer son armée à elle-même. Quatre lieues seulement séparent ces deux villes; quelques heures suffiraient, avait-il dit à ses capitaines, et dès le lendemain, ils le reverraient à leur tête. Ceux-ci étaient encore loin de l'ennemi, dans une ville forte, derrière un fleuve encaissé et profond: Ferdinand ne leur demandait qu'un jour de fidélité, et il ne put l'obtenir.

A peine les a-t-il quittés que l'un des plus braves et des plus loyaux, Jean-Jacques Trivulce l'abandonne. C'était ce grand de Milan, devenu aragonais par haine contre Ludovic; fidèle seulement à cette haine, il se décida à la porter dans le camp de Charles, sûr que bientôt ce prince la partagerait. C'est pourquoi, dans cette Capoue qu'il commandait, au milieu de cette même assemblée de chefs, auxquels Ferdinand vient de confier sa fortune, il se lève, il déclare : « que la cause de ce prince est perdue; qu'il est temps pour le royaume, pour l'armée, pour Ferdinand lui-même, de traiter avec le vainqueur; que lui s'en charge. » Et tout aussitôt, malgré la faible opposition des autres chefs, il sort de la ville, et la tête haute, il va dans Calvi se présenter à cheval, et tout armé, au milieu du quartier royal.

On l'attendait. Charles promit tout à ce transfuge, et, pour Ferdinand, un établissement convenable, mais au sein de la France. Le nom de Ferdinand n'était mêlé à cette perfidie que pour la rendre moins odieuse. C'était une vaine forme. Trivulce n'y tint guère; pressé de conclure son marché, il l'abandonna. Ce fut avec les mêmes hommes d'armes et aux mêmes gages que ce condottiere s'engagea à passer d'un camp dans l'autre, ce qu'il fit aussitôt.

Sa brusque trahison, la seule de toute la vie de ce capitaine, fut comme un signal; elle fit explosion. Toute l'armée napolitaine se désorganisa sur-le-champ. Capoue soulevée nous ouvrit ses portes; les autres capitaines s'enfuirent vers Nola; leur défection fut plus lâche mais moins effrontée que celle de Trivulce. Ils trahirent aussi, mais d'une trahison graduelle, passive et comme négative. Des Ursins surtout, qui du moins se laissa faire prisonnier par les hommes d'armes du comte de Ligny. Il est vrai qu'alors on se rappela ses complaisances de Bracciano, quand il avait livré ce passage à l'expédition mourante; et comme en mettant bas les armes il se réclama avec succès près du roi d'une convention secrète, on vit bien que, parmi ces condottieri, l'un valait à peu près l'autre; qu'avec de tels ennemis, si notre marche avait été désordonnée, elle n'avait pas du moins été imprudente, et qu'enfin Charles n'avait pas été moins bien servi par l'armée de Ferdinand que par la sienne.

Sur toute cette armée, à peine quelques centaines de fantassins restèrent fidèles; c'étaient des Allemands qu'un brave capitaine, nommé Gaspard, commandait; étrangers à la langue et à ces mœurs, leur simple droiture ne comprit

rien à ce mouvement d'esprits si mobiles; chargés de défendre Capoue, et voyant s'approcher nos premiers éclaireurs, ils étaient bravement sortis pour les repousser; mais à peine hors des portes, elles avaient été refermées derrière eux; l'infâme populace, toujours et partout la même, nous les livrait. Ce ne fut qu'à force de supplications, à genoux, désarmés, et par troupes de dix seulement, qu'elle leur permit de rentrer dans leur ville pour la traverser.

Dans leur humiliante retraite, ils atteignaient Aversa quand ils rencontrèrent Ferdinand, qui accourait de Naples en toute hâte; leur récit attéra ce jeune prince; il n'en put croire ses oreilles, et poussa jusqu'en vue de Capoue; mais déjà flottaient sur ses remparts les couleurs françaises. A cet aspect, l'infortuné si digne d'un meilleur sort s'arrêta consterné; puis se ranimant, il essaya quelques efforts, implorant les siens, leur tendant ses mains suppliantes, les conjurant de lui rendre un seul, un dernier champ de bataille; mais vainement. Alors, de grosses larmes s'échappèrent silencieusement de ses yeux, et tournant bride il reprit tristement le chemin de sa capitale.

Il la revit, mais comme Capoue, déjà toute française et fermée pour lui. A peine l'avait-il

quittée le matin même, qu'à la nouvelle de la trahison de Trivulce, la population s'était insurgée derechef. Ainsi, entouré de révoltes, allant de l'une à l'autre, repoussé de partout, il semblait, selon la prédiction de l'ombre de son grand-père, qu'à chacun de ses pas, cette terre volcanique se soulevât bouleversée, et que l'environnant d'éruptions menaçantes, elle le rejetât convulsivement de son sein. Il n'aurait pas même pu rentrer une dernière fois dans son palais, sans les forts qui lui étaient restés fidèles. Il y pénétra par la Coronata, mais pour y trouver le peuple qui en commençait le pillage.

Tant d'affronts n'avaient pas encore épuisé tout ce que pouvait renfermer d'indignation ce coeur héroïque; on le vit donc s'élancer au milieu de cette populace, et la disperser de la voix, du regard et du geste, sans toutefois descendre à la frapper, tant ses nobles moeurs étaient douces. Alors s'arrêtant, il regarde autour de lui, et se voyant entouré de gens moins indignes de le comprendre, il élève une voix émue; il leur annonce qu'il cède à sa fortune; mais en lui tout est généreux, même le découragement qui l'inspire. « Dieu lui en est témoin; s'il accepta le trône, ce fut pour faire oublier aux Napoli-

tains les torts de son père et de son aïeul. S'il en tombe, ce n'est point la valeur française, c'est son malheur seul qui en est cause; l'Italie, l'Espagne, accouraient pourtant à son secours; il n'eût fallu que ralentir l'invasion; mais ce sont ses sujets eux-mêmes qui vont au-devant d'elle! Ils lui refusent jusqu'à la gloire de mourir pour les défendre. Qu'elle cesse donc cette lutte, inutile pour lui, pour eux dangereuse, et pour qu'avec la vie ils conservent l'honneur, qu'ils acceptent de lui-même l'autorisation de reconnaître pour roi Charles VIII! Puisse leur soumission fléchir l'orgueil français! Puissent-ils être heureux sous cette domination étrangère et barbare! Lui, ne troublera point leur repos. Il voulait leur bonheur, il le respectera, quelle qu'en puisse être l'origine; mais s'il leur rend leurs sermens, il garde les siens. S'ils tombent donc à leur tour dans l'infortune, qu'ils comptent sur lui. Toujours prêt à répondre à leurs voeux, il accourra s'ils le rappellent!» Puis s'attendrissant, il leur tend les bras; il prononce de touchans adieux; il s'écrie: «qu'il emporte dans son exil une conscience pure, celle de n'avoir aucun tort envers ses peuples! Que leur foi, que son sceptre et tous ses biens, il les leur

abandonne; qu'il ne leur demande que leur reconnaissance, et qu'il ne met d'autre prix à tant de sacrifices que leur souvenir. »

Des larmes, des sanglots, lui répondirent; mais pas un bras, pas même une voix ne s'éleva pour sa cause. Ils l'admiraient sans l'imiter.

Ainsi, tout lui échappe; toutefois, lui seul ne s'abandonne point encore; il met en défense les châteaux de sa capitale; et suivi de Pescaire et de cinq cents Allemands, il se jette dans le château de l'OEuf. Mais soit que la contagion eût gagné ces étrangers, ou que son malheur se défiât, il comprend qu'il n'a plus qu'à fuir; la terre lui manquant, il se confie à la mer; il jette un dernier regard sur ce royaume qu'il abandonne, et se résignant, il s'écrie à plusieurs reprises, comme le prophète : « qu'il est donc « vrai que c'est bien en vain qu'il veille, celui « qui garde la cité que Dieu ne garde pas ! » Alors, pendant qu'il amuse les siens du pillage qu'il leur abandonne, il s'échappe par la porte du secours, s'embarque avec sa famille, et suivi de vingt vaisseaux légers il cingle vers Ischia.

Une nouvelle trahison l'y attendait : le gouverneur de cette île (Giusto de la Candina) était Espagnol, et pourtant il lui en refusa l'entrée. Ferdinand obtint à peine, seul, et pour

quelques instans, la permission d'y descendre. Non seulement il osa mettre pied à terre; mais bien plus, apercevant le traître au milieu des officiers, sans hésiter il marche droit à lui, l'approche, et tout à coup le saisissant à la gorge d'une main, le poignard dans l'autre, il l'écrase d'une subite terreur; puis tout à la fois, sans se souiller de ce vil sang, il harangue la garnison stupéfaite, s'en rend maître, lui fait enchaîner son chef, et se repose enfin dans cet asile, qu'en dépit de son indigne fortune, vient de lui conquérir son héroïsme.

CHAPITRE IV.

Il était temps. Cette fois Charles avait marché presqu'aussi rapidement que sa fortune.
févr. 1495. On l'avait vu le 17 à Calvi, le 18 à Capoue, et le 19 dans Averse, où les clefs de Naples lui furent apportées. Ce n'était ni une soumission d'un côté, ni une conquête de l'autre. La guerre s'était évanouie; Naples entière accourait; elle se précipitait au-devant de Charles; elle l'appelait, le proclamait; c'était un avénement joyeux, un retour de roi désiré, attendu, accueilli avec enthousiasme; et lui, à la vue de cette ville, également charmé, accordait tout; il confirmait avec épanchement, il augmentait même ses priviléges.

Toutefois, quelques précautions étaient indispensables. Avant d'aller se livrer à une cité si remuante et si populeuse, il fallait faire prendre possession des lieux, connaissance des hommes, et masquer les forts ennemis. On n'avait garde d'ailleurs de manquer une si belle occa-

sion d'une entrée plus que jamais triomphale. Deux jours étaient donc indispensables pour rallier les corps, réunir l'artillerie, les bagages, et donner le temps de réparer les équipemens et les vêtemens, de déployer ceux de parade; enfin d'éclaircir ces riches armures, alors composées de tant de pièces. L'entrée du roi fut donc remise au 22 : les portes de Naples furent confiées à Clérieux pour en écarter les Suisses, dont on redoutait les pillages. Le prudent maréchal de Gié fut chargé comme à l'ordinaire du premier établissement.

En même temps, le comte de Ligny Luxembourg nettoya les dehors de la ville des derniers restes de l'armée ennemie, qui venaient successivement apporter leurs trahisons. Les meilleurs furent ceux qui ne se rendirent que par lâcheté.

Ce fut alors que, proche de Nola, des Ursins, Pitigliano et leurs quatre cents gens-d'armes, s'étant laissés prendre, piller et rançonner sans combat par les deux cents lances du comte de Ligny, invoquèrent un accommodement secret. Charles l'avoua, mais soit faiblesse ou bonté, il ne voulut pas frustrer Luxembourg de ce profit de guerre. Il en résulta une chose singulière, c'est qu'il fut obligé de payer à son lieutenant

la rançon de ses propres ennemis ; ne sachant ensuite que faire de la trahison de ces transfuges, et gêné par la crainte de déplaire à son allié romain Prosper Colonne, leur ennemi personnel, il les confina dans Mondragon.

Le 21, le jeune roi, pour employer sa journée, voulut aller lui-même prendre possession de Ponge-reale, lieu de délices, qui bientôt ne s'empara que trop de lui et dont il faudra bien reparler.

Tandis que la cour et l'armée française se préparaient dans Averse, de son côté Naples tout entière se parait avec tout l'empressement, toute la coquetterie, d'une ardente et jeune et joyeuse femme, au jour de la plus belle de ses fêtes. Dès le point du jour du 22 février, ses murs parurent ornés des plus riches tentures et ses habitans de leurs vêtemens les plus magnifiques. Du haut de sa forteresse, Pescaire et ses Allemands purent voir les rues, les fenêtres, les toits mêmes des édifices et la route même d'Averse, s'animer d'une multitude innombrable de têtes mobiles, impatientes et tumultueuses.

Le génie enivrant des révolutions exaltait ces esprits méridionaux ! leur foule pressée accroissait cette effervescence. Chaque cri, chaque élan

d'un seul d'entre eux, comme par une commotion électrique, vibrait et retentissait d'échos en échos dans toutes ces âmes réunies et en contact l'une avec l'autre.

Ce fut bien autre chose quand enfin parut la tête de notre colonne triomphale. Alors tous les sens à la fois de ce peuple si impressible furent transportés. D'abord ce furent les sons belliqueux si harmonieux et si puissans alors, disait-on, de nos tabourins, tymbales, clairons et trompettes; puis, l'aspect de cette chevalerie à la fois si redoutable et si somptueuse; de ces fiers guerriers montés sur de si puissans chevaux. Ce peuple contemplait le luxe de nos paladins et de leurs coursiers, tous couverts d'or et de soie, et leurs têtes également empanachées de hauts plumets qui flottaient au gré des vents. Ils admiraient la riche variété des vives couleurs de chacune des files composées de pages, d'archers, de coustiliers dont chaque homme d'armes était suivi; chacune d'elles, selon la livrée du chef, était ou toute bleue, ou toute verte, ou jaune ou rouge; elles éblouissaient les regards de l'éclat des riches galons, et des brillantes broderies d'or ou d'argent qui resplendissaient sur la soie et le velours de leurs hoquetons, espèce de casaques flottantes sur les armures. Tous enfin

s'émerveillaient à la vue de cette forêt de lances, chacune ornée d'une flamme de satin écarlate, où reluisait en paillettes scintillantes, un soleil d'or.

Mais ce fut surtout à l'aspect du roi, et de sa maison plus resplendissante encore, que jaillirent en transports inouïs toutes ces admirations. Une acclamation successive toujours croissante, marquait chacun de ses pas. Toutes les croisées étaient chargées de spectateurs. Une foule de têtes s'y montraient comme en pyramides, ainsi que des rangs redoublés de dames parées de leurs atours les plus précieux ; elles jetaient des fleurs et répandaient des parfums autour du monarque. De même que le peuple, elles criaient de ravissement, transportées sans savoir pourquoi, d'amour, de bonheur et du dévouement le plus enthousiaste !

Dans les rues, sur les places, c'était plus encore. Les prisonniers d'État délivrés par de Rieux, et tous les nobles se précipitaient à genoux sur les pas de Charles ; ils lui baisaient les mains et les pieds.

Le clergé se présenta à son tour, avec la couronne du royaume ; deux enfans ailés, figurant deux anges, la portaient entre leurs mains. Les reliques des saints les entouraient, et surtout celles du prophète Issachar, celui qui circoncit

Jésus-Christ. On voyait, sur le reliquaire, jusqu'à l'instrument qui avait servi à cette opération religieuse.

Arrivé à la cathédrale, le roi jura de défendre la religion envers et contre tous; alors éclata le *Te Deum*, après quoi Charles se rendit au palais, où le sceptre lui ayant été remis par les grands, il reçut leur serment de foi et hommage.

Angevins, Aragonais, dans ce premier élan, tout se confondit. Dans les discours l'exagération fut pareille. « Qu'était-ce que César en comparaison d'un conquérant qui n'avait pas même besoin de voir pour vaincre! »

Cette nouvelle qui, d'échos en échos parcourut rapidement l'Italie, excita partout ou une consternation, ou un enthousiasme aussi démesuré. En Toscane surtout, et pendant trois jours, toutes les cloches sonnèrent, les rues se couvrirent de processions, toutes les affaires furent suspendues, toutes les églises retentirent de sermons et d'actions de grâces.

Il fallut cependant que, pour être entièrement maître de sa nouvelle capitale, ce triomphateur vît enfin son ennemi; car Pescaire et ses cinq cents Allemands occupaient toujours la résidence royale ou le château Neuf. C'est pourquoi, dans

ce premier jour, le conquérant avait été contraint de ne recevoir le sceptre que dans le palais Capuana, vieux donjon jadis habité par l'ancienne dynastie française. Sa fierté en souffrit tellement que, dès le lendemain, lui-même, tout à découvert, alla fièrement s'emparer de la place publique du château Neuf, et du jardin attaché à cette résidence, qu'il environna sur-le-champ de ses canons. L'armée française se plut à cette témérité de son roi, que Naples admira et qui réussit.

Le siége de ce château commença à l'instant même. Ce fut un combat d'artillerie. Les premiers momens furent vifs. Charles s'y complut. On y remarqua *gentil garçon* son héraut d'armes, depuis appelé *Provence*, et qui monta sur une brêche, lui, cinquième, « en belle robe de velours. » En ce moment un de nos canonniers abattit le chef des arbalestriers ennemis, qui accourait au secours des siens, ce qui découragea sa troupe. Le roi, témoin de ce coup, en cria d'aise, et avisant cet habile artilleur, il lui jeta dix écus d'or.

Cependant, le 5 mars, dix jours de feu n'avaient point suffi, et ce siége durait encore lorsqu'un accident le fit tourner court. Les projectiles creux et incendiaires étaient alors inconnus; mais un de

nos boulets de fer, en pénétrant dans le magasin à poudre du fort, heurta un caillou dont il fit jaillir une étincelle. L'explosion et l'écroulement furent effroyables. Et néanmoins la garnison toute mutilée, cherchant encore à tenir sur ces décombres, s'en démêlait péniblement, quand tout à coup le plus dévorant et furieux de tous les incendies l'environna.

Le premier malheur en avait amené un second. Une flammèche, emportée par le vent, était tombée sur un autre magasin : c'était celui de la poix, de la résine et des autres matières inflammables encore en usage contre les escalades; il prit feu; les mutilés qui se traînaient hors des ruines rencontrent l'incendie; des torrens de bitume enflammé les atteignent. Les cris horribles de ces malheureux consternent le reste de la garnison. Ceux-ci, environnés de désastres, à découvert et presque désarmés par l'explosion et par l'incendie, se découragent. Alors, Gaspard, un de leurs chefs, celui-là même qui seul avait tenté de défendre Capoue, se décida. Aussi déterminé dans le mal que dans le bien, il força Pescaire à fuir sur une barque, pilla le trésor confié à sa garde, gorgea ses Allemands d'or et de vin, et capitula. Le 5 mars 1495, on aperçut ce vieux capitaine à genoux sur la brèche, les

bras tendus, les mains jointes, sa tête toute blanchie, découverte, et requérant merci. Sa défense avait duré onze jours.

Un autre château, celui de l'OEuf, restait encore. Bâti dans la mer sur un roc isolé, il semblait devoir tenir plus long-temps que le premier; mais neuf jours suffirent. Il est vrai qu'un autre rocher, celui de Saint-Elme qui le dominait, n'était alors défendu que par une redoute dont on s'empara. De ce rocher dominateur, devenu français et tout aussitôt garni d'artillerie, on foudroya l'autre, qui, le 15 mars, par sa reddition, termina la conquête.

En effet, Gaëte, après un simulacre d'attaque, venait de se rendre; et déjà devant notre colonne de gauche, celle des Abruzzes, tout s'était dissipé sans combat jusqu'à Brindes, où le bâtard César d'Aragon s'était renfermé. Il conserva ce point à sa famille; ce fut le seul de tout le royaume.

On a remarqué que, pendant le siége du château de l'OEuf, une négociation s'était engagée entre Charles et don Frédéric : cet oncle du jeune roi aragonais était un philosophe, un homme de lettres, de mœurs douces, et depuis long-temps connu et fort aimé à la cour de France.

Brissac, de Guise et de Ligny, avaient été envoyés en otages sur son vaisseau; lui descendit à terre. Il trouva Charles venant de dîner dans la tranchée, au milieu de ses soldats, et partageant leurs dangers. L'entrevue eut lieu dans un jardin, à la gauche de nos batteries, et sous un grand olivier. Le roi était monté sur une mule fauve; il était vêtu d'un sayon de drap d'or, bordé de velours noir, son manteau de velours cramoisi sur l'épaule; ses brodequins étaient blancs, « et sur sa tête, dit un témoin, la belle toque d'écarlate et le riche affiquet; enfin son épée au côté, et si bien accoustré que bien sembloit être bon gens-d'arme et homme d'entendement exquis. »

Dans les pourparlers de ces deux princes, les caractères opposés des deux nations se retrouvent. D'une part, une franchise confiante jusqu'à la simplicité; de l'autre, une adulatrice, insidieuse et souple finesse. Charles commença; il proposa à la famille détrônée la France pour asyle. C'était une prison déguisée : Frédéric déclina cette offre un peu naïve. Mais il se mit à protester de l'admiration et de la soumission de sa famille, pour un si invincible prince! il déclara qu'il suffirait au roi son neveu d'être le premier des sujets de Charles en Calabre, l'un de ses ba-

rons seulement; qu'il en serait même glorieux! On n'avait qu'à lui confier le gouvernement de cette province, la plus reculée du royaume, il la conserverait avec bien plus de zèle à un monarque si généreux, qu'il n'avait su la défendre pour lui-même! » Les citations de l'antiquité, dont se surchargeaient, en croyant s'en parer, les lettres alors renaissantes, complétèrent le discours de l'Aragonais. Mais de quelque miel qu'il enveloppât l'artifice de cette proposition, il était impossible de s'y prendre.

Un mois après, le 12 avril, notre flotte, quoique fort délabrée, étant enfin arrivée dans ces mers, les communications se rompirent; alors Frédéric et Ferdinand ayant laissé à Pescaire la garde d'Ischia, se retirèrent en Sicile.

CHAPITRE V.

Le but était atteint; il s'agissait de s'y maintenir.

La fortune qui se plaît aux combats et aux conquêtes, mais qui semble dédaigner la gloire moins brillante qui conserve, avait fini. C'était le tour de la sagesse et de l'habileté; et l'Europe jalouse suivait des yeux tous nos mouvemens. Un jeune roi, difforme de corps, faible d'esprit, accompagné de quelques centaines de braves étourdis, entouré de seize cents lances, chaque jour plus incomplètes, surchargé d'un écrasant matériel, et suivi seulement de dix à douze mille soldats, dont la moitié lui étaient étrangers, venait de s'enfoncer insoucieusement dans une profondeur de trois cents lieues; il avait percé au travers d'une foule de peuples étonnés, insultant les uns, rançonnant les autres, les pillant tous, sans s'inquiéter de mettre entre lui et la France tant de fleuves, de villes, de montagnes bordées, remplies et hérissées de tant de haines!

Mais enfin il venait d'arriver dans ce qu'il regardait comme son second royaume; il y était à la fois accueilli en souverain élu et en roi légitime; plusieurs millions de bras s'y levaient pour lui; on devait croire qu'il allait s'environner, se fortifier de toutes ces ardeurs, les soutenir, les exciter encore, s'enraciner sur ce sol, et qu'enfin, maître des deux extrémités de l'Italie, du nord et du sud de l'Apennin, du commencement et de la fin de la péninsule, il en contiendrait assez le centre pour que sa ligne d'opération, c'est-à-dire de communication avec son point de départ, fût respectée.

De quelque difficile exécution que fût ce plan, c'en était un du moins; c'était même le seul qu'on pût concevoir, et pourtant cette armée d'insensés ne songea point à le suivre: ils firent même tout le contraire. Dans l'exaltation de leur vanité, ces hommages empressés de tout le royaume, ils les accueillirent avec une hauteur dédaigneuse. La légèreté française se mit à mépriser la mobilité italienne; ils s'imaginaient être d'une nature supérieure; ils se croyaient prédestinés, irrésistibles. Ce rapide triomphe, qui n'était qu'un accident de mœurs et de fortune, leur ignorance, enivrée de force et de jeunesse, offusquée par l'éclat de la circonstance

actuelle, et à qui le présent cachait l'avenir, l'envisagea comme une situation à jamais acquise et inébranlable.

Elle était tout le contraire; elle se compliquait de plusieurs considérations opposées, dont une seule négligée pouvait tout perdre. Dans ce royaume, les princes aragonais, au milieu de leurs violences, et en dépit du gouvernement municipal établi dans le reste de l'Italie, avaient maintenu vigoureusement le système féodal. Les seigneurs y étaient puissans; il fallait donc ou les ménager pour assurer la conquête, ou les abattre en appelant les communes à la liberté, ce qui ne convenait pas plus à un peuple si peu avancé qu'à une armée conquérante, elle-même encore si féodale.

C'était donc avec les grands qu'il y avait à compter: mais ils se partageaient en deux camps; notre armée en formait un troisième! c'est pourquoi, dès le lendemain de son triomphe, quand il ne songeait plus qu'à jouir, le jeune roi se trouva, sans s'en douter, dans la position la plus compliquée et la plus difficile de toutes, celle d'une restauration sans conquête.

Il avait à satisfaire à la fois le parti angevin, qui avait tant souffert et l'avait si long-temps attendu: le parti aragonais tout puissant, qui

venait de l'accueillir; et sa propre armée. Le premier parti se croyait en droit de tout obtenir; mais, avant tout, il prétendait bien reprendre enfin au second toutes les dépouilles qu'il lui avait arrachées, et dont il le voyait encore couvert.

Le second, possesseur de ces confiscations depuis tant d'années, bien loin de songer à les restituer, s'attendait à ce que de nouvelles faveurs paieraient sa défection nouvelle.

Quant à notre armée, elle aspirait à tout, et déjà dévorait des yeux sa conquête. Angevins, Aragonais, il lui importait peu : elle ne leur avait demandé ni soumission, ni défection; elle dédaignait ces vaincus, méprisait ces traîtres ! Ce royaume reconquis pour s'y établir solidement, pour le gouverner, et qui s'était levé tout entier avec tant de joie pour nous recevoir, ne leur paraissait qu'une proie sur laquelle tous avaient droit de se précipiter pour s'en arracher les lambeaux.

Au milieu de ce conflit d'intérêts et de passions ennemies, Charles VIII, sans songer à rien de pareil, sans même attendre que les châteaux de Naples se fussent rendus, ne s'occupait déjà plus que de fêtes. Tout lui semblait conquis, la noblesse par sa présence et par l'é-

clat des solennités déjà commencées ; Naples, par de nouveaux priviléges ; le peuple, par une remise d'impôts de 200 mille ducats. Son règne ne devait donc plus être qu'une réjouissance continuelle. Naïf comme l'ignorance et l'irréflexion, il ne concevait pas qu'au milieu de ces pompes, de ces jeux, de ces joies qu'il multipliait, le mécontentement pût trouver place, et que le royaume entier ne partageât pas son ivresse !

Comment d'ailleurs douter jamais d'une nation qui venait de se montrer si enthousiaste de sa gloire ; de la fidélité de ces grands qui tous se dévouaient à son trône avec tant d'ardeur? Sa confiance était si grande, que Perron de Baschi et d'Aubigny furent envoyés seuls et sans troupes, pour prendre possession des deux Calabres. Et en effet, trois seigneurs seulement, alors en fuite, étaient restés fidèles à la dynastie déchue ; tous les autres accouraient se réunir aux Bisignano et surtout à ce prince de Salerne, à ce San-Severino, cet ancien amiral du royaume, que les cruautés aragonaises en avaient chassé, à ce réfugié qui, le premier, nous était venu chercher jusque dans Lyon ! Émigré qui, de même que tous ses pareils, n'avait vu l'intérêt de sa patrie qu'au travers du sien. Dans sa pas-

sion, il s'était persuadé qu'il y allait du bonheur de toute l'Italie, qu'elle fût traversée et toute foulée par cette armée d'étrangers qui le ramènerait dans son pays, lui rendrait ses honneurs, et le ferait rentrer dans ses propriétés.

Au reste, sans son influence, les premiers transports de cette noblesse eussent été les mêmes ; il eût suffi à ce peuple de grands si volages, des charmes de la nouveauté et des attraits de la victoire. Tous se précipitèrent, et à leur tête, les ducs de Melfi, de Gravina, de Soria. Les comtes de Montorio, de Fondi, de Tripalda, de Celano, de Troïa ; puis cent autres encore ! Et pourtant, au milieu de cette ardeur, de cette affluence napolitaine, notre cour, au lieu de se nationaliser, de se naturaliser dans ce pays, restait toute française. Ces nobles nous apportaient avec leur ancien ou nouveau dévouement, toutes les vieilles haines dont entre eux ils étaient divisés ; il eût fallu s'efforcer de satisfaire les uns sans blesser les autres, en les réunissant tous dans ce même amour qui les avait attirés ; on fit autrement, on les repoussa tous ensemble dans un même dédain. Ce fut inadvertance et inattention dans le prince, qui ne songeait qu'à ses plaisirs, et orgueil, impertinence et cupidité dans ses entours, auxquels il abandonnait tout.

Il y eut de la gradation dans cette faute et dans ses conséquences. Dans les premiers jours, toute cette noblesse napolitaine saisie d'enthousiasme, n'avait songé qu'à exprimer ses transports ; captivée par l'aspect brillant de nos fêtes galantes et guerrières, emportée par le tourbillon de tant de plaisirs pompeux et de joies somptueuses, ils avaient admiré ! Mais ces premiers momens d'exaltation, d'étonnement et de curiosité satisfaits, quand revint la réflexion, l'habitude et l'intérêt reprirent leur inévitable empire.

Ils commencent donc à regretter leurs moeurs méconnues, leurs usages dédaignés. Dans leurs entretiens, dans les propos, jusques sur les théâtres publics montés par nos soins, et où nous célébrions nos conquêtes, ils remarquent notre étourderie jactante et présomptueuse, notre vaniteuse légèreté si inconsidérée, si moqueuse ; ils s'étonnent de la voir insulter sans ménagemens l'Autriche, l'Espagne et jusqu'à l'Italie elle-même. Et il n'était que trop vrai ; généraux, courtisans, simples hommes d'armes, aucun ne songeait à cacher le mépris qui débordait en eux de toutes parts pour la molle lâcheté de la péninsule. N'estimant qu'eux seuls au milieu d'elle, ils ne s'embarrassaient pas de la part que Naples pouvait prendre à ces dédains;

ils lui laissaient voir que l'Italie entière ne les avait frappés qu'en pitié et en ridicule.

L'amour-propre national choqué, le reste suivit. Dès lors, Angevins, Aragonais, tous commencent à comprendre leur méprise. Déjà même ils se demandent entre eux « ce qu'ils ont donc gagné à cette révolution tant désirée? Jadis, du moins, ils étaient les ministres du prince, d'un prince né parmi eux; sa gloire était la leur; ils dispensaient ses grâces, tandis qu'aujourd'hui, dans leur propre capitale, à la cour du roi de leur choix et de leurs désirs, ils sont tentés de se croire dans un pays étranger. Ils ne savent s'ils sont en France ou dans Naples même? s'ils sont sujets de Charles ou sa conquête? » et ils se montrent ce triple et impénétrable cercle de Français qui l'environnent! « Pendant que ces intrus veulent tout régler, tout gouverner sans rien connaître, ignorant le sol, ses habitans et jusqu'au langage, eux, dont ces étrangers usurpent les emplois, peuvent à peine approcher du trône. Il leur faut solliciter longuement des audiences, traîner des heures entières dans l'antichambre de ces Français, attendre des jours infinis à la porte du monarque! et quand enfin ils ont essuyé tant de rebuts, quand, au travers de ces façons de barbares,

de ces airs étranges et hautains, de ces regards dédaigneux et jaloux, ils ont percé jusqu'au roi lui-même; ils disent qu'ils n'ont traversé tant d'affronts que pour en recevoir d'autres encore. Choqués de l'accueil du monarque, ils s'irritent entre eux, de ces regards distraits, de cet air de fatigue et d'ennui dont il a écouté leurs requêtes. Et ils ajoutent qu'il n'y a point jusqu'à cette mémoire des noms, si commune aux rois, qui ne manque à celui-ci pour les plus connus d'entre eux et les plus illustres! Serait-ce inattention, insouciance ou dédain? Pourquoi ne peut-il jamais se rappeler ni leurs intérêts, ni leurs services, ni même enfin les reconnaître? Et ils s'écrient que c'est une honte insupportable qu'à chaque nouvelle audience arrachée au prix de tant d'humiliations, il faille encore et se nommer, et recommencer à expliquer ce qu'ils sont, ce qu'ils veulent, quels étaient leurs droits; enfin, combien à chaque concession du prince, aux seigneurs français de sa suite, il a violé de prérogatives reconnues, blessé d'intérêts puissans et offensé d'amours-propres irritables. »

Ces plaintes étaient fondées. Aussi, le premier mois était à peine écoulé, que déjà perçait de

toutes parts un mécontentement général. Dès lors tout tourna mal, même le bien, qu'on fit à demi, et sans plus de ménagemens que les fautes.

Une nécessité d'administration en fit éclater les premières conséquences. On n'avait eu garde de rendre justice aux seigneurs angevins en leur restituant leurs biens confisqués. Cela n'eût pu se faire qu'aux dépens des seigneurs aragonais, qui, depuis cinquante ans, jouissaient de ces dépouilles. Tout s'y opposait; l'équité même comme la politique. C'eût été une justice trop tardive d'une spoliation consacrée, ou plutôt dénaturée par le temps, sous l'influence duquel tout se transforme.

Mais on eût pu, d'une part, maintenir un fait accompli, et de l'autre en dédommager les victimes. On fit tout autrement. Une ordonnance odieuse aux Angevins confirma leur ruine; bien plus, quelques uns d'eux, tels que le comte de Celano, en revoyant la dynastie française, s'étaient crus en droit de rentrer de force dans leurs biens confisqués; mais nos troupes, pour les en rechasser encore, eurent ordre de se réunir à celles des seigneurs aragonais. Soit dépit, soit vérité, les Angevins accusèrent de ces mesures

l'avidité de de Vesc et du président de Gannay. Ils prétendirent que ces conseillers tout-puissans avaient vendu à leurs ennemis leur influence.

Le résultat fut que le parti aragonais ne gagnant rien de plus à cette protection que ce qu'il possédait sous la dynastie déchue, n'en fut guère plus dévoué à la nouvelle, et que les Angevins, nos plus fermes appuis, s'en révoltèrent! Toutefois, Charles pouvait s'acquitter encore envers la longue et souffrante fidélité de ceux-ci, par des aliénations du domaine : il l'aliéna bien, quelque fâcheuse d'ailleurs que pût être cette mesure, mais ce fut en faveur des seigneurs français ; ce qui, sans rassasier ces hommes de proie et de passage, acheva d'exaspérer tout le reste. Dès lors, les défections déjà dans la pensée, prirent corps et devinrent faits. Mais telle était l'incurie, la dissipation du chef, et l'avide préoccupation des entours, qu'à peine se douta-t-on, non seulement de ces dispositions funestes, mais même des premiers symptômes de révolte.

Le mal commença par Otrante dans la province de ce nom, et par Tropéa et Amanthéa dans la Calabre. Ces villes s'étaient pourtant

déclarées françaises, mais villes royales et non seigneuriales. Il ne fallait qu'en envoyer prendre possession ; on l'oublia. Étonnées de cette insouciance, elles députèrent. Leur soumission, qu'il eût fallu aller solliciter, heureusement elles l'apportaient jusques dans Naples même; il n'y avait donc plus qu'à prendre la peine de recevoir leurs envoyés; mais les fêtes enivraient, et l'on ne trouva pas un seul moment pour les entendre.

Pourtant l'avidité de quelques seigneurs, et entre autres de celui de Précy, ayant découvert l'existence de ces villes, en demanda l'investiture; on l'accorda, se rappelant vaguement qu'elles s'étaient soumises, et n'ayant pas pris garde, ou ne se souvenant plus à quelles conditions. Mais elles, qui ne voulaient reconnaître que la juridiction royale, redoutant les exactions de nos chefs de guerre, et que notre dédaigneuse et choquante légèreté avait frappées, s'étaient ravisées; le drapeau aragonais flottait de rechef sur leurs murs; elles étaient perdues pour nous sans retour.

Il en fut de même de l'île d'Ischia, tentée d'abord et ensuite négligée; de même encore de Reggio, de Scylla, et des citadelles de Bari et de

Gallipoli. On les oublia dans le tourbillon des plaisirs, dans la confusion de tant d'affaires conduites au hasard, à toutes mains, sans système, sans point de vue général et au gré de l'intérêt de chacun. Car, autour de Charles, tous ne songeaient qu'à se gorger de pillage. Au lieu de servir leur bon petit roi, ils se servaient de lui, qui, tout occupé de joûtes, de tournois et de fêtes, ne regardait à rien et ne savait rien refuser. Ce pauvre prince, si doux, si bon, si généreux, ils le faisaient parler, se taire, ou ordonner, au gré de leurs rudes et grossières passions.

Un funeste exemple d'élévation subite et disproportionnée, celle de son ancien valet de chambre de Vesc, devenu duc de Nola et gouverneur de Gaëte, avait achevé d'allumer toutes ces ambitions. Dès lors toutes les imaginations, toutes les avidités, s'étaient exaltées; une émulation de cupidité, de voracité ambitieuse ou sordide, courut comme une fièvre ardente dans des veines jusque-là généreuses. Chaque jour, au lever du prince, on vit nos capitaines, l'œil ardent et rapace, les mains brûlantes de convoitise, se partager les emplois et les dignités, s'arracher les fiefs appartenant aux nationaux; ils se disputèrent même jusqu'aux magasins de l'État, et jusqu'aux armes et aux

approvisionnemens des places fortes. Plusieurs obtinrent la permission de les vendre à leur profit.

Au reste, déjà la plupart de ces munitions étaient gaspillées. Le désordre était si grand, qu'on n'avait songé que le 4 mai, cinquante jours après la conquête, à en ordonner l'inventaire.

CHAPITRE VI.

Et tout cela se passait en vue et à portée de l'ennemi, au bruit d'une coalition universelle qui se tramait à Venise et sur notre retraite; devant la flotte aragonaise, qui, sous Frédéric, oncle du jeune prétendant, croisait autour du royaume; enfin à la pointe des armes espagnoles, dont l'avant-garde, commandée par le fameux Gonzalve de Cordoue, était déjà descendue en Sicile. Au milieu de tous ces dangers si menaçans, cette poignée de présomptueux, animés de ce sentiment de supériorité qui fait faire et gâter tant de prodiges, se désarmait, se dépouillait comme si tout eût été accompli. Ils démantelaient leurs places de sûreté, insultaient leurs partisans napolitains, et pillaient en se moquant d'eux, les seuls appuis qui leur restassent.

En même temps ils rejetaient toutes les propositions d'accommodement que deux fois, à la faveur d'un sauf-conduit, avait apportées jusque dans Naples don Frédéric. Ils irritaient sur leur

ligne d'opération jusqu'à Florence même, en soutenant la révolte des villes sujettes de cette république. Et quand, invoquant les traités au sujet du soulèvement de Montepulciano, elle réclamait notre secours, ils l'insultaient en répondant, par d'amers sarcasmes, à sa prière.

Quant à Ludovic Sforza, on achevait de l'aliéner; le duc d'Orléans, jusque-là si remarquable par son imprévoyance et ses étourderies militaires et politiques, en le traitant d'usurpateur de Milan, et en s'annonçant hautement à ce duché comme son prétendant légitime; Charles VIII lui-même, en admettant hautement à Naples, dans sa faveur, le milanais Trivulce et les génois Fiesque et Frégose, ennemis personnels de ce fourbe. Charles fit plus, il refusa, sous un prétexte spécieux, à ce même Louis-le-Maure, Tarente, que dans l'entrevue d'Asti il lui avait promise.

Plus tranquille à Naples qu'il ne l'avait été dans Asti, Charles ne s'inquiétait nullement de voir ce prince mécontent nous ôter les moyens de prendre Ischia, en retenant nos vaisseaux dans Gênes; de savoir qu'il tournait contre nous cette grande cité, notre arsenal maritime, et qu'ainsi le perfide se rendait maître de nos trois seules voies de retraite, la mer, le littoral et l'Apennin

même, dont il dominait, de Pontremoli à Fornoue, la crète et les deux revers.

Venise elle-même n'était guère plus ménagée; mais ici, pour un moment et sans que l'intérêt concentré sur l'armée française se divise, il faut que l'attention se partage. Venise et Philippe de Comines sont le point de vue et le personnage qu'à cette heure il faut envisager.

Cette république aristocratique, déjà riche et glorieuse de plus de mille ans d'une existence à la fois calme et en progrès d'étendue, de richesse et de puissance, après avoir d'abord appelé l'expédition, s'était ensuite renfermée dans une neutralité douteuse. Maîtresse d'une partie de la côte grecque, sa passion était de prendre pied sur le point de la côte napolitaine opposée. Ainsi établie sur les deux rives du golfe au fond duquel elle est assise, elle en eût commandé l'entrée. Son projet était donc d'arracher à la dynastie aragonaise de Naples la cession de plusieurs ports de la Pouille; elle ne pouvait atteindre ce but que par la terreur; elle avait appelé Charles pour l'inspirer. Cet effet produit, elle comptait arrêter en chemin le conquérant, ou le détourner vers la Grèce.

Habile, prévoyante et jalouse, comme tous les gouvernemens aristocratiques, elle eût re-

douté l'établissement d'un si formidable voisin dans la péninsule, où il eût annulé son influence. C'est pourquoi, trop insidieuse pour être confiante, elle a refusé l'offre que la France lui a faite de ces mêmes places de la Pouille, qu'elle préfère tenir de la main des Aragonais, bien moins puissante. Dès notre entrée à Florence, elle s'est effrayée de la rapidité de nos premiers pas en Italie, et de la supériorité de nos armes; elle nous a soupçonnés d'une autre ambition; et, s'inquiétant pour elle-même, dans notre prise momentanée de possession des places fortes de la Toscane, entrevoyant l'avenir, elle a craint pour l'Italie entière la perte de son indépendance.

Dès lors, par sa position, sa réputation, sa puissance, elle est devenue le centre de toutes les intrigues diplomatiques de l'Europe, et surtout de la péninsule. C'est là, qu'ouvertement ou secrètement, sont accourus les représentans de toutes les jalousies, de toutes les peurs, et de cette multitude de haines que l'agrandissement de la France, et la marche conquérante de son jeune roi, ont inspirées.

Comines est au milieu de tous ces intérêts alarmés, de tous ces orgueils blessés; au foyer même de leur révolte. Il a vu successivement

arriver dans Venise les envoyés espagnols et autrichiens, ceux de Rome et du Milanais, celui de la maison aragonaise de Naples, et jusqu'à l'ambassadeur du sultan lui-même. Il a épié tous leurs mouvemens; il les entend tous qui complotent; il sait que, dans des conciliabules nocturnes et mystérieux, ils conspirent la perte de notre armée, ou son expulsion de la péninsule. Eclairé sur leurs intentions, il a d'abord porté soudainement cette lumière aux yeux des envoyés de Ludovic. Ceux-ci en ont détourné leurs regards; ils ont échappé à cette brusque et directe investigation par des réponses évasives.

Alors Comines, mécontent, s'est retourné vers le doge lui-même; il a provoqué hautement sa franchise; et ce magistrat, d'accord avec la seigneurie, s'est expliqué sans détour. « Pourquoi cette conquête de la Toscane? L'Italie s'en effraie! L'expédition de Grèce, tant annoncée, n'est-elle donc qu'un prétexte? Naples et Constantinople, voilà les deux buts avoués; mais le premier des deux semble atteint, on sait qu'il s'offre de lui-même! Que Charles VIII y consente; et la maison aragonaise de Naples reconnaîtra sa suzeraineté : un tribut annuel en fera foi; trois places fortes

napolitaines livrées à la France en seront la garantie. Que le roi les accepte; que désormais libre d'accomplir sa seconde promesse, celle de la conquête de Constantinople, il songe à la remplir. L'Italie entière en réclame l'exécution. Ce n'est donc point contre Charles, c'est contre le Turc que ses États forment une ligue. Tous veulent y concourir! Quant à l'argent nécessaire, Venise en offre l'avance; les seuls gages qu'elle demande sont quelques ports de la Pouille : ils lui suffiront. »

Telles avaient été les plaintes et les propositions du doge. Comines les avait transmises à Charles, alors encore dans Florence. « Et plût « à Dieu qu'il eût voulu y entendre lors! » s'est depuis écrié ce ministre; mais, ajouta-t-il tristement : « le roi ne fit que maigre réponse. »

Ce fut à cette époque que cette coalition, attendant une occasion pour éclater, compta sur la forte position de Viterbe et sur l'armée napolitaine. Mais alors vint la nouvelle de la retraite de celle-ci, et de l'occupation par notre armée de tout le patrimoine de Saint-Pierre. Ce mécompte ébranlant à des degrés différens tous ces ambassadeurs, avait suspendu leur détermination. Ils avaient encore espéré dans San-Ger-

mano, puis en Capoue, puis enfin dans les châteaux de Naples; mais quand ils apprirent que, foudroyé par l'artillerie française, ce dernier obstacle était tombé, tous se sentirent glacés d'épouvante.

Néanmoins, dans cette circonstance, le doge n'ayant pu éviter de recevoir Comines, il s'était efforcé de le complimenter, et l'expression de sa figure n'avait pas par trop démenti ses paroles. Mais soixante sénateurs se trouvaient là répandus dans la même salle; leur aspect avait frappé Comines d'un étonnement dont ses mémoires vivent encore. Les uns étaient debout, les poings fermés et les yeux au ciel, comme on peindrait la colère et le blasphême; un plus grand nombre étaient à demi couchés sur des bancs dans l'attitude abandonnée du désappointement et de la douleur. Il y en avait encore d'autres, assis sur des marche-pied; ceux-là avaient les coudes sur leurs genoux et la tête entre les deux mains, comme on représenterait la consternation et le désespoir. Aucun d'eux enfin ne paraissait l'avoir aperçu, tant le dépit, la tristesse ou l'effroi les absorbaient. Comines, surpris, se figurait voir les sénateurs romains après le désastre de Cannes. « Ils n'estoient sans

« doute pas, a-t-il dit, plus esbahis, ne plus « espouvantés, et les regardois à grande mer- « veille! »

Cet inconcevable découragement poussé chez des hommes d'état, et chez des Italiens encore, jusqu'à l'oubli de toute dissimulation, était réel. Il avait gagné jusques aux membres de ce congrès dont Comines avait percé le mystère. Tout y était suspendu. Déjà même les envoyés d'Autriche menaçaient de se retirer, quand des avis venus de Naples par Lorédan et Trévisan, ambassadeurs vénitiens près de Charles, changèrent toute la face des choses.

Placés là pour nous observer, ces deux ennemis déguisés tenaient registre de toutes nos fautes : ils en transmettaient la longue et lourde liste à leur gouvernement. Aux nouvelles successives de notre folle conduite, chaque jour plus imprudente et inconsidérée, les sénateurs de Venise, les membres du congrès italien, tous ces hommes si impressionnables, que quelques coups isolés d'une foudre si lointaine avaient attérés, se relèvent. Tous commencent à ne plus voir, dans le triomphe de Charles, qu'une surprise, un succès d'à-propos, de circonstance, tout extérieur, sans valeur intrinsèque; à y

trouver du hasard et à se persuader que quelque inconstante et éphémère bouffée de bon vent avait poussé jusque là cette fortune !

Ludovic leur fait comprendre qu'enfoncé si avant, ce téméraire a bien moins pris l'Italie qu'il ne s'est pris en elle. Sénateurs, envoyés, tous s'ameutent ; ils s'encouragent de leur nombre ; ils se promettent cinquante-quatre mille hommes, dont trente-quatre mille de cavalerie. Alors, assignant le 31 mars pour la conclusion de leur ligue, ils hésitent encore, et ce n'est qu'à la fin de ce même jour, quelques momens seulement avant minuit, qu'ils se décident.

Comines, alors chez lui, dormait paisiblement. Il ne se doutait pas de ce dénouement qu'il craignait, mais sans le croire aussi proche. Le lendemain 1er avril, il s'étonne d'être mandé chez le doge de meilleure heure qu'à l'ordinaire. A son arrivée chez ce prince, il remarque le grand nombre de sénateurs qui l'environnent. Pourquoi sont-ils deux fois plus nombreux que le jour de leur abattement, qu'il se rappelle encore ? Et quel changement dans leur attitude ! Comme leurs têtes sont hautes, leurs mines fières ! Il lui semble même qu'un air de menace perce dans leur joie presque insultante ! Un trouble vague parcourt les veines de Comines ;

déjà sa physionomie, dont il s'efforce de composer l'expression, s'altère; il s'assied pourtant, et tout aussitôt le doge lui déclare à haute voix: « Qu'en l'honneur de la sainte Trinité, eux et le duc de Milan, ont, avec le pape et les rois d'Espagne et des Romains, conclu une ligue! Que son premier objet est la défense de l'Europe et de l'Italie contre le Turc, et le second la garantie réciproque de leur indépendance. On espérait, ajouta-t-il, que le roi de France y prendrait part, et cependant Venise allait rappeler de Naples ses ambassadeurs! »

A cette déclaration imprévue, Comines demeure muet de courroux selon lui, et d'effroi selon des témoins, ce qui est plus vraisemblable. Lui-même a dit: « Qu'il eut le cœur serré étant « en grand doute de la personne du roi et de toute « sa compaignie, cuidant le cas des alliés plus près « qu'il n'étoit (Il redoutait surtout les Alle- « mands): car si cela y eût été, ajoute-t-il, jamais « le roi ne fut sorti d'Italie »; aussi, dans son premier saisissement, et l'esprit presque perdu selon Bembo, il s'écria: « Quoi donc! mon roi ne « pourra-t-il revenir en France! » Le doge répondit « qu'on s'empresserait de lui en faciliter les moyens, pourvu que, de son côté, son retour fût pacifique. » Sur quoi Comines, un peu remis,

répliqua « qu'il était inutile de parler de paix quand on déclarait la guerre. » Puis, pour les surprendre à son tour, il prétendit « qu'au reste, on ne lui apprenait rien; que, dès la veille, il en avait prévenu le roi; que plusieurs fois il lui avait annoncé cette ligue; que Charles lui-même en avait reçu de Rome et de Milan la nouvelle: » « A ces mots, dit Comines, ils me firent tous « estrange visage, car il n'est nuls gens au monde « si soupçonneux et qui tiennent leurs conseils « plus secrets. »

Néanmoins, le trouble de Comines fut si grand, qu'en sortant du palais, il pria le secrétaire du sénat « de lui répéter ce qui venait d'être dit, sa mémoire ne lui suffisant plus pour le retrouver. »

Sa stupéfaction paraît singulière, car dès le premier jour, celui de cette terreur, plus extraordinaire encore, des sénateurs de Venise, à la nouvelle de la prise des châteaux de Naples, cet ambassadeur assure qu'il s'était réellement préparé à tout. Prévoyant bien que comme toutes les exagérations sont éphémères, celle d'une peur si panique serait peu durable, et qu'une réaction était proche, il s'était empressé d'écrire au roi et aux ducs de Bourbon et d'Orléans. Il avait, dit-il, supplié Charles d'armer et d'ap-

provisionner promptement les forteresses napolitaines, et de préparer son retour. Il avait conjuré le duc d'Orléans d'appeler les forces du Piémont et du Montferrat au soutien d'Asti; il pressait chaque jour le duc de Bourbon d'envoyer de France en toute hâte des secours à cette place, seul point d'appui, seule porte qui restât à l'armée royale, pour sortir de cette Italie prête à se refermer sur elle. Il y avait donc eu plus d'effroi que de surprise, dans la stupéfaction de Comines; jusqu'à la prise de Naples, comme la fortune, téméraire de sa nature, s'était ri de ses sages prévisions, il prévoyait que cela avait dû discréditer ses nouveaux avis, et qu'on allait dans Naples être pris au dépourvu.

CHAPITRE VII.

En effet, on s'y moquait des vérités importunes qu'il avait transmises. On s'y étourdissait, on s'aveuglait pour jouir plus à l'aise, et Charles s'y prêtait, étant de ces inconsidérés qui vivent sans soucis entre l'éclair et la foudre. Cependant mille avertissemens divers étaient venus l'assaillir; l'éclat de la rupture de Fonseca à Velletri, et dès le lendemain la fuite de César Borgia; puis la mort de l'infortuné Gem, qui venait d'expirer à Gaëte; enfin les nouvelles de Rome, qui toutes lui montraient le pape avec son horrible Vannoza et sa monstrueuse famille, commençant déjà contre son armée une guerre d'assassins.

Et réellement, notre ligne d'opération aux approches de Rome était presque interceptée; tous les bandits et les coupe-jarrets, dont César Borgia tenait la ville pontificale et la campagne remplie, étaient sur pied [1]. Chaque jour les

[1] Thomas Thomasi.

Français habitans de Rome, ceux qui allaient rejoindre l'armée, et surtout, à cause de leur butin, ceux qui en revenaient, étaient insultés, dépouillés et même assassinés. Un grand seigneur français, entre autres, fut laissé nu et presque mort sur le chemin. Le cardinal Briçonnet lui-même fut frappé dans son fils bien plus cruellement encore. Ce jeune seigneur s'en retournait en France avec les dépouilles de Naples; cupidité ambition satisfaites, espoir de son père, il emportait tout avec lui, et tout périt en lui; les sbirres de Borgia l'égorgèrent!

En ce même moment, une autre atrocité invraisemblable, si la vendetta italienne unie à la noire rancune catalane n'expliquait pas tous les crimes, révoltait Rome elle-même. Dans l'insulte faite à la Vannoza, et dans le pillage de son palais, ceux qui avaient été le plus remarqués étaient des Suisses de l'armée de Charles. Leur départ les avait soustraits à la vengeance de cette courtisane; mais depuis long-temps, cent cinquante de leurs compatriotes formaient une partie de la garde pontificale. Ces soldats, comme ceux de la plupart des corps privilégiés et sédentaires des capitales, étaient devenus autant bourgeois que militaires; ils exerçaient divers métiers; la plupart

étaient mariés, bien établis, et comme naturalisés. Mais la Vannoza avait pris toute leur nation en horreur; dans ces malheureux, si innocens de l'affront qu'elle avait reçu, elle ne voit que leur origine; elle demande à son fils, César Borgia, leur proscription; leur sang l'assouvira; leurs dépouilles serviront de gratification et d'encouragement à deux mille Catalans qu'entretient Borgia, et qu'il est bien aise de tenir en haleine de crimes!

Le massacre fut préparé avec cette froide, cette ingénieuse préméditation, et cet art diabolique alors en usage. D'abord ces soldats suisses furent seulement réformés; puis on les bannit de Rome avec leurs familles, en leur accordant le temps de vendre leurs biens; enfin, quand on sut qu'ils étaient prêts à emporter tout avec eux, on assigna un jour à leur départ général. Le signal de leur marche devait être celui du carnage. Toutefois, par un raffinement de combinaison, et quoique les Catalans de Borgia fussent treize contre un, ils attendirent, pour commencer, que ces pauvres gens, embarrassés de leurs femmes et de leurs enfans, s'étant partagés en trois troupes, fussent moins redoutables. Alors, tout à coup et tout à la fois, ils assaillent l'une dans l'église

de Saint-Pierre, où elle entendait une dernière messe; l'autre sur la place publique où elle se rassemblait; et la troisième déjà hors des portes. Dans cette première surprise, les deux premières troupes périrent égorgées sur la grande place et dans l'église même. Le massacre souilla jusques aux salles du Vatican, où se réfugièrent plusieurs de ces malheureux; aucun asile ne fut respecté. On était blasé sur l'assassinat, on y joignit le sacrilége; ce fut un assaisonnement.

Ceux de la troisième troupe durent leur salut à leur désespoir. Ayant compris leur destinée, ils se jetèrent dans les maisons voisines et s'y défendirent vigoureusement. Leur résistance donna le temps à l'indignation générale de se manifester, et à leurs anciens compagnons d'armes de la garde pontificale, celui d'accourir et de les dégager.

Tout cela n'était que trop significatif; mais des symptômes plus alarmans se manifestèrent. Le mois d'avril approchait avec la conclusion de la grande ligue. On sut qu'une congrégation d'État, pour y préparer les esprits, avait été tenue par Alexandre, que la guerre mise en question y avait été approuvée, et que la plupart des cardinaux du parti français, Sforza entre autres, nous abandonnaient! Leur ambition ayant été trompée dans son espoir de la déposition

d'Alexandre, ils se ralliaient à ce pape : et pourtant le roi et son conseil persévéraient dans leur joyeuse insouciance!

Mais ce n'était pas seulement les mouvemens de l'Italie et de l'Espagne qui auraient dû arracher Charles à son incurie, c'étaient encore ceux de la Grèce, de cette Grèce qu'il avait tant compromise, et qu'il oubliait. Ce nouvel émule de César et de Charlemagne était à peine à la moitié de cette carrière de gloire, si hautement proclamée et parcourue presque sans combats, que déjà il se trouvait au bout de sa velléité d'héroïsme. Comme Lyon et ses joies l'avaient distrait de Naples, de même Naples et ses plaisirs lui faisaient oublier Constantinople.

On se rappelle que le temps passé à Casal, près de la princesse grecque Marie, régente du Montferrat, n'avait pas été employé tout entier en solennités. La conquête de Constantinople y avait été préparée. Constantin Arianitès, oncle de la régente, prétendant aux couronnes de Servie et de Thessalonique, et un certain archevêque de Durazzo se trouvaient à cette cour. Il y avait été convenu que tous deux se rendraient secrètement à Venise, en même temps que Comines. Constantin devait en partir aussitôt pour aller préparer la Grèce à la ré-

volte ; l'archevêque devait le rejoindre plus tard, avec les secours d'armes et d'argent que dans Venise il aurait pu réunir. . . .

En Grèce tout avait réussi. Charles était à peine arrivé dans Naples, que déjà dans l'Épire et la Macédoine, cette sourde rumeur qui précède les grandes insurrections, bourdonnant autour des Turcs de ces contrées, avait ébranlé ces barbares. Ils avaient cru sentir trembler sous eux cette terre chrétienne. Bientôt même, à l'aspect de nos drapeaux flottans en face d'eux, sur la côte italienne, tremblans de frayeur de nous voir subitement apparaître, ils avaient abandonné le littoral. . . . . . .

Cette terreur n'était point vaine, toute la Grèce, toute la Macédoine, s'armaient : peuples, citadelles, celle même de Scutari, enfin tout, jusques aux portes de Constantinople, n'attendait que notre présence. L'indigne Bajazet, à demi renversé par ce seul vent de notre fortune, préparait ses vaisseaux pour fuir en Asie. Il eût abandonné sans combat la Turquie d'Europe à nos armes. . . . . .

C'était l'instant où Venise étonnée restait incertaine : après la conquête miraculeuse de Naples, tout paraissait possible. L'empire de Constantinople demeurerait-il à Bajazet ou allait-

il passer à Charles? Dans cette oscillation de la balance du sort, où de chaque côté pesait si peu chacun de ces deux princes, Venise les ménageait l'un et l'autre, et attendait la fortune. Mais enfin la rupture de l'Espagne, les offres de Maximilien, la fureur vindicative d'Alexandre VI, l'éclat de son alliance déhontée avec les Turcs, l'ayant ébranlée, nos imprudences, et surtout l'empoisonnement et la mort de Gem la décident.

A cette dernière nouvelle, son premier mouvement, la seule pensée qui lui vient, c'est d'aspirer au vil mérite d'être la première à annoncer à Bajazet le succès de son fratricide! Elle a si peur d'être prévenue, que pendant le peu d'heures indispensables pour préparer sa dépêche, elle ferme son port, et fait surveiller tous les bâtimens qui s'y trouvent.

Venise alors renfermait encore dans ses murs le second chef de la conjuration grecque, cet archevêque de Durazzo, *si léger en paroles*, selon Comines. Ce prêtre, ivre de vanité et bouffi de la gloriole d'être à la tête d'une si grosse affaire, étalait indiscrètement son importance. Tout gonflé d'un secret trop vaste pour sa capacité, il le laissait déborder en lui de toutes parts. Comines, qui s'efforçait de le tenir caché chez

lui, avait en vain pressé son départ. Mais plus acteur que personnage, il fallait à ce glorieux un théâtre. Voulant être surtout pour paraître, il s'était chargé d'un premier rôle, bien moins pour la chose en elle-même que pour s'en vanter. Une grande ville telle que Venise convenait donc plus que toute autre à tant de vanité, aussi n'avait-on pu jusque-là l'en arracher. Toutefois, les armes et l'argent qu'attendaient les Grecs étant prêts, il venait de fixer son départ.

Le malheur voulut que ce fût justement pour cette même nuit où Venise, instruite de la mort de Gem, avait secrètement fait mettre dans son port un embargo général. Armes, argent, papiers, plan et noms des conjurés, tout fut saisi; l'archevêque et sa suite furent enfermés dans un fort; leur secret fut odieusement livré au lâche sultan qui, le pied sur ses vaisseaux, tout tremblant encore, était prêt à fuir. Il ne se rassura qu'après avoir fait égorger quarante mille chrétiens, sacrifiés au machiavélique et sordide intérêt d'une république cependant chrétienne. Heureusement, le patron du vaisseau saisi, parvint à gagner la Grèce, et Constantin Arianitès, averti à temps, put s'échapper.

CHAPITRE VIII.

Pendant qu'un si grand avenir de gloire et si cher acheté nous échappait; tandis que Rome, Milan et Venise, excitées par Vienne et Madrid, complotaient la perte de l'armée française, notre cour, toujours insouciante, achevait de soulever contre elle tous les sujets de son nouveau royaume. Le désordre y était à son comble, les dilapidations exorbitantes, l'indignation allait croissant, et le cri national, rétentissant d'échos en échos, remplissait toutes les provinces.

Des témoins disent que les plus grands seigneurs napolitains ne savaient plus de quelles obsessions ils fatigueraient notre orgueil ou achèteraient notre pitié; que tout se décidait au hasard; qu'on ôtait aux uns sans raison, pour donner à d'autres sans motif; qu'enfin l'avidité avait été si active, si dévorante, et le pillage d'emplois, d'or et même de propriétés, si complet, que six semaines après la conquête, il ne restait déjà plus un seul seigneur indigène,

même des plus favorisés, qui n'eût été dépouillé de quelque chose.

Quant au peuple, qu'un malaise habituel rend habituellement changeant, toujours porté à se dégoûter, par l'illusion, de la réalité et du présent, par l'espoir ou le souvenir, déjà de toutes parts, on l'entendait regretter la dynastie déchue. « Celle-là tyrannisait, mais du moins ne méprisait pas. Moins offensant, son joug indigène était préférable. Il y avait bien eu sans doute quelque dureté et fiscalité dans sa gestion; mais comment en avait-on si mal apprécié l'ordre et la régularité si remarquables? » Et au milieu du chaos où tout était tombé, ces Napolitains ne concevaient pas qu'ils eussent pu renverser si aveuglément une administration si éclairée et si économe! Alors ils se rappelaient entre eux l'héroïsme du jeune Ferdinand, son affabilité, ses dernières paroles d'une si généreuse et touchante éloquence. Puis sourdement encore, mais d'une voix qui déjà s'enhardissait, on se disait l'un à l'autre que ses drapeaux avaient reparu sur les murs d'Otrante, et qu'ils venaient de se relever sur plusieurs points des Calabres.

Au milieu des sentimens encore opposés qui agitaient en tous sens ces esprits mobiles, un grief surtout les ramenait toujours à la haine

et à la colère. C'était le criant abus des logemens militaires. Ils se prenaient et se changeaient à volonté : c'était comme une irruption, un envahissement continuel. Nos hommes d'armes s'établissaient en vainqueurs dans chaque ménage, y faisant dominer les femmes, dont l'instinct de faiblesse, recherchant la force comme appui, était séduit par nos airs de maîtres, par ces manières hautaines et méprisantes en horreur aux hommes ! Aussi, tous étaient d'accord contre nous : notre fatuité galante et guerrière ayant choqué les uns ; nos airs conquérans, les autres, et tous, notre indiscipline.

Des symptômes alarmans se manifestèrent. Les coups de stylet commençaient ; on fut forcé de recourir aux supplices. Un de ces Napolitains entre autres, qu'on pendit alors, venait d'assassiner un de nos pages d'armes, après quoi non content, dans sa jalouse rage, il lui avait, dit-on, coupé la tête et mangé le coeur !

Et pourtant, au milieu de cette rumeur de plus en plus menaçante, les oreilles françaises restaient sourdes. Long-temps après l'événement, celles de Brantôme lui-même y étaient encore inattentives. Sa brave et naïve admiration si inconsidérée, retrace involontairement le chevaleresque et puéril génie de cette cour d'étourdis

audacieux, à la fois si téméraires et si futiles! « Ce gentil roy, s'écrie-t-il, ne songeoit qu'à donner aux seigneurs et aux dames force beaux plaisirs et passe-temps. » C'étaient surtout: « de beaux tournois à la mode de France qui ont toujours emporté le prix par-dessus tous les autres. Jeux guerriers où, entourés de ses mignons, Galliot, Chastillon, Bourdillon et Bonneval, il étoit toujours des premiers tenans et des mieux faisans. »

Mais d'autres plaisirs l'aveuglaient. Pour les nôtres surtout, venant de pays mâles, cette contrée efféminée n'avait pas d'armes si redoutables que ses charmes et les séductions de ses mille voluptés. Ponge-Reale en rassemblait tous les délices. C'était ce château célèbre assis aux portes de Naples, et dont avant son entrée dans cette capitale, Charles s'était d'abord tant empressé de prendre possession. A la vue de toutes les richesses de ce palais enchanté, imitation de ceux de l'Orient, où se concentrent la fortune des peuples, et que le despotisme seul peut créer, le jeune roi était resté saisi d'étonnement.

L'un de ceux qui l'accompagnèrent raconte son admiration à l'aspect de la vaste enceinte de ce parc clos de murs élevés, où les oiseaux, les arbres et les plantes les plus rares étaient réunis.

Il dit son ravissement devant ces immenses parterres de roses odoriférantes dont on savait composer des parfums comparables à ceux de l'Arabie. Dans les bâtimens, d'énormes fours où l'on faisait éclore à la fois des milliers d'œufs d'oiseaux de toute grandeur, l'avaient frappé d'une longue surprise. Plus loin, dans de larges prés entourés d'ombrages, il avait admiré de superbes haras où s'élevaient diverses races de chevaux de l'espèce la plus recherchée. Partout les douces ondulations du terrain, sa parure ; ses accidens abruptes et inattendus, étaient si bien combinés, qu'il semblait que la nature et l'art, s'imitant à l'envi, se fussent efforcés de se surpasser l'un l'autre.

C'était, sur une étendue plus considérable que notre parc de Vincennes, de vastes prairies coloriées de mille fleurs et entrecoupées de bois touffus, où, sous un ciel brûlant, une multitude de clairs ruisseaux et de fontaines jaillissantes entretenaient une fraîcheur délicieuse; des troupes d'animaux sauvages peuplaient ces solitudes ; elles y appelaient les plaisirs de la chasse, tant aimés de nos rois ! Mais cette passion n'était pas la seule que chaque jour, depuis son arrivée, Charles venait y satisfaire. On dînait alors à midi ; aussitôt après, quand des tournois, ou

d'autres fêtes chez MM. de Montpensier ou de Clerieux ne le retenaient pas à Naples, il s'échappait rapidement pour courir à ce lieu de délices; et ce n'était ni ces chasses si ardentes, ni ces eaux limpides, ces frais bocages, ces suaves odeurs, ces mille curiosités qui l'attiraient : tout cela n'était le plus souvent que des accessoires à d'autres spectacles encore plus enchanteurs, qu'un accompagnement à de plus vifs plaisirs. C'était là qu'oubliant tout le reste, il accourait contempler la jeune duchesse de Melfi, fille encore, qui domptait devant lui des chevaux fougueux; c'était enfin dans ce *paradis terrestre*, comme lui-même l'appelait, que trouvant toutes les voluptés réunies, il ne songeait, au milieu des jeunes seigneurs de sa cour, qu'à se perdre sous ces ombrages avec une foule de jeunes dames napolitaines, *belles à merveille*, qui venaient s'y disputer ses regards, amollir son coeur et enchanter tous ses sens!

CHAPITRE IX.

VERS le 12 avril, au milieu de cet enivrement, tout à coup tombe la dépêche de Comines et la consternation qui l'a dictée! A cette nouvelle se joignent les bruits irritans des grandes réjouissances par lesquelles, dans Rome et Venise, les confédérés célèbrent la conclusion de leur redoutable ligue. Mais, bien loin de s'en étonner, les nôtres ne répondent à ces provoquantes solennités que par de nouveaux divertissemens. Dans cet orage, si noir et si menaçant, ils ne voient qu'un fond de décorations plus piquant à leurs fêtes. Leurs jeux guerriers en ont plus d'éclat, et sur leur théâtre du château de l'OEuf, faisant comparaître burlesquement travestis les principaux personnages de cette grande coalition, ils se moquent de ces princes, de ces rois, de César Borgia surtout, et les tournent tous en ridicule.

Toutefois cette folie, qui fut presque générale,

avait de secrets motifs. Pour Gilbert de Bourbon, Montpensier et quelques Suisses, qu'amollissaient déjà les mœurs voluptueuses de ce climat corrupteur, le plus grand nombre, fatigués de repos, et désireux de combats, de quelque part qu'ils vinssent, en acceptaient joyeusement le signal. A cette ardeur se joignit un autre désir : nos guerriers d'alors, comme ceux d'aujourd'hui, gens tout d'élan, ne se plaisaient qu'aux guerres courtes, qu'aux expéditions vives et rapides. Toujours sympathiques et communicatifs surtout entre eux, ils n'avaient couru chercher si loin tant d'aventures, que pour revenir chez eux les raconter. Déjà fatigués d'une absence de sept mois, ils se sentaient pressés de retourner dans leurs foyers; ils aspiraient à s'y montrer tout rayonnans de gloire, à impressionner de leurs récits l'oreille avide de leurs compatriotes, à en étonner leurs pères, qu'ils pensaient avoir surpassés, et surtout à en enchanter, à en frapper d'admiration leurs femmes et leurs maîtresses !

Ce désir général d'un prompt retour s'accordait avec la vive appréhension de l'habile d'Aubigny, du vainqueur de la Bretagne le brave et dévoué la Trémouille, du sage maréchal de

Gié, de Briçonnet, si triste et si désolé, et de quelques autres. Tous se réunirent, et pour quelques momens, ils arrachèrent leur jeune roi à ses plaisirs.

Vers le milieu d'avril, son conseil se rassemble; de nouvelles lettres de Comines viennent d'arriver : elles sont de plus en plus effrayantes. Il a percé le mystère hostile des articles secrets du traité de Venise. Partout l'attaque va commencer; déjà les assaillans sont prêts; dans le royaume de Naples, ce seront, en Basilicate et dans la Terre de Labour, le jeune Ferdinand et tous les partisans que lui ont faits nos fautes; en Pouille, quarante galères vénitiennes; en Calabre, soixante vaisseaux espagnols, six mille hommes de débarquement, et Gonzalve de Cordoue, qui lui seul vaut une armée entière.

En même temps, dans la haute Italie, sur la ligne d'opération du roi, ou sur sa retraite, vingt mille fantassins, trente-quatre mille cavaliers, enfin cinquante-quatre mille Allemands et Italiens se rassemblent; ils vont prendre Asti, passer le Pô, et se retranchant jusque sur l'Apennin, s'élever de la terre au ciel entre Charles et la France.

Cette France elle-même, sans armée et sans

roi, la voilà prête à être envahie du nord au sud par Maximilien et Ferdinand-le-Catholique.

Ainsi la guerre est partout, dans son nouveau, dans son ancien, et entre ces deux royaumes. Trois guerres à la fois! Que faire donc? Se retirer; mais c'est sacrifier sa conquête. S'y défendre? C'est abandonner la France; c'est donner à tant de peuples ennemis, à tant d'armées menaçantes, le temps d'envelopper entièrement son roi avec les quinze à seize mille hommes qui lui restent.

Quant à tout faire à la fois, à partager en deux un si faible corps; à faire contenir à quatre cents lieues de chez soi plusieurs millions de sujets par huit mille hommes, tandis que soi-même, soi, le roi, et cette jeune noblesse, l'espoir du royaume, on tenterait de percer, de se faire jour, avec huit à neuf autres mille soldats, à travers de deux cent cinquante lieues, de plusieurs nations soulevées et de soixante mille ennemis, quelle folle témérité! Ne serait-ce pas vouloir tout perdre à la fois, la moitié des siens dans sa conquête, pendant, qu'avec l'autre moitié, on succomberait en chemin.

On s'y décida cependant. Cette invraisemblance inouïe leur parut possible. Ces guerriers avaient foi en eux-mêmes, et ils eurent raison.

Ce que nul aujourd'hui n'oserait conseiller, eux le firent. Ils s'y décidèrent sans hésitation, sans efforts, simplement, comme à une chose naturelle. C'étaient de grands fous, mais aussi des hommes tout d'airain, cœurs et armures!

On prit pourtant quelques précautions. Dans Venise, Comines, quoique renfermé chez lui et refusant d'assister aux fêtes de la ligue, traitait encore. Il obtenait du sénat de cette république, si jaloux de son influence dans la péninsule, et qu'un vainqueur quelconque eût inquiété, qu'il s'interposerait à temps pour prévenir un choc décisif.

Quant à la Toscane, on y attira, on en rapprocha Médicis enfin rassuré, et dont on menaça Florence : précaution au moins inutile, car en dépit des efforts de la confédération, Florence nous restait fidèle par habitude, par intérêt de commerce, par une plus grande défiance de Venise dont elle redoutait l'ambition jalouse, et de Ludovic, qui convoitait toujours Pise, Pietra-Santa et Sarzanne. Quelque mécontens que fussent les Florentins de nous voir maîtres de ces forteresses, et soutenir contre eux leurs villes révoltées, ils les aimaient mieux entre nos mains alliées, tendues de si loin, et qui seraient bien un jour forcées de les rendre, qu'entre celles

déjà trop voisines de ce perfide duc de Milan, qui n'aspirait à leur possession, que pour opprimer Florence elle-même.

Toutefois, pour être plus sûr de leur fidélité, on leur envoya de Venise Philippe de Comines; et comme les Pisans, toujours en guerre avec eux, imploraient nos secours, on fit embarquer de Naples pour Pise, avec les quatre délégués pisans, six cents Gascons et Suisses. C'était pour l'armée une avant-garde. Mais loin de se tenir renfermée dans la ville, cette garnison, de concert avec les secours de Sienne et de Lucques, chassa de tout l'ancien territoire pisan les Florentins. Était-ce effet des instructions secrètes du conseil de Charles, ou bien excès de zèle des nôtres pour Pise, et indignation contre la tyrannie de Florence? On l'ignore, tant dans notre armée cette opinion publique était forte, et faible la subordination. On en verra plus tard et à ce même propos, d'autres preuves.

Alexandre VI fut plus ménagé. On se rappelle les abaissemens de Charles VIII dans Rome, et sa modération à propos de la fuite honteuse de César Borgia. Depuis, soit politique, soit défaut de preuves, ou que le crime de Pavie l'eût déjà fait aux moeurs italiennes, il avait contenu son indignation à la nouvelle de la mort ou de l'em-

poisonnement de l'infortuné Gem. Son conseil se crut donc en mesure d'envoyer d'abord Saint-Pol, puis l'archevêque de Lyon à l'infâme pontife. Il s'agissait de le détacher de la confédération, et surtout, avant de quitter le royaume de Naples, d'en obtenir enfin l'investiture.

Mais tout fut inutile. Dans ce pape, le triple orgueil de prince, de pontife et de Catalan était blessé. Un même dépit était enraciné dans le sein espagnol de la Vannoza, sa courtisane. Quant à leur fils chéri, César Borgia, pouvait-il nous pardonner la honte de sa fuite, nos mépris, nos moqueries journalières, et déjà ses vengeances? A ces haines, ajoutez celle de vaincus contre leur vainqueur; car les ports et les forteresses romaines étaient toujours entre nos mains. Leur possession assurait cette partie de la double ligne d'opération de notre armée et de notre flotte; elle nous était indispensable.

D'ailleurs, l'intérêt personnel, le seul dieu de cette famille pontificale, nous était contraire. Sa fortune était attachée à celle de la maison aragonaise de Naples. C'est pourquoi, dans toute cette crise, et à l'exception de quelques démonstrations perfides, la fidélité d'Alexandre VI à cette dynastie avait été constante. Ardent promoteur de la ligue de Venise, il venait d'en pro-

clamer, d'en célébrer hautement la conclusion. Aussi, dans ce moment même, le violent et rusé vieillard, qui avait mesuré son adversaire, tout en l'appelant son cher fils excitait plus que jamais contre lui l'Europe entière; il le jugeait forcé d'abandonner sa conquête; il n'avait garde de lui en accorder l'investiture.

CHAPITRE X.

Tel fut, à la nouvelle de la ligue de Venise, le résultat de ce grand conseil tenu dans Naples, et des dispositions qui y furent prises. Dès le soir même de ces décisions, et sans s'embarrasser de leur résultat, Charles et sa jeune cour s'imaginèrent avoir satisfait à tout par ce court retour aux affaires. A leur incurie ordinaire, à leur confiance imprévoyante, ces négociations si vaines, ce peu de tardives et insuffisantes précautions parurent un excès de soins et de prudence. Ils avaient donc laissé les timides et les ennuyeux du conseil s'occuper du reste, et étaient retournés à leurs plaisirs.

Ce fut, avec les joies ordinaires de Ponge-Reale, un tournoi qui dura les neuf derniers jours d'avril. L'arrivée de notre flotte, le 14 du même mois, avait été le sujet d'une autre fête. Quelques solennités entrecoupèrent les amusemens; et entre autres deux fois, le 15 et le 19 avril, jour de Pâques, la dégoûtante cérémonie de l'attouchement des écrouelles. Une

immense multitude de pélerins était accourue tout exprès. Il en était venu de toutes les parties de l'Italie et du fond de l'Allemagne. Car alors la foi était obstinée : rien ne la rebutait, pas même l'expérience récente qu'on avait dû faire à Rome de la vanité de ce miracle. Ceux qui observaient en silence s'expliquaient cette crédulité universelle. Ils voyaient bien que ces malheureux, se croyant guéris, s'en retournaient chez eux pleins de joie et d'admiration, propageant d'abord et partout leur erreur, qu'ensuite ils n'étaient plus là pour détruire.

Mais de toutes ces cérémonies qui devaient remplir la vie de ce jeune roi, il y en avait une qui lui tenait plus au cœur que toutes les autres : c'était la prise de possession de la couronne de Naples, par une entrée triomphale dans cette capitale, et c'est pourquoi encore il en demandait si impatiemment l'investiture [1], car en cela « il mit une passion extraordinaire dans ses sollicitations près du pape. » Alexandre biaisa, ne voulant accorder, n'osant refuser. Il embrouillait ainsi la négociation et gagnait un temps précieux pour la ligue et ruineux pour notre armée.

Cependant la saison la plus chaude approchait ;

[1] Thomas Thomasi.

l'ennui pressait nos guerriers; l'inquiétude gagnait les plus sages. Quelques tentatives de descente venaient d'être commencées par Ferdinand de Naples et par les Espagnols campés en Sicile; en devenant plus sérieuses, elles donneraient au départ du roi pour la France une apparence de fuite, inconvénient grave, qu'une prompte retraite pendant que le royaume conquis était calme encore, pouvait seule prévenir. On se résigna donc à ne recevoir d'Alexandre VI qu'un simulacre d'investiture, avec la clause humiliante de: « Sans préjudice des droits de tout autre prétendant. »

Mais cette concession, toute désespérée qu'elle était, fut encore déclinée par Alexandre. On sut même qu'une troupe de quatre mille hommes de la confédération arrivait au secours de Rome, et que là peut-être commenceraient les combats d'une longue retraite.

Dès lors, sans plus attendre, on se détermine. L'indolent Montpensier est désigné pour vice-roi, l'incapable de Vesc pour surintendant des finances. D'Aubigny, déjà comte d'Acri et marquis de Squillace, est créé connétable et lieutenant-général du roi dans les Calabres. Le présomptueux, incapable et insubordonné Précy défendra la Basilicate; Grazzio-Guerra, l'Aquila; le bailli de Vitry, les Abruzzes.

Quant aux troupes, avant de les répartir, il fallut se compter. Malgré les renforts apportés par la flotte, et tous ceux qu'avait dû attirer la victoire, il se trouva que, depuis le 29 août 1494, depuis l'entrée en Italie, ou depuis neuf mois, l'armée était diminuée de plus d'un tiers. Elle ne présentait plus qu'environ dix-sept mille combattans. Les lances, garnies au départ chacune de six guerriers, étaient réduites à quatre. On partagea ce peu de troupes en deux corps égaux. Deux mille cinq cents Suisses, autant de Gascons, huit cents lances françaises, en tout cinq mille fantassins et trois mille deux cents cavaliers, et quelque artillerie, furent désignés pour garder la conquête.

Charles choisit pour le suivre environ trois mille Suisses, deux mille Français et Gascons, huit cents lances françaises ou trois mille chevaux, la grosse artillerie avec ses ouvriers, et mille à douze cents gardes, gentilshommes et serviteurs, la plupart combattans, et qui composaient sa maison.

A ces deux corps de l'armée conquérante prêts à se séparer, s'ajoutaient des Italiens. Ce furent, avec le roi, Trivulce d'abord avec cent hommes d'armes, puis Vitelli et Francesco Secco, suivis de deux cent cinquante autres. En tout deux

mille chevaux : ces deux derniers ne devant toutefois rejoindre qu'en Toscane.

Avec le vice-roi restèrent cinq cents lances italiennes, ou trois mille chevaux, commandés par Savelli, la Rovère, Prosper et Fabrizio Colonna.

Ainsi chacune de ces deux petites armées forma environ onze mille hommes.

En même temps on fixe tout le reste, le jour du couronnement, celui du serment de fidélité, le jour du départ; alors le roi, fatigué de ce second effort de travail, en revient encore à ses divertissemens. Il parcourt les environs de Naples, visitant surtout les églises, et s'arrêtant à dîner dans plusieurs couvens, ce qui en transporte de joie et d'orgueil tous les moines. Plusieurs fois il retourne à la longue voûte, toujours si poudreuse du Pausilippe, que les érudits de sa suite lui disent avoir été percée par Virgile; ils sont persuadés que, dans son ombre, aucun crime ne peut se commettre.

Le 8 mai, dans une de ces excursions vers Pouzzoles, on le vit s'amuser à faire placer un âne tout vif sur une excavation du sol. Un gaz méphitique s'exhalait de ce lieu; il tua subitement ce pauvre animal. Le roi et sa suite en furent saisis d'une secrète horreur; ils se retirèrent

tout pensifs, en disant : « Que c'était sans doute « un lieu satanique, ou gouffre infernal. »

Le 10 mai les préparatifs de son couronnement semblèrent absorber tous ses soins; il eut lieu le 12. Ce jour-là, Naples, elle-même si mobile, si inflammable, et pleine de mécontentemens prêts à éclater d'une façon si terrible, s'exalte encore. Elle s'enivre à la vue et au bruit de cette solennité, la plus pompeuse de toutes celles dont notre roi eût donné le spectacle. Les femmes surtout s'y font remarquer. La température, l'air pur et embaumé de la saison, ces torrens de lumière d'un ciel éclatant; la situation théâtrale de cette ville de joie et de voluptés, avec son air de parure et de fêtes continuelles, tous ces aspects, toutes ces sensations enivrantes, semblent avoir transporté d'une seule passion sa population tout entière.

Charles, sur son cheval favori tout couvert de drap d'or, paraît enfin. Il vient de Ponge-Reale. Il a voulu, pour prendre possession de sa nouvelle couronne, partir de ce lieu de délices, qui n'aura que trop contribué à la lui faire perdre. La foule l'aperçoit « vêtu d'un manteau de fine écarlate, fourré et moucheté d'hermine », il porte le globe d'or d'une main, le sceptre de l'autre, la couronne impériale en tête, il s'a-

vance sous un riche dais, que soutiennent les plus grands seigneurs du royaume. Montpensier, de Vesc, MM. de Clèves, de Foix, de Luxembourg, de Vendôme, le comte de Bresse, les maréchaux de Gié et de Rieux, le prince de Bisignano, toute la haute noblesse napolitaine, marchent autour de lui. « Sur son passage, les belles et grandes dames du pays paroissoient aux rues et aux places principales, belles et si bien ornées, de la tête et du corps, qu'il n'y avoit rien de si beau à voir! Elles présentoient leurs jeunes enfans de huit à seize ans au roi, le priant de leur donner l'ordre de la chevalerie de sa propre main, ce qu'il ne refusoit point, tant pour les gratifier en cela, que pour avoir plus de loisir et amusement à contempler leurs beautés, leurs bonnes grâces et la superbeté et gentillesse de leur accoustrement. »[1]

Pendant ce trajet, depuis la porte d'Averse jusqu'à l'église de Saint-Janvier, il envoya maintes fois de Pienne écarter les troupes, afin que le peuple pût facilement l'approcher. Dans l'église même, ce bon petit roi charma la noblesse par des réponses toutes gracieuses à une foule de requêtes dont on l'accabla. Ce fut là qu'il jura,

[1] Gaguin, Desrey, Lavigne, Brantôme.

pour la seconde fois, de gouverner ceux de Naples selon leurs droits, libertés et franchises. Là encore la sainte Ampoule, qui renfermait le sang durci en pierre de saint Janvier, lui fut présentée, ainsi qu'une verge d'argent dont il la toucha; aussitôt, aux yeux émerveillés de tous, ce calcul rouge et solide parut se liquéfier, frémir, et même bouillonner. Un murmure d'admiration et de joie accueillit ce signe manifeste de l'approbation du saint protecteur de Naples, à l'avénement de la dynastie française.

Ce prodige avait déjà eu lieu le 3 mai, et il s'est opéré pour tous les conquérans de Naples jusqu'à nos jours; il y eut pourtant cette différence, qu'alors Charles l'obtint sans difficulté, tandis qu'en 1795, trois siècles plus tard, dans une situation pareille, dans le même temple, et quoique tout eût été convenu d'avance, nous vîmes pendant quelques momens le même miracle hésiter. Déjà les femmes des lazzaroni, qui s'intitulent nourrices de saint Janvier, hurlaient suivant leur usage mille injures au saint pour l'exciter; l'inquiétude gagnait Macdonald, quand enfin les doigts tremblans du vieux cardinal qui tenaient ce bocal carré rencontrèrent heureusement, sur les ornemens d'argent relevés en bosse de ses angles,

le ressort que depuis dix minutes il cherchait vainement : la liqueur cachée jaillit aussitôt.

On sait que, depuis, l'armée républicaine ayant quitté Naples, le saint, traité de traître par la dynastie relevée, fut chassé de son temple, qu'il fut remplacé par saint Martin; mais, qu'après un exil de quelques mois, il a repris possession de son sanctuaire.

CHAPITRE XI.

Au reste, l'éclat de cette solennité, à laquelle Charles VIII avait attaché tant d'importance, n'éblouit pas tout le monde. La cour de France se trouvait dans le siècle et dans le pays des Guicciardini et des Machiavel. Ces grands historiens l'observaient. Un étalage si pompeux d'insignes impériaux sans empire leur parut ridicule; ils sourirent de cette prétention fondée sur un droit aussi mal soutenu que mal vendu! Dans ces ornemens empruntés, ils ne virent qu'une vanité niaise et puérile; ils leur semblèrent d'autant plus déplacés, qu'ils rappelaient un grand projet, aussi étourdîment proclamé qu'abandonné. Il y en eut même que ce triomphe au milieu d'un désastre, au moment du massacre de quarante mille Grecs, si légèrement compromis, révolta. Ils furent tentés de détester tant d'inconsidération; mais la pitié s'interposa, et l'on fut sauvé de la haine par le ridicule.

Les nôtres ne virent cette sottise que pour

l'admirer. Dans toute cette cérémonie un seul fait leur déplut, c'est que de Vesc y eût fait près du roi l'office de connétable, « ce qui n'es-« toit guères beau, car il venoit de frais estre « son valet de chambre, et lui voir porter l'épée, « cette vue estoit odieuse! » Ce fut un grand scandale; on en parlait encore cent ans après. Brantôme, six règnes plus tard, comme on voit, en frémissait encore d'indignation. Alors pourtant il ne paraît pas qu'on ait osé réclamer, soit que mille autres abus dont profitaient ces courtisans les dédommageassent, soit qu'après l'exemple des vils affidés de Louis XI, tout parût permis au favoritisme.

A la vérité, les meilleurs, tels que d'Aubigny, étaient absens; l'indolent Montpensier pouvait passer pour tel par sa nullité; d'ailleurs, il était un de ces princes du sang à qui ces élévations de favoris qui abaissaient la haute noblesse, ne déplaisaient guères. Quelques uns, tels que de Pienne, les maréchaux de Gié et de Rieux et surtout la Trémouille, eussent pu être blessés; mais, outre que leur mérite les mettait au-dessus de ces jalousies, eux ne restaient point à Naples! quant aux moindres, quelque injustes que fussent ces élévations, comme elles partaient de leur foule, ils n'avaient garde de s'en plaindre.

D'ailleurs, l'esprit de la noblesse française venait de changer. Toujours exclusivement guerrière, mais comprimée, mais appauvrie sous le règne précédent et pendant la régence, et les grands vassaux étant tombés, elle ne pouvait plus guerroyer pour son compte. En même temps, attirée par la bonté expansive du nouveau roi, par ses penchans généreux, prodigues même, et chevaleresques, par ses goûts de conquête, de fêtes et de plaisirs, elle se précipitait dans ce nouveau courant qui s'offrait seul à ses habitudes. Elle commençait donc à ne plus voir que le prince; elle se pressait à sa suite; désormais, l'obéissance, l'amour, le dévouement au roi, devenait son nouveau point d'honneur. Dans son service seul, elle retrouvait ces solennités, ces élévations, et cette gloire dont sa vie se composait. Il est vrai que, pour quelques uns qui parvenaient, tous y sacrifiaient le meilleur de leur bien, leurs plus belles années, pour ne rentrer chez eux que vieux, pauvres et mutilés. Mais là encore n'ayant presque plus de patrimoine que le souvenir de leurs actions, ils les racontaient, ils en exaltaient leurs jeunes neveux. Ceux-ci, à leur tour, s'élançaient dans cette carrière de mouvemens et de gloire pour tous et de fortune pour si peu; mais où il suffi-

sait de temps à autre, de l'élévation de quelques uns, pour enflammer tout le reste !

Dans ce jour qu'on voulait faire grand, on avait choisi pour haranguer le peuple, *Jovianus Pontanus*. C'était le plus célèbre orateur du temps, mais servile, comme tous les gens de lettres d'alors, qui, tels que les troubadours auxquels ils succédaient, ne pouvaient vivre que de la protection des puissans du siècle. Celui-ci, sujet à l'exaltation d'où venait son talent, s'alluma à celle du peuple. Tout gonflé de passion de renommée, de ce besoin d'éclat, qui porte à s'imiter soi-même, après un premier triomphe dans l'enivrement duquel on voudrait toujours vivre, il saisit cette occasion de le renouveler.

Dans sa harangue, le malheureux divinisa le vainqueur, et flétrit le vaincu auquel il devait tout. Outrant l'opinion publique, la mauvaise, celle des passions, opinion criarde, éphémère, il sacrifia au succès du moment celle des honnêtes gens, autre opinion publique, tardive, peu bruyante, mais seule durable. Il s'attendait à un succès d'autant plus grand qu'il lui sacrifiait davantage, et tout ce qu'il y a de pis lui arriva. Ce fut vainement qu'il couvrit de fleurs sa turpitude. Sa déclamation contre Alphonse et Ferdinand d'Aragon, rappela qu'il en avait été

gouverneur, secrétaire et favori. Son ingratitude révolta. L'indignation générale en fit justice. Et, pour avoir voulu remplir de soi tout le monde, le triste rhéteur, honni de tous, en mourut de honte et de regrets.

Il faut pourtant convenir qu'à dater de ce moment, c'est-à-dire du 12 jusqu'au 20 mai, on remarqua dans notre jeune roi plus d'esprit de conduite. Pendant ces huit derniers jours, il parut sentir enfin qu'il était temps de songer à laisser dans les cœurs napolitains des traces favorables de son passage. Du 13 au 17, il donna donc audience aux députés des villes et provinces que son couronnement et son départ avaient attirés. Ce qui marqua le 18, fut un grand banquet, auquel il les convia. Il eut lieu dans le château Neuf, au bruit des clairons et des trompettes. Le sénéchal de Naples l'y servit à cheval et armé de toutes pièces. Dans cette même soirée, le roi reçut le serment de toute cette noblesse. Le 19 fut consacré aux apprêts du départ, et à un grand dîner chez le prince de Salerne.

Le lendemain 20 mai fut un jour de tristesse pour les uns, de joie pour les autres, d'attendrissement pour tous. Cette journée commença par un grand conseil, puis la messe; à son retour, le roi trouva réunie dans son palais toute

la haute noblesse napolitaine. Il lui présenta pour vice-roi Montpensier. En un tel moment, et dans ce pays le plus démonstratif de l'Europe, les protestations, les exclamations d'amour et de dévouement ne pouvaient manquer. On crut avec raison à la fidélité des prince et duc de Bisignano, mais aussi aux vains sermens des condottieri Prosper et Fabrice Colonne et d'Antonello Savelli. Ceux-ci avaient été comblés de prodigalités ; Charles avait entassé dans leurs mains les châteaux, les villes, les comtés, les duchés même ! Mais au lieu d'acquérir exclusivement à sa cause ces Italiens, c'était à tant de biens qu'il les avait attachés ; et ces chefs inquiets cherchaient déjà par quelle trahison envers leur bienfaiteur, ils pourraient conserver le bienfait.

Quant aux Français, on pouvait facilement distinguer à l'air leste, animé, transporté même des uns, et à l'attitude muette, soucieuse et contractée, à l'air de concentration douloureuse des autres, ceux qui allaient s'élancer vers la France, de ceux que le devoir et l'honneur forçaient à demeurer. Charles lui-même ne put cacher sa joie de repartir et sa pitié pour ceux qui restaient. Elle perçait dans ses promesses de secours en hommes et en argent, qu'il leur réitérait.

Parmi les uns et les autres, des figures souffrantes se faisaient remarquer. Une maladie secrète et nouvelle accablait ou déchirait ces jeunes guerriers. Il y avait peu de mois que quelque Espagnol, revenant du Nouveau Monde, l'avait apportée dans Naples. La France et le reste de l'Italie en étaient vierges encore. Peut-être eût-on alors pu étouffer, dans sa naissance, un germe si fatal aux sources mêmes de l'espèce humaine; mais personne n'y songea, et notre expédition, l'emportant avec elle dans son mouvement rétrograde, ne contribua que trop à le répandre.

LIVRE NEUVIÈME.

FORNOUE.

CHAPITRE PREMIER.

Au milieu de ces diverses émotions et après un dîner court et troublé, le roi étant monté à cheval, on s'arracha les uns aux autres. Sur son passage, toute la population se pressait, curieuse mais taciturne. On put interpréter diversement ce silence. Déjà, dès la pointe du jour, l'avant-garde, l'artillerie, les bagages et l'infanterie de cette petite armée d'environ neuf mille hommes, avaient rempli Naples de mouvemens, et de regrets les uns feints, les autres réels. Puis, se déroulant, elle avait couvert la route d'Averse de son désordre accoutumé. A ce désordre se joignait celui qui est ordinaire à un jour de départ d'un beau cantonnement, et après un long séjour.

On remarquait désarmés, au milieu de cette

foule en armes Virgile des Ursins et Pitigliano, son parent. Ces deux capitaines, toujours prisonniers, suivaient l'armée sur parole. Ce jour-là Charles s'arrêta à Averse : ses troupes cantonnèrent dans les environs. Il y avait trois mois tout juste que, pour la première fois, il y était arrivé de Capoue.

Le lendemain, 21 mai, il n'alla pas plus loin que cette seconde ville. C'était en deux jours quatre lieues seulement, soit que dans son imprévoyante incurie, mille détails indispensables à un tel départ eussent été oubliés, soit qu'avec tant d'inexpérience, d'indiscipline et une artillerie si lourde, une telle masse dût être toujours longue à remettre ensemble et en mouvement. On put croire encore qu'il fut pressé de quitter Naples et de hâter un départ que pouvaient rendre moins glorieux deux nouvelles. L'une venait d'annoncer une descente des Espagnols à Reggio ; l'autre, l'apparition de Grimani et de la flotte vénitienne en vue de la Pouille.

Le 22, il alla coucher à Sessa, dans le palais épiscopal. Le 23, il se dirigea sur Gaëte, sans son armée, honteux sans doute de n'avoir pas encore été visiter la place la plus forte de son royaume. Mais le Garigliano l'arrêta en chemin ; le bac de ce fleuve se trouva rompu. On ne sait si de Vesc, gouverneur de Gaëte, et qui en avait

vendu l'armement et les approvisionnemens, eut quelque intérêt à l'arrêter en chemin; mais ce simple accident, assez singulier dans un voyage sans doute prévu, et auquel il était si facile de remédier, rebuta le roi. Il retourna donc à Sessa, d'où le lendemain 24, reprenant sa route conquérante, celle de San-Germano, il alla coucher dans cette bourgade.

Le 27, il était à Ferentino, ville sous l'interdit du pape, pour avoir, dans son zèle angevin, rompu les bras à son évêque espagnol, partisan d'Alphonse de Naples. Toutefois, le roi, qui avait le droit de faire célébrer sa messe en tous lieux, y ouït la sienne.

Le 29, il trouva Valmontone déserte. C'était une ville qui, tout au contraire de Ferentino, était aragonaise : l'effroi de notre arrivée en avait fait fuir dans les bois tous les habitans.

Enfin, le 1er de juin seulement, après treize jours de route sans séjour, et des marches de trois lieues et demie par jour, le roi revit Rome. En allant, il avait mis vingt-six jours, ou deux fois plus de temps à faire ce même trajet; mais alors l'hiver et la guerre étaient des excuses. Néanmoins tant de lenteur dans ce retour n'étonna point. On en trouva même alors la rapidité sans exemple. Et en effet, chaque soir, la dispersion indispensable

à tant de chevaux pour qu'ils pussent vivre et se loger; chaque matin, l'inexactitude des rassemblemens aux heures de départ; en route, l'embarras des lourds bagages de nos hommes d'armes et de ceux de tant de seigneurs; enfin, le poids d'une artillerie attelée de cordes et bien plus pesante que celle de nos parcs de siége; tout cela faisait comprendre ce qui appesantissait et pouvait ralentir ainsi la marche la plus pacifique.

Dans cette matinée du 1er juin, l'attente du roi fut déçue. Le cardinal de Lyon lui vint annoncer qu'il ne retrouverait pas dans Rome Alexandre VI. Il n'avait pu le retenir. Les alliés, dans leur inquiétude qu'il ne leur échappât par une nouvelle perfidie, l'avaient décidé à en sortir. Dès la veille au soir, après avoir laissé une forte garnison dans le château Saint-Ange, ce pape, avec une escorte de cinq mille hommes, s'était retiré sur Orvietto. Ce n'était pourtant pas une rupture. Alexandre mettait Rome et le Vatican à la disposition de Charles, il y laissait un cardinal pour lui en faire les honneurs.

Cette fuite ralluma l'espoir des ennemis d'Alexandre. Le cardinal de la Rovère et ses partisans réclamèrent encore sa déposition; ils en obsédèrent le jeune roi. Mais ce qui eût pu s'accomplir en allant, en revenant était impossible.

On n'avait déjà que trop d'affaires. Le temps manquait, l'à-propos et le reste. L'opinion avait changé. Flétri par les embrassemens du pontife, déconsidéré par sa conduite dans Naples, Charles ne pouvait plus être un réformateur. Il s'était fait annoncer par le cardinal de Lyon comme le fils le plus soumis de l'Église, et il tint parole.

Pour cette fois l'expérience corrigea. Plusieurs des fautes commises au premier passage furent évitées. Cette seconde entrée dans Rome fut simple et non triomphale. Le Vatican offert fut refusé. Le faubourg dit le Borgo était plus sûr, il fut choisi. On fit même un détour pour s'y rendre, en évitant le gros de la ville et le château Saint-Ange. Les Suisses furent casernés, ce qui était nouveau. On les sépara soigneusement de la population, par une consigne sévère d'une part, et de l'autre en leur faisant apporter d'abondantes rations de vivres, qui leur furent régulièrement distribuées. Les prêtres ne furent pas moins ménagés que le peuple; le roi descendit de cheval à Saint-Pierre même; ses présens et ses pratiques dévotieuses édifièrent le clergé. Charles s'efforça même encore de ramener à sa cause le pape, dont il devait être si mécontent. On retrouve là et son obstination dans une seule voie, et l'influence de Briçonnet, et l'astuce d'Alexandre VI

qui, le craignant toujours, l'abusait de promesses fallacieuses. Il persuadait à son cher fils qu'il le recevrait dans ses bras à Viterbe. Charles lui rendit donc Civita-Vecchia et Terracine. Il est vrai qu'en même temps il satisfit le cardinal de la Rovère, en lui promettant de ne remettre Ostie qu'entre ses mains ; ce qu'il fit plus tard.

Le 2 juin se passa en dévotions et en expéditions d'ordres de marche à ses troupes, pour leur trajet au travers du patrimoine de Saint-Pierre. Il y eut là aussi une meilleure combinaison pour ce retour, qu'il n'y en avait eu pour l'arrivée. Cette marche dut s'effectuer sur trois colonnes. L'armée ne fut plus entassée sur une même route ; elle put vivre plus à l'aise. Viterbe lui fut donnée pour point de ralliement.

Le 3 juin, ainsi divisée, elle se remit en mouvement. Charles VIII sortit de Rome ce jour-là même ; il ne s'y était arrêté que vingt-quatre heures. Son orgueil y souffrait.

Il arriva le 5 dans Viterbe, où il fut reçu en grande pompe ; mais où il ne trouva point Alexandre VI. Sa marche jusqu'à cette ville avait été de sept lieues par journée ; aussi y fit-il un double séjour. Autour de lui, tous crurent qu'il ne s'arrêtait ainsi que pour attendre le saint-père, et par dévotion pour les fêtes de la

Pentecôte, qu'en effet on y célébra. Mais comme son arrière-garde et son artillerie n'arrivèrent que le 7, il est vraisemblable que ce fut surtout la lenteur de cette marche qui ralentit la sienne.

Quant à son espoir deux fois déçu d'une entrevue avec le saint-père, il y fallait renoncer. Dans ce second passage, au travers de l'État romain, et en dépit de toutes les précautions de Charles, les ressentimens des deux nations avaient éclaté. Notre armée, avec les Italiens toujours méprisante, ajoutait à son dédain pour ceux-ci, de la haine; les Borgia lui faisaient horreur. Dans sa marche sur trois colonnes de front, au milieu de leurs possessions, elle se crut en pays ennemi, s'y conduisit en conséquence, et effraya tellement le pape dans Orvietto, qu'il s'enfuit à Pérouse. Déjà même il songeait à gagner la mer; il nous eût fui jusqu'à Venise!

Ses sujets se vengèrent de nous à leur manière; M. de Lesparre, surpris par eux, fut emmené prisonnier. Tout ce qui s'écarta fut égorgé; plusieurs de nos pages d'armes furent assassinés jusque dans les bois qui environnaient Viterbe. De notre côté, on étrangla ceux de ces meurtriers qu'on put saisir.

On fit plus encore : le 6 juin, pendant que le roi était occupé de ses dévotions près des reliques miraculeuses de sainte Rose, on vient lui apprendre que Toscanella a refusé ses vivres et ses portes au bâtard de Bourbon ; que celui-ci l'a sommée, qu'elle a persisté ; qu'en ce moment, une pierre lancée du haut de ses murs a tué l'un des nôtres ; qu'alors nos hommes d'armes se sont précipités de leurs chevaux, qu'ils se sont élancés ; qu'en ce moment enfin, la ville, emportée d'assaut, est livrée au pillage et tous ses habitans égorgés ! Un témoin dit qu'à cette nouvelle « le roi fut grandement courroucé et mal content ; car Toscanella appartenoit au pape. » Dans un prince si doux et si inconséquent, ce courroux n'effraya guère. On songea pourtant à l'apaiser ; mais pour se faire pardonner sa méchante action par son cousin, le bâtard de Bourbon n'imagina rien de mieux que de l'en rendre complice.

Parmi les prisonniers se trouvait une jeune Romaine d'une beauté ravissante ; il la lui livre, il l'enferme seul avec elle, et le bon petit roi transporté d'ardeur a bientôt oublié tout le reste ; la pauvre fille allait être perdue quand une heureuse inspiration la sauva. A travers ses larmes elle aperçoit un tableau de la Vierge, et s'élan-

çant, elle court, elle se réfugie, elle se jette aux pieds de cette image qu'elle appelle à son secours. Le jeune roi étonné lève les yeux, la ferveur de cette invocation lui rend la sainte mère de Dieu présente; il a peur, il s'arrête interdit; puis, touché de la vertu et du désespoir de sa victime, il la questionne doucement. Elle aimait; elle allait épouser l'objet de son amour, quand le sac de Toscanella l'avait à la fois réduite à la misère et arrachée à l'époux auquel elle était destinée. Heureusement celui-ci, échappé au carnage, se trouvait parmi les prisonniers. Le bon roi se le fit amener; et, transformant en une belle action sa faiblesse, il rendit ces amans l'un à l'autre, et les dota de cinq cents écus d'or.

Enfin le 8 juin, ayant perdu tout espoir d'une entrevue avec le pape, et son armée étant ralliée, il reprend sa marche. Le 9, il couche à Acquapendente, dernière ville romaine; c'est alors qu'il rappelle ses garnisons de Viterbe et de Spolette, forteresses qu'il rend encore au saint-père.

Le 11 au matin, il traversait le hameau de la Paille, où commençait la Toscane, quand il vit venir à lui, en grande pompe de discours comme de vêtemens, toute la seigneurie de Sienne. Ces républicains l'entourèrent en l'appelant à l'envi

l'un de l'autre, leur seul seigneur, leur unique protecteur, leur roi; ils s'efforçaient de s'en faire un appui contre Florence. Le surlendemain, 13 juin, il fut reçu dans leur ville aux cris de « Vive la France, par mer et par terre! »

Comines l'y attendait. Ce fut là que, pour la première fois, depuis Asti, ce ministre revit cette bande de présomptueux. Le jeune roi l'apercevant, sourit, et d'un ton railleur et dédaigneux il lui demanda : « quand donc on apercevrait les Vénitiens avec leur armée si redoutable? » Comines répondit par l'énumération des forces de la ligue; il en remit au roi l'état exact et détaillé : elles montaient à quarante mille hommes! c'était vers Parme qu'on allait les rencontrer. De toutes ses négociations, il n'avait pu conserver qu'un seul et bien faible fil; une simple promesse verbale de médiation de l'un des provéditeurs vénitiens, pourvu que le Milanais fût respecté, et que Charles évacuât, sans s'arrêter, la péninsule.

Ce rapport venait d'un ministre habile, d'un témoin même, et l'on s'en moqua : comme il déplaisait, on n'y crut point. La nouvelle de la prise de Novarre par Louis d'Orléans venait d'arriver. C'était un danger de plus, une faute, une désobéissance; mais on n'en vit que le suc-

cès. Enflés de cette nouvelle, et toujours plus hauts que leur victoire, ces jeunes étourdis n'en regardèrent Comines qu'avec plus de pitié encore. Ils tournèrent en dérision son ton grave, son air sérieux, ses paroles soucieuses; et le vieux ministre indigné, comme le fut depuis Sully, sous Louis XIII, vit plus que jamais qu'à un roi trop vieux, un trop jeune avait succédé; que la transition manquait; que cela faisait un passé et un présent sans liaison, et entre deux une sorte de rupture, une lacune, un vide, où toute tradition, où toute expérience, s'interrompait; qu'on traitait la sienne de radotage, et ses sages prévisions de visions. Irrité contre *cette compaignie de jeunes gens*, gonflés de la double fatuité de l'âge et des succès, il s'écria : « Qu'ils sembloient « en vérité ne pas même croire, qu'il y eût en « toute l'Italie, autres gens qu'eux qui portassent « armes! »

CHAPITRE II.

Dans ce retour, comme dans le premier passage de Charles, ce fut encore contre Florence que vint se heurter et fléchir tant de présomption. Déjà l'un des envoyés de cette ville s'était présenté dans Sienne au jeune roi; il lui avait encore demandé au nom de la république, ses ports, ses forteresses, et Pise surtout. Florence offrait en retour cent mille ducats, son meilleur capitaine et trois mille huit cents hommes de pied et de cheval. On touchait aux portes de cette grande cité, il n'y avait plus à tergiverser, à ajourner, habitude que Charles avait prise par ignorance et embarras, par insouciance des affaires et empressement de plaisirs. On assembla donc le conseil.

Comines et Briçonnet s'appuyant de la foi des traités, soutinrent Florence. Ils dirent « que seule et malgré les efforts réitérés de la coalition, elle était restée fidèle; qu'en lui rendant ses places, on renforcerait l'armée de leurs garnisons; que Pietra-Santa et Sarzane suffiraient

comme points d'appui contre Gènes; qu'il n'y avait nulle raison pour garder Pise et le reste; surtout quand les secours qu'offraient au roi les Florentins, dans un instant si critique, étaient à ce prix. »

Ici, Comines revenant sur son premier entretien, demanda « pourquoi l'on s'arrêterait plus long-temps dans Sienne. Qu'un simple séjour y suffisait. On pouvait mépriser l'Italie en armes, mais dix mille Allemands descendaient des Alpes; ceux-là étaient redoutables! Les laisserait-on s'établir sur notre passage, nous enfermer dans l'Apennin? Il fallait donc se hâter, passer vite, et dès le lendemain se remettre en route. » — Mais on ne l'écouta pas plus ce jour-là que la veille. On pensait à tout autre chose.

De Ligny, avec son ton de favori et son avide orgueil irrité contre Florence, dont il enviait à Briçonnet le protectorat lucratif, couvrit de mépris cette prudence.

Il était cousin germain du roi par sa mère; Sienne l'avait gagné. Le parti du peuple ou de la réforme lui en offrait le gouvernement avec vingt mille ducats de subsides. De Ligny l'acceptait, il se déclarait pour Pise et contre Florence. C'est pourquoi s'attendrissant d'abord sur Pise, il s'opposa à ce qu'on sacrifiât cette cité, par nous libre et

pour nous si reconnaissante, à cette Florence, dont la foi était si douteuse, et qui n'était déjà que trop puissante! Pise était en nos mains; le plus sûr n'était-il pas d'en rester maître, comme aussi de Sienne, qui s'offrait d'elle-même? Quant aux secours proposés par Florence, il soutint arrogamment « qu'ils étaient inutiles; ignorait-on que neuf cents gens-d'armes français valaient tous les hommes d'armes d'Italie joints ensemble! Pour Sienne, il en répondait, et que son lieutenant Tinteville avec trois cents hommes seulement, suffiraient pour la conserver à la France. »

De Piennes appuya de Ligny, dans l'espoir d'obtenir à son tour Pise ou Livourne. Ce fut vainement que Trivulce et la Rovère secondèrent Comines et Briçonnet, s'écriant: « que Sienne était ville d'empire! Qu'on allait donc s'attaquer à l'Allemagne! Que l'armée n'était déjà que trop faible, sans l'amoindrir encore en en détachant une garnison nouvelle. Qu'enfin, tout conseillait de laisser à elle-même cette cité turbulente « sans « s'amuser à ses folles offres qui ne pouvoient « durer une semaine. [1] »

En effet, ils se trompèrent de si peu qu'il ne se passa pas un mois sans que Tinteville et

[1] Comines.

sa garnison n'en fussent honteusement chassés. Car, en dépit de l'opposition de Comines et de la presque totalité du conseil, l'avis le plus insensé avait prévalu. Des intrigues et les dames de Sienne s'en étaient mêlées. Charles avait perdu quatre jours à cette faute. Encore la fit-il à demi, voulant tout ménager à la fois, ses conseillers et ses favoris, demeurer étranger aux querelles des deux républiques, rester l'ami de ces ennemies, et, comme il arrive le plus souvent, ne réussissant qu'à mécontenter tout le monde.

Le 17 juin, il laissa Sienne derrière lui et se dirigea sur la route même de Florence. Un fait jusqu'ici méconnu, c'est que, soit rancune ou défiance contre le gouvernement de cette république, il en projetait le changement. Depuis quelques jours, Pierre de Médicis était dans son camp, il s'y cachait, mais les Florentins l'avaient aperçu. A la vue de ce proscrit, à la nouvelle de la prise de possession de Sienne, tous s'exaltent, tous s'arment contre le danger qui menace leur indépendance. L'écho de leur cri d'alarme retentit jusques dans le quartier royal. Charles arrivait alors dans Poggi-Bonzi. En y entrant, il apprend quelle est dans Florence la réception qu'on lui prépare; que la population tout entière y est debout et

en armes ; que chaque rue, à l'exception d'une seule, dont le passage est indispensable, est déjà coupée de barricades ; que des troupes régulières se joignent à l'attitude formidable de ce peuple, et qu'il vient même d'appeler Venise à son aide.

En même temps, une seconde députation se présente, Gerolamo Savonarola lui-même est à sa tête, et de sa voix d'inspiré il admoneste bien plus le jeune roi qu'il ne le harangue. Il lui reproche durement les désordres de son armée. Il le somme de garder la foi jurée sur les autels de Florence ; il le tance surtout de sa négligence à réformer l'Église : « Voilà l'œuvre à laquelle le Tout-Puissant l'avait appelé. Qu'a-t-il fait d'une mission si sainte ? Dieu ne l'avait-il pas conduit dans l'Italie, comme par la main, pour l'accomplir ? Toutefois, celui qui l'y a mené l'en saura ramener, en dépit de la grande ligue qui l'attend au passage ! « N'eût-il que cent hommes en sa compaignie, » il en sortira non sans combats mais sain et sauf ! cette coalition impie sera sans force contre le ciel qui le guide ! » Mais d'une voix foudroyante il ajoute « que s'il ne se repent tout à l'heure, s'il ne restitue pas à Florence ses possessions, s'il ne réforme point son armée et lui-même, une punition prompte et sévère « un coup du fouet céleste l'attend », et qu'il sache

bien que le glaive exterminateur est déjà suspendu sur sa tête! »

Charles, que ces nouvelles et ces prophéties épouvantent, en demeure d'abord muet et troublé; puis il ajourne au lendemain sa réponse. Cependant il renonce à toute tentative contre Florence. Il envoie Médicis à Lucques, en lui enjoignant de ne pas mettre le pied sur le territoire si long-temps gouverné par ses pères; il souffre même que, pour s'assurer de l'exécution de cet ordre dicté par Florence, deux commissaires et un héraut florentins surveillent l'exilé dans sa marche!

Le lendemain 18 juin, jour de la fête du Saint-Sacrement, soit habitude, peur ou politique, car Savonarole était toujours là, il reste encore à Poggi-Bonzi; il semble redoubler de dévotion, se montrant, dit son journal, « vrai catholique, « et ferme pilier de la foi. » Il oblige tous ses seigneurs, barons et chevaliers français à l'accompagner aux processions de ce saint jour; il en suit la marche dans tous ses détours, s'arrête dévotement à toutes les stations. Il édifie toute la noblesse du pays, accourue de loin au bruit d'un si *mémorable spectacle*[1]. Ce n'est enfin que le soir qu'il peut arriver à Castel-Fiorentino. Là,

[1] Lavigne.

dans son embarras, il congédie Savonarole; il lui annonce qu'il n'entrera point dans Florence, qu'il la laissera à sa droite. Il va, lui dit-il, décider Pise à se soumettre. C'est dans Lucques que les envoyés florentins doivent aller l'attendre, et qu'il leur en portera lui-même la nouvelle.

De Castel-Fiorentino à Pise il n'y eut rien de remarquable, si ce n'est un coup de main des Florentins, qui surprirent et pillèrent une bourgade des Pisans, en s'y présentant comme notre arrière-garde. Charles, irrité, y envoya Crussol avec tous ses archers, mais ils n'y trouvèrent plus personne, ni pillés ni pillards; le mal fait, les malfaiteurs avaient disparu.

Ainsi repoussé et presque insulté par Florence, menacé par le réformateur populaire qui la domine, et forcé de passer sans s'arrêter sous ses murs, Charles arrive le 20 juin devant Pise. Là, tout diffère. Celle-ci n'a point assez de portes pour le recevoir; elle croit ne jamais assez prodiguer de décorations, d'acclamations, de démonstrations passionnées pour exciter sa reconnaissance et pour l'engager plus avant dans sa cause! Jamais les nôtres, dans Sienne, dans Naples même, n'ont été les témoins et l'objet d'un tel enthousiasme! Ils ont surtout remarqué les enfans des nobles venant au-devant d'eux

en grande troupe, et tous vêtus de satin blanc parsemé de fleurs de lys d'or. Le roi voit sur le grand pont et sur une haute estrade sa statue équestre, l'épée haute, montrant Naples, et foulant aux pieds le serpent de Milan et le lion de Florence. Des tables, couvertes de mets recherchés et de vins exquis, sont dressées dans toutes les rues, et nos moindres soldats sont invités à y prendre place. Dans les maisons, mille autres séductions les entourent; ils s'y croient au sein de leurs familles, dans leurs foyers; c'est une patrie et bien mieux encore! Et ce n'est point un élan passager de ces Italiens, une effusion factice, éphémère; la forte garnison des nôtres que l'armée y retrouve vante aux nouveau-venus ces bons habitans; elle les recommande à leur protection, comme des compatriotes.

Cependant, pour la première fois, Charles, au milieu de tant de transports, ne se laisse pas entraîner à sa sensation présente. Son air est gêné, son attitude contrainte; Pise s'en inquiète, et les jeunes courtisans français en frémissent d'impatience; car ils aiment Pise, soit pour elle, soit qu'elle ait satisfait leur avidité, soit par rancune contre la fierté de Florence. Ils ont d'ailleurs intérêt à ce qu'on retienne les forteresses de cette république, pour en obtenir le gouverne-

ment ou pour le vendre; mais, en dépit de leurs excitations, ils voient que le cœur du roi reste plein du souvenir de sa foi jurée sur les autels florentins; ils savent que ce serment fut trois fois renouvelé, dans Rome, dans Naples, et tout à l'heure enfin dans Poggi-Bonzi même : ils comprennent que, sur tant d'acclamations de leurs protégés, le retentissement des paroles menaçantes de Savonarole l'emporte encore.

De Ligny est le plus audacieux de ces favoris. Pendant que les conseillers du roi, de Gannay, le maréchal de Gié et Briçonnet parlent pour Florence, lui avertit les Pisans de redoubler d'efforts. Le 21 juin, tous leurs nobles et notables se réunissent. Cette députation solennelle environne le roi prêt à sortir. « Pise s'offre à lui pour sujette, elle se met sous sa sauvegarde! » Mais à l'accueil encore embarrassé du prince, à sa réponse équivoque, indécise, le favori s'aperçoit que ces supplians ont échoué, et il a, comme à Sienne, recours aux femmes.

Le 22, les bourgeoises, les dames les plus riches, la plupart nu pieds, en habits de deuil et échevelées, remplissent tout à coup de cris et de sanglots le palais du roi, et lui, étonné, vient et s'enquiert. Dès qu'il paraît, elles se précipitent à genoux : les bras tendus, elles l'implorent, elles

s'offrent à lui corps et biens, en lui jurant pour leurs maris, pour elles, pour leurs enfans, foi, hommage et obéissance !

Mais quelque jeune et susceptible d'entraînement que fût Charles, c'était le fils de Louis XI; c'était ce même prince à qui son père n'avait voulu apprendre que cette seule maxime : *Qui nescit dissimulare, nescit regnare*. Déjà, tant de fois dupe des autres et de lui-même, il avait perdu l'habitude des premiers mouvemens du cœur. Trop faible de tête pour savoir se décider, trop inoffensif pour repousser ou désespérer personne, il avait pris le parti d'ajourner, de biaiser, de tourner les difficultés; et sur ce point, sa candeur était loin d'être vierge encore. Il se contint donc assez pour ne laisser échapper que cette réponse évasive : « Qu'on attendît, qu'on se tranquillisât, qu'il ferait si bien que chacun serait content. »

Cet accueil, ce peu de mots si froids, jetés au milieu de passions si vives, et les commentaires de Ligny alarmèrent de plus en plus toutes ces femmes; se sentant repoussées, elles vont porter leur douleur dans tous les quartiers de la ville. A cette nouvelle, Pise entière retentit de gémissemens. Toute cette population éperdue couvre les rues et les places publiques. Là, chaque chef, et

même jusqu'au simple soldat suisse ou français qu'ils aperçoivent, ils courent, ils l'environnent, ils le conjurent de ne point les livrer à leurs ennemis acharnés; ils lui retracent l'horreur des maux de quatre-vingts ans d'esclavage; ils disent en frémissant ceux bien plus cruels encore qu'après leur glorieuse et si courte libération, la vengeance de leurs implacables tyrans leur prépare. Puis, les prenant à témoin de la parole de leur roi : « N'est-ce donc point sous sa garantie que Pise a ressaisi son indépendance? Le plus cruel abandon va-t-il être le prix de leur confiance dans cette loyauté française, dont la renommée est si grande! »

A ces paroles ils joignent l'action : tout en eux supplie; dans leurs maisons, devant leurs portes, ils embrassent les genoux de leurs hôtes, ils portent à leur front, à leur bouche, le bas de leurs vêtemens; ils pressent de leurs mains tremblantes les rudes mains de ces guerriers, qu'ils baignent de larmes. Notre armée s'émeut, une pitié généreuse la saisit, et de Ligny l'excite encore. Bientôt des groupes se forment, où les plus échauffés pérorent.

A des gentilshommes encore à demi féodaux, un roi trop jeune, trop doux, trop vu, son inapplication le poussant toujours hors de chez

lui, n'imposait guère. Cinquante d'entre eux, de sa maison même, la hache au col, envahissent le quartier royal; ils montent impétueusement chez leur jeune monarque, qui, le cornet à la main, était assis en face de Pienne, et jouait tranquillement *aux tables* [1]. Ils le surprennent : Sallezard, l'un d'eux, ose l'interpeller; des mots, tumultueux comme son action, se pressaient dans sa bouche! « Pour l'armée, les Pisans sont des compatriotes! L'armée aime Pise à l'égal de la France! Ceux qui conseillent de livrer Pise sont des traîtres que solde Florence! ils lui vendent l'honneur du roi et du nom français! La caisse de l'armée est-elle vide? Est-ce là le prétexte de l'infamie que de lâches conseillers proposent? qu'ils se taisent! l'armée saura se suffire à elle-même. Elle offre au roi sa solde arriérée; et quant aux hommes d'armes, gentilshommes, officiers, ils y ajoutent leurs colliers, leurs chaînes d'or et d'argent, tous leurs insignes; qu'on leur prenne tout, plutôt que d'acheter l'argent florentin au prix d'un sang allié, et de l'honneur de la France! »

En parlant ainsi, Sallezard avait désigné d'un

[1] Au trictrac.

geste menaçant les conseillers du roi présens à cette scène : et sur-le-champ Briçonnet, tout cardinal qu'il était, et le maréchal de Gié lui-même, furent insultés. Le président de Gannay, assailli plus gravement, se déroba, et, forcé de se cacher hors de son quartier, il fut deux jours et deux nuits sans oser reparaître.

Enfin, comme toutes les foules, d'autant plus violente que, partant d'un sentiment généreux, elle se croyait permis plus de choses, celle-ci devenait insolente, quand le roi se levant, parla en maître, ce qui était rare. Il en produisit plus d'effet. Mais il sortait de son caractère; en y rentrant, son esprit se trouva de nouveau également tiraillé en deux sens opposés par ses conseillers et par ses favoris, par les menaces prophétiques de Savonarole, et par les reproches douloureux des Pisans, enfin par ses deux paroles si contradictoires; en sorte qu'il demeura entre deux, s'efforçant de partager entre les uns et les autres sa volonté, sa conscience, et de ne mécontenter personne.

Il finit par laisser dans Pise une forte garnison, sous d'Entragues, « homme bien mal condi-« tionné », dit Comines, et créature de Ligny, qui lui vendit cette faveur. A ce commandement, Pietra-Santa et deux autres forts furent ajoutés.

Quant à l'affranchissement de Pise, dans sa perplexité, Charles ne sut imaginer autre chose que de gagner du temps. Afin de sortir plus tranquillement de cette ville, il indiqua Lucques comme le lieu où il se prononcerait. Il y arriva le lendemain 23 juin, et y séjourna, moins pour cette affaire que pour célébrer la fête de la Saint-Jean, dont lui-même alluma le feu, non sans en avoir fait dévotement neuf fois le tour. Après quoi, en dépit de ses promesses, il remit encore sa décision à son arrivée à Pietra-Santa, où il coucha le 24, toujours suivi par les envoyés de Pise et par ceux de Florence, qu'il ajourna encore. Mais cette fois ce fut à Asti.

Il y avait loin. Entre cette ville et Pietra-Santa, il y avait Pontremoli, l'Apennin, l'Italie et l'Allemagne armées, quinze journées de guerre, une grande bataille! et pourtant on avait dédaigné le subside offert par les Florentins et méprisé leur infanterie; on n'avait pas craint de s'affaiblir par tant de garnisons, qu'on laissait derrière soi dans un moment si critique. Mais qu'importait! En supposant qu'une armée ennemie osât les attendre, huit marches au moins en séparaient encore! Qu'avait-on besoin de s'en occuper huit jours d'avance? Il serait temps alors, et l'on verrait bien! Ainsi, ces jeunes

téméraires, toujours inconsidérés, s'en reposaient, quand viendrait le danger, sur leur premier élan, qu'ils croyaient irrésistible! vrai caractère, non de chefs, mais de soldats, vivant de toute leur vie dans l'instant présent sans s'embarrasser du lendemain, sans se fatiguer de combinaisons préalables; insoucians sur l'avenir par instinct de valeur, comme le sont quelques poètes et artistes, par instinct de génie.

CHAPITRE III.

Tant d'imprévoyance paraissait cependant invraisemblable. On pourrait croire que mille cavaliers et fantassins envoyés de France et prêts à rejoindre, et qu'aussi deux cent cinquante hommes d'armes toscans et avec leurs célèbres capitaines Vitelli et Francesco Secco, qui venaient de se mettre à notre solde, inspiraient cette confiance. Ajoutez que les défilés de Pietra-Santa, où deux canons derrière un chariot renversé eussent pu arrêter une armée entière, étaient libres, et qu'enfin le 27 juin toutes nos forces se trouvaient réunies dans Sarzanne. Mais comme Charles n'attendit pas la moitié de ces renforts et qu'on va le voir en dissiper encore et sur-le-champ l'autre moitié, les plus indulgens comprirent qu'il n'y a guère de si fol aveuglement, dont on ne doive se résigner à croire l'esprit humain capable.

Tout énorme qu'était la tête de ce pauvre et bon petit roi, déjà insuffisante pour une seule affaire, elle se trouva en ce moment aheurtée

entre plusieurs autres. Depuis quelques jours, obsédé par de nouvelles intrigues de ses courtisans, son esprit errait sans pouvoir se fixer de Parme à Novarre, et de l'Apennin à Gènes.

L'affaire de Novarre tournait mal. On ne pouvait plus s'aveugler sur la présence d'une grande armée ennemie vers Parme! la possibilité du passage de l'Apennin, au-dessus de Pontremoli, était douteuse! Quant à Gènes, qu'on avait à sa gauche et à qui l'on allait tourner le dos, il fallait bien qu'on se décidât. Il s'agissait de s'en saisir. Trois de ses exilés suivaient la cour : c'étaient Fiesque et les cardinaux Frégose et la Rovère; ils répondaient de tout. A entendre ces émigrés, toujours et partout les mêmes, « Gènes les appelait! Les Adornes leurs ennemis y étaient abhorrés; eux n'avaient qu'à se montrer en force à ses portes, elles s'ouvriraient! Et que pouvait désirer de mieux la France? pour son roi, un riche protectorat; pour son armée, une retraite; pour son royaume de Naples, un point d'appui, un arsenal, un port indispensable, qui, se liant avec celui de Livourne, qu'on venait de garder, assurait l'empire de la mer depuis Marseille jusqu'à Naples; pour tous enfin, l'humiliation de Ludovic. Et cependant, pour tant de biens à la fois, ils ne demandaient qu'un faible

secours. L'appui de notre flotte, mille chevaux et fantassins, qu'elle venait d'amener de France, et les douze à quinze cents chevaux italiens de Vitelli, leur suffiraient. »

Pour cette fois, l'opinion générale leur fut contraire. Un grand conseil de guerre fut rassemblé. Comines et les plus sages capitaines le composaient; des nouvelles redoublées arrivaient de toutes parts. La position devenait critique, et tous commençaient enfin à le sentir. A gauche, une flotte qu'on venait de retrouver, mais insuffisante; un sentier de trente-cinq lieues, escarpé, impraticable aux voitures, pour retraite, et au bout la grande et forte Gènes, devenue notre ennemie. A droite, Pontremoli à prendre, les rocs de l'Apennin, sans route faite, à franchir, trente-deux lieues de montagnes jusqu'à Fornoue, et là, une grande bataille. Ainsi, deux grands dangers opposés, entre lesquels, déjà trop faibles tout entiers contre chacun d'eux, il s'agissait non d'éviter, non de négliger l'un comme le bon sens le voulait, pour marcher ensemble et serrés contre l'autre, mais de se partager, de s'affaiblir encore en s'attaquant à tous les deux à la fois.

D'ailleurs, et d'après la nouvelle qui venait d'arriver, toute notre fortune n'était-elle pas

vers Parme? tout ne devait-il pas s'y décider? le sort de la guerre, celui de Naples et de Gènes elle-même. Pourquoi donc, quand on avait déjà trop d'une guerre, s'en créer une seconde toute divergente, et quelque disproportion qu'il y eût entre l'armée et chacun de ces deux efforts, les tenter à la fois, se séparer, s'amoindrir encore en se divisant en deux, en doublant l'ennemi, en multipliant le péril?

Contre une folie si complète et si obstinée, l'avis du conseil fut unanime. Mais il fut sans effet, parce que le roi, qu'ennuyaient ces délibérations, n'y assista point; parce qu'il avait une camarilla, et parce qu'enfin le jeune comte Philippe de Bresse, prince de Savoie, l'un de ses favoris, d'accord avec les exilés de Gènes, lui demanda le commandement de l'expédition.

Il l'obtint, et elle échoua. Son infortune fut complète: Miolans, et notre escadre de onze bâtimens, en voulant la seconder contre la flotte de Gènes, furent pris dans ce même golfe de Rapallo, témoin de notre première victoire. Vitelli et sa cavalerie italienne manquèrent; le reste se présenta devant Gènes. C'étaient, avec le comte de Bresse, d'Amboise, frère du célèbre cardinal, Polignac, beau-frère de Comines, cent vingt lances, cinq cents fantassins français,

et quelques cavaliers de Vitelli; puis, les trois exilés génois, suivis d'une troupe de paysans italiens, levés à la hâte. Dès que Gènes les aperçut, elle vint bien au-devant d'eux, mais ce fut pour les repousser; ils ne réussirent qu'à se réfugier dans les montagnes, d'où s'échappant à grand'peine et grande perte d'hommes et de chevaux, leurs débris ne parvinrent à rejoindre l'armée que dans Asti, où ils ne lui étaient plus nécessaires.

Cette faute faite, on s'occupa d'une autre bien plus grande, de même nature, dont on comprenait enfin l'importance, ce qui n'empêchait pourtant pas d'en commettre une pareille. C'était cette prise de Novarre par le duc d'Orléans, dont on s'était réjoui si inconsidérément à Sienne. Mouvement fait en sens opposé à son devoir, à ses instructions, et dont le succès avait d'abord aveuglé le roi et sa cour. Mais maintenant qu'à Sarzanne, toutes ces vues courtes approchant du danger, le mesuraient, elles cherchaient vainement ce prince. On avait compté sur lui pour tendre à l'armée, vers Plaisance, une main qu'on avait rendue forte, et l'on s'apercevait qu'au contraire Louis d'Orléans, toujours tenté par ce duché de Milan, qu'il regardait comme son héritage, avait pris cette direction opposée;

qu'au lieu de venir au-devant de l'armée royale, il lui avait tourné le dos, et n'avait agi que dans son propre intérêt. On apprenait enfin qu'aussi inhabile que coupable, en s'éloignant du but qui lui était assigné, il s'était laissé circonscrire, annuler, et comme emprisonner dans cette Novarre qu'il avait crue sa conquête.

Les détails nouvellement parvenus, sans excuser cette faute, l'expliquaient. Dès la conclusion de la ligue de Venise, les lettres pressantes de Comines, le bon sens du duc de Bourbon, quelques ordres venus de Naples, et les sollicitations multipliées du duc d'Orléans [1], qui, pour obtenir dans Asti de plus prompts renforts, offrait d'engager son patrimoine, tout enfin avait alarmé la France. Elle s'était levée presqu'entière, et, sans compter les troupes envoyées en Toscane, une armée composée de trois cents lances, de trois mille Suisses, et de l'arrière-ban du Dauphiné, avait passé les monts. Les secours de la Savoie et du Montferrat s'y étaient réunis. Ces forces commençaient à arriver dans Asti, quand, de son côté, Ludovic, avec son insolente prospérité de lâche ou de charlatan, se jugeant le plus fort, avait fait sommer cette ville

[1] Godefroi. Manuscrit de Fontanieu. Lettres du duc d'Orléans au duc de Bourbon, et même à Madame.

de se rendre. Sa lettre était insultante. San-Severino, avec quatre mille chevaux et cinq mille fantassins suisses et italiens, l'avait apportée. Elle étalait d'abord les forces irrésistibles de la grande ligue; puis elle défendait au duc d'Orléans de surcharger désormais ses titres de celui de duc de Milan. Quant à Asti, « Pourquoi tant de peines? à lui celle de s'y fortifier davantage, aux compagnies françaises la fatigue de passer les monts pour la défendre? Il convenait mieux de la remettre à San-Severino, son lieutenant, lequel, en sa qualité de chevalier de Saint-Michel, était aussi bon que le duc d'Orléans, lui-même, pour répondre de cette place à la France. »

On répliqua par une sortie à cette insolence, et San-Severino, repoussé dans Annone, s'y renferma. On s'observait. Jusques-là, Louis, fidèle à son devoir, avait attendu le roi; il tenait ses yeux constamment fixés du côté par où revenait ce monarque, quand une tentation inattendue détourna ses regards en un sens tout contraire, vers ce Milanais qui lui tenait tant au cœur! Novarre est sur le chemin de Milan, à dix lieues de cette capitale. Un soir, Manfredo, l'un de ses principaux habitans, se présente; il lui en offre les portes; sa sincérité est certaine; naguères son père est mort, et Ludovic, son

ennemi, le poursuivant jusque dans son tombeau, l'en a fait arracher! Il a traîné, il a fait comparaître en justice et condamner ce cadavre, dont les biens confisqués viennent d'être saisis sur son héritier; cet héritier est Manfredo lui-même; il vient apporter à Louis d'Orléans sa vengeance, lui livrer Novarre et lui promettre Milan, s'il ose poursuivre sa fortune.

Manfredo a tenu parole, c'est le duc d'Orléans qui s'est manqué seul à lui-même. Ce prince, dont toute la chaleur s'épuisait dans son premier élan, exécuta, comme tant d'autres, à demi et avec hésitation ce qu'il avait conçu et même commencé avec audace. La nuit venue, il sort d'Asti, et dérobe si bien sa marche à San-Severino, qu'il était déjà maître de Novarre quand ce capitaine, toujours dans Annone, le croyait encore établi à une lieue de lui, dans son quartier-général.

Novarre surprise et saisie, Milan s'est émue; son usurpateur s'est étonné. Sortant tout éperdu de son palais, il est descendu dans la ville, s'informant à tous de ce qu'était devenue son armée. Sa disparition lui a fait craindre une révolte. Sans pudeur, dans son effroi, comme dans son despotisme, il passe subitement de l'arrogance à l'humilité. Il flatte humblement ses peuples,

il les affranchit des impôts dont il les écrasait sans pitié. On l'a vu ramper bassement chez ceux qu'il insultait la veille ; il pleure même, il se prosterne, demandant de la fidélité au mépris, et du dévouement à la haine. . . .

Il eût été spontanément abandonné, chassé par acclamation, livré, massacré peut-être ! L'apparition des premières lances françaises eût suffi. Jamais occasion ne fut plus belle, jamais succès plus facile, par son invraisemblance apparente. Louis, de son coupable coup de tête, eût pu faire un de ces glorieux coups de génie qui changent toute la face des choses, la plupart de ceux-là commençant ainsi. Mais ce n'était pas là sa mesure. C'était un de ces hommes à demi-desirs, ardens sans vigueur, entreprenans sans persévérance, fatiguant la fortune de velléités sans la satisfaire, et impuissans pour achever. Pendant qu'elle lui livrait tout à la fois son rival, une couronne, l'Italie entière et le salut de l'armée royale, en ce moment si compromis, son génie étroit, loin d'atteindre à de telles proportions, se contentait de cette petite ville de Novarre, dont il assiégeait et prenait la citadelle.

Mais alors, le temps qu'il avait mis tout entier de son côté, et qu'il néglige, San-Severino le ressaisit. Bientôt Louis d'Orléans le voit repa-

raître avec son armée vers Vigevano, et là, continuant la même faute, d'une part il tâte sans oser l'aborder ce général, qui, depuis, a dit lui-même qu'il n'aurait osé l'attendre; de l'autre, il se refuse à pousser jusqu'à Pavie, qui, deux fois, l'a fait appeler. Cet autre coup de main, facile, glorieux encore, l'eût rapproché de l'armée de Charles; il se serait donné ainsi une base solide d'opérations contre l'armée coalisée, d'où, venant enfin au-devant du roi, il eût rempli l'attente de la France. Au lieu de tenter cet effort, au lieu de marcher ainsi vers le sud, Louis parade devant le général milanais; puis, croyant en avoir fait assez, il rétrograde vers le nord, dans Trecas, où, de même qu'il venait de refuser Pavie, il refuse Milan, qui vient s'offrir; il s'annule entre ces deux gloires, gaspillant sa fortune, flottant entre les avis contradictoires de ses capitaines, tous désunis, et qui, ne sentant plus un maître en lui, veulent tous l'être.

Pendant qu'il hésite, Ludovic se rasseoit. Il appelle des renforts de la grande armée de Parme, et San-Severino, s'établissant fortement à Vigevano, reprend l'offensive. Bientôt, le malheureux duc se voit coupé de toute communication avec la France et l'armée royale. Enfin, vivement

attaqué, il est rejeté et réduit à s'entasser avec toutes ses troupes dans cette Novarre, qu'il n'avait pas même songé à approvisionner.

A cette nouvelle, un violent dépit avait éclaté dans Sarzanne. Il n'y avait plus à se faire d'illusions. On était au pied de l'Apennin. Là, enfin, il n'était bruit que des quarante mille ennemis prêts à tomber sur l'expédition, dès qu'elle paraîtrait de l'autre côté de la montagne ! Et pourtant ce duc d'Orléans, sur qui l'on avait tant compté, le voilà contraint d'appeler honteusement à son secours l'armée qu'il avait été chargé d'aller secourir ! L'amertume était fondée, elle fut grande. Au milieu de mille récriminations, on remarquait combien était malheureuse et impuissante la passion de ce prince pour le pouvoir, et que, pour la quatrième fois depuis 1485, tous ses essais pour le saisir tournaient en emprisonnemens subits.

Au reste, dans cette jeune armée de chevaliers, la dernière du moyen âge, où chacun, presque invulnérable dans sa mobile citadelle de fer, se croyait invincible, ces réflexions devaient être courtes ; une gaîté légère et moqueuse s'en empara ; dès lors, on rit de cette faute, qui pouvait devenir si fatale, et le mouvement du jour entraîna.

Il s'agissait de sortir de la Toscane. Pour la

traverser, de Sienne à Sarzanne, l'armée avait mis quatorze jours, ce qui, en y comprenant, selon l'usage, deux séjours ; donne des marches d'environ cinq lieues et demie chacune. Dans ces longs jours et sur une route sèche et plane, on eût pu se hâter davantage, mais il y avait eu des pompes triomphales à savourer, des intrigues à ourdir et à dénouer, des décisions à prendre. Toutefois, quoi qu'en ait dit Comines, on n'avait perdu que trois à quatre marches. Mais c'était trop encore, d'autant plus qu'en sortant de Naples et en traversant le patrimoine de Saint-Pierre, on en avait déjà perdu le double. Les capitaines expérimentés qui avaient usé du temps, et qui, en ayant moins devant eux, en connaissaient tout le prix, haussaient les épaules. Mais parmi ces anciens, le vieux Comines était celui qui se dépitait le plus. Sachant bien qu'il y avait à peine huit jours que l'armée ennemie commençait à se rassembler, il ne cessait de s'écrier « qu'on l'eût prévenue, et qu'on eût pu s'écouler sans combat, si l'on se fût pressé davantage ! »

Les jeunes guerriers s'amusaient de son chagrin, néanmoins on se hâtait ; ils ne voyaient plus devant eux que des privations et des fatigues sans joies, si ce n'est un siége sur ce revers de l'Apennin et une bataille sur l'autre ; car cela

surtout, pour de tels hommes, était encore des plaisirs. On fit donc promptement au maréchal de Gié une avant-garde. Ce furent six cents lances et quinze cents Suisses, environ quatre mille hommes, presque une moitié de l'armée, et la meilleure. L'empressement fut si grand, que le 28 juin, sans l'attendre, Charles, avec sa maison, prit la tête de la colonne. Il fit plus de sept lieues dans cette journée, dépassa Villa-Franca et la Magra, au-delà de laquelle il campa et soupa au milieu de ses hommes d'armes. Il se gardait lui-même du côté de Pontremoli, dont l'ennemi était maître. «Pour quoi», dit son journal, « ses trompettes et clairons ne cessèrent de sonner toute la nuit en attendant l'artillerie et les Allemands de l'avant-garde, avec les gens d'armes. »

Dans cette même nuit, cette avant-garde dépassa le roi. Elle fit environ quatorze lieues en vingt-quatre heures, Pontremoli même ne l'arrêta que le temps nécessaire à Trivulce pour persuader aux habitans, ses compatriotes, de se rendre, et à la garnison de s'échapper. Quelques paroles suffirent. C'était une ville forte, dans une bonne position, un point d'appui pour passer l'Apennin; un abri, un grand magasin tout rempli de vivres dont on manquait. Sa soumission au roi était un exemple pour toutes les bour-

gades environnantes de venir approvisionner notre camp, et de nous aider à faire franchir à notre grosse artillerie la grande montagne. Aussi Trivulce et Gié lui avaient-ils tout promis, car pour le moment tout était là. Mais les Suisses y pénétrèrent, et tout fut perdu.

A leur premier passage dans cette ville, dans une rixe avec les habitans, quarante des leurs avaient péri ; ils s'en souvenaient : sous leur flegme allemand, le maréchal de Gié n'aperçut pas leur vengeance ; elle éclata à l'heure même, malgré la foi des traités, et si furieusement, que tout à la fois les Pontremoliens furent égorgés, leurs maisons pillées, leurs femmes violées, et leur ville entièrement livrée aux flammes.

Peu d'heures après, quand le roi arriva, il fut forcé de faire un grand circuit pour éviter l'incendie. Un monastère voisin lui servit d'abri contre la chaleur du jour. Son arrivée sauva les hommes d'armes de Trivulce ; ils avaient pris possession de la citadelle, et les Suisses, sans vouloir rien entendre, aveuglés de fureur, gorgés de vin, ivres de sang et de pillage, les assiégeaient tête baissée comme des ennemis. Les menaces du roi purent seules les arrêter, mais on n'osa point davantage. Ils ne trouvèrent de punition que dans leur faute. Plusieurs d'entre

eux, abrutis d'excès, périrent dans les feux qu'ils avaient allumés.

Le soir même, leurs compagnons, sans vivres, sans demeure, en butte à la réprobation universelle, marchèrent la tête basse. Ils voyaient toute la colonne, comme eux-mêmes, manquer de tout par leur faute, car les paysans effarouchés fuyaient au loin emportant tout avec eux, au lieu de venir, comme avant, approvisionner de leurs denrées notre passage. La disette se fit aussitôt sentir. Dans sa détresse, Charles s'adressa à Trivulce. Il le consulta sur les moyens de lui ramener ces peuples; et lui, soit reste d'attachement pour les Aragonais, soit empressement de haine contre Ludovic son ennemi personnel, proposa de hausser sur-le-champ la bannière du petit duc Galéas.

C'eût été relever la bannière du neveu de Ferdinand de Naples, du fils de ce jeune duc de Milan empoisonné dans Pavie à notre passage. Mais le roi s'y refusa, ne voulant pas, dit-il, infirmer les droits du duc d'Orléans. Maître de Naples et de la Toscane, il convoitait donc encore le Milanais.

Trivulce n'insista point. Il s'était dévoué à la France, mais il comprit que la prudence aristocratique de Venise ne s'était pas vainement alarmée.

CHAPITRE IV.

Le soir même du désastre de Pontremoli, le 29 juin, Charles s'éloigna avec dégoût de ces cendres sanglantes, qu'il dépassa. Il ne s'arrêta qu'au pied même de la montagne, au fond d'une gorge étroite et brûlante, et près de Mignegna, hameau abandonné. Là, tout contre le dernier piquet de sa tente, l'Apennin, jusque-là lentement incliné et comme étendu en pente douce vers Sarzanne, se redressait brusquement et de toute sa hauteur! Sa gigantesque masse n'offrait d'inclinaison que ce qu'il en fallait pour que d'âpres rocs dont elle était hérissée la rendissent encore plus inabordable : on n'apercevait pour la gravir qu'une trace informe, étroite, sinueuse, et à peine marquée des pas de quelques pâtres. Ce sentier aventureux, négligeant les cours de la Magra et de la Magriola, qu'il eût pu remonter, s'élevait entre ces deux cours d'eau, en louvoyant et par zigzags courts et aigus, jusque sur le pic de Tossola. Dans ses ressauts hardis, il

semblait suspendu et comme tombant du haut de ce formidable obstacle. A tout moment on le voyait disparaître, puis reparaître encore autour des rocs qui embarrassaient son passage.

On concevait que des mulets, avec leurs pieds montagnards, pussent se cramponner sur cette pente abrupte et saccadée; mais comment supposer qu'on irait y engager des canons du poids de six à sept milliers? comment croire que ces pièces, plus longues et plus lourdes que nos canons de vingt-quatre, pourraient, avec leurs affûts et leurs caissons, se ployer aux mille plis et replis si subits, qu'à chaque instant ce sentier tortu, contrarié par le terrain, faisait sur lui-même? «Il y eût fallu des anges avec leurs ailes, comme disait Montluc dans une semblable circonstance, encore eussent-ils eu assez à faire.» Mais des canons! Il suffisait de l'aspect seul, pour confirmer les rapports multipliés, qui tous déclaraient ce passage impraticable aux moindres voitures.

Comines, toujours un peu chagrin il est vrai, mais qui connaissait les Alpes et les Pyrénées, assurait «n'avoir jamais rien rencontré de pareil.» Aussi, dans le conseil, plusieurs proposèrent de rompre et d'abandonner la grosse artillerie. Mais le roi, bien plus chevalier qu'autre chose, et qui était là surtout pour l'honneur, s'y

opposa nettement; sur ce point il fut inabordable, et tout aussitôt il ordonna au maréchal de Gié et à l'avant-garde de commencer le passage.

En même temps il voulut que sur le lieu même son camp fût dressé, bien résolu à rallier son armée, à la pousser par-delà l'obstacle avec ses canons, ses bagages, six mille bêtes de somme, et, afin de ne rien laisser derrière lui, à clore lui-même cette marche. Il attendait aussi les deux cent cinquante hommes d'armes toscans de Francesco Secco et de Vitelli, qu'il ne songeait plus à envoyer contre Gènes; il commençait à comprendre que leur appui lui devenait indispensable. Mais ces braves chefs, attirés par le bruit d'une grande bataille, et trop éloignés pour le rejoindre avec leurs compagnies, accoururent seuls.

La détermination de Charles se soutint jusqu'au bout, du 29 juin au 3 juillet, trois jours et quatre nuits entières, malgré l'ennui de ce séjour au fond d'un si triste entonnoir, en dépit d'une chaleur étouffante et d'une disette cruelle; enfin, malgré l'impatience de voir l'ennemi, dont cette masse de rocs de dix-sept lieues d'épaisseur, le séparait.

Gié n'avait avec lui que quelques pièces légères; il disparut assez vite dans l'ombre de la nuit, au milieu des rochers et dans les ondulations

de la montagne. Mais s'il se crut suivi par son avant-garde de six cents lances et de quinze cents Suisses, il se trompa de plus de moitié. Le surlendemain, quand le revers opposé de l'Apennin lui montra les quarante mille ennemis qui l'attendaient, et qu'il se retourna pour compter les siens, il se trouva que huit cents Suisses et cent soixante lances seulement, l'avaient suivi. On n'a point dit ce qui avait retardé le reste des lances françaises; affamées, épuisées de fatigue, elles traînaient sans doute dans la montagne.

Quant aux Suisses qui restèrent, ils réparaient volontairement, par une belle action de guerre, l'infâme sac de Pontremoli qu'ils venaient de commettre. Honteux de leur brutalité, ils redoutaient la colère du roi, et saisissant cette occasion de l'apaiser, ils vinrent s'offrir à lui pour remplacer les bêtes de trait et de somme dont on éprouvait déjà l'insuffisance. Ce furent Jean de Lagrange, maître de l'artillerie, et la Trémouille, que le roi avait chargés du passage, qui les poussèrent dans cette voie, où ils les soutinrent, et où ces rudes soldats, si repentans, montrèrent un dévouement sans exemple.

Pour tout dire, il y eut aussi dans leur zèle une certaine vanité nationale; leur amour-propre de montagnards se plut devant nos gens de plaine,

à dédaigner cet escarpement; c'est pourquoi, d'un air assuré et souriant de l'embarras de nos artilleurs, ils se présentent; et s'ajoutant aux chevaux, les uns s'attèlent aux pièces : puis, tête baissée, ramassant leurs forces, ils s'élancent à cet assaut; d'autres se partagent les balles, les poudres, les boulets; ils répartissent entre eux ces munitions, en charges chacune du poids d'environ cinquante livres; ils en remplissent tout ce qu'ils trouvent sous leurs mains et jusqu'à leurs bonnets, leurs casques et les pans de leurs habits, qu'ils relèvent.

La Trémouille les encourage. Il se répand que, dépouillé de son armure et d'une partie de ses vêtemens, on l'a vu porter lui-même deux boulets dans ses propres mains! L'exemple d'un tel chef excite ou commande l'émulation; les hommes d'armes, leurs pages, leurs archers, les officiers de la maison du roi, accourent; ils livrent à Jean de Lagrange leurs plus forts chevaux, qu'on attèle aux voitures : tous, comme la Trémouille, se mêlent aux soldats, et comme eux, chargés de munitions, ils assiégent le pied de la montagne, dont ils commencent l'escalade.

Mais à chaque instant, ce sentier de chèvres ou d'élans grimpe presque perpendiculairement de roc en roc; tantôt sa trace inégale se

rétrécissant, glisse en serpentant entre ces masses; tantôt elle tombe soudainement dans leurs concavités, ou tournant brusquement autour de leurs saillies angulaires, son cours étroit et contrarié borde l'abîme. Alors nos longues et lourdes pièces, ou engagées dans ce défilé, s'y fixent, ou se précipitant pesamment au fond de ces ressauts, y brisent quelque partie de leur train. Plus souvent, inflexibles à ces mille replis et débordant à demi renversées dans le précipice, elles demeurent suspendues aux chaînes et aux traits qui les attachent aux chevaux et les amarrent aux hommes. Car la Trémouille et Jean de Lagrange s'étaient heureusement pourvus de longs câbles; les Suisses s'y étaient accouplés deux à deux, et ils gravissaient, ainsi attelés à chaque gros canon, jusqu'au nombre de cent, et même de deux cents à la fois.

C'étaient là les instans les plus critiques. Ces montagnards, les veines gonflées, les bras tendus et roidis par un long effort, les pieds cramponnés sur une pente sèche et glissante, attendaient ainsi, que leurs pionniers eussent ou élargi le passage à grands coups de pic, ou fait sauter en éclats le bout des roches que n'avait pu contourner la pièce; ou que d'autres ouvriers eussent réparé les avaries de son affût.

Enfin, à force de bras et de sueurs, on vit du bas de la montagne la longue colonne couronner le sommet du Tossola, et du camp de Charles s'éleva un cri de triomphe. Mais l'horizon, si décevant des grandes montagnes, trompait les yeux. Soit négligence, hasard ou nécessité, le sentier, loin d'attaquer le flanc même de la crête principale de l'épine dorsale de l'Apennin, ne s'était attaché qu'à l'une de ses arêtes. C'était celle-là qu'on venait de surmonter. On n'avait atteint que le faîte de l'abîme de Fondi, il fallait redescendre par le Monte-Longo, pour remonter par de nouveaux efforts jusques à la Cisa [1] sommet de la chaîne, et véritable point de partage des eaux du Pô et de la Spezzia.

Alors dans le hâle suffocant de cette autre gorge, tout ce qu'on a donné de coups de collier pour tirer, pour hisser à contre-mont ces lourds engins, il faut, en dévalant, les redoubler en sens contraire pour les retenir. Là surtout, les mulets, les chevaux attelés à l'arrière des pièces, deviennent insuffisans, et ce n'est qu'à force de bras que l'on parvient à contenir en suspens, et à faire glisser lentement leur masse pesante, dans ces précipices.

[1] Dalbe.

Cependant la Trémouille, toujours présent partout, descendant, remontant sans cesse, indique les lieux de repos, où les accidens du terrain permettent de confier un instant au sol, le fardeau. Lui-même veille à ce qu'alors le vin et les vivres dont il s'est pourvu, se trouvent sur place; il en fait faire à propos de fréquentes distributions. En soutenant ainsi les forces physiques, l'habile capitaine n'a point négligé les forces morales. Afin d'égayer, d'ennoblir chacun de ces efforts et d'en distraire à la fois, il a voulu, comme dans les marches triomphales, que toute la musique militaire de l'armée, les accompagnant, en célébrât le succès. Ces sons belliqueux se mêlent au retentissement des grands coups de masse qui rompent ou taillent les rocs, et surtout, dans de si longs attelages d'hommes et de bêtes, aux cris, aux hurlemens effroyables dont on s'anime, ou s'avertit réciproquement, et qui remplissent d'échos toute la montagne.

Tous ces bruits, ce mouvement, les soins, les regards, et mille mots heureux du chef qui en excitent d'autres, ont soutenu trois jours entiers ce grand effort : car il en a fallu autant pour achever. Parvenu à la Cisa, on n'était qu'au tiers de cette mémorable marche ; pour

sortir de ces régions hautes et désolées, il fallait suivre par Berceto et Castellonelino jusqu'à Cavazzola, le cours brut, capricieux et stérile de la Baganza; guide que l'on quitta pourtant à regret, quand, le laissant à droite, on fut forcé de surmonter encore le mont Croce. La longue arête de celui-ci séparait la Baganza de la Sporzana, autre torrent dont la pente âpre, roide et rude, conduisit, ou plutôt versa la mince et longue colonne chancelante de fatigue et de faim par Terenzo et Sivizzano, sur la droite du val di Taro, dans Fornovo même. On était là tout proche du point où, venant du côté opposé de ce vallon, le Ceno y afflue encore.

« Enfin », écrit un témoin », tout passa, en quoi on soutint exécrable peine, merveilleux travail et pénétrant ennui, attendu la façon d'y procéder, le lieu estrange, et la chaleur grande et terrible. » Et il ajoute avec tous les contemporains « que ce fut la plus grande entreprise que jamais prince fit, ne jamais fera! »

L'honneur en fut partagé : le vouloir à Charles, l'exécution à la Trémouille; honneur que le roi lui laissa tout entier. En effet, son journal, en exaltant le vainqueur de Saint-Aubin, le montre partout, et nulle part le roi. Il laisse ce prince dans son camp, et ne songe qu'à louer naïve-

ment ses mignons, d'avoir su le bien divertir dans sa tente, pendant ces trois jours d'efforts surhumains.

Quand la Trémouille revint à Mignegna lui en annoncer le succès, il était si noirci, si défiguré par l'ardeur du soleil et par la fatigue et la faim, que Charles eut quelque peine à le reconnaître.

Mais dans ce triste camp placé dans le fond de cet entonnoir, de même que dans ces lieux bas des grandes villes, où de toutes parts les noirs ruisseaux accourent, venaient d'arriver de deux côtés tout opposés deux mauvaises nouvelles. Un courrier de Naples et un gentilhomme du maréchal de Gié les avaient apportées : l'un annonçait une descente des Vénitiens dans la Pouille, et l'apparition de Gonzalve de Cordoue et des Aragonais en Calabre; l'autre, que notre avant-garde de quatorze cents hommes, lancés depuis trois jours en enfans perdus de l'autre côté de la montagne, y était tombée comme des nues devant quarante mille hommes. Charles s'en émut peu. Quant à son jeune quartier-général, il apprit en riant que l'Italie lui échappait, et qu'il aurait peine à y échapper lui-même.

CHAPITRE V.

GIÉ criait au secours! Il était d'abord, disait-il, descendu sur la rive droite du Taro, jusque dans Fornoue, et de là, apercevant à une demi-lieue plus loin sur la même rive, la plaine toute blanche de tentes, toute flottante de pavillons, il avait risqué quarante cavaliers pour la reconnaître. Mais plusieurs centaines de stradiotes, cavalerie légère grecque, « dures gens, dit Comines, couchant dehors tout l'an avec leurs chevaux », étaient inopinément tombés du coin d'un bois, à bride-abattue et avec des cris sauvages, sur ce détachement. Un instant avait suffi. On les avait vus tout à coup entrer pêle-mêle avec nos gens dans Fornoue, pousser jusque devant le quartier du maréchal, y tuer quatre Suisses, et le Bœuf, l'un de ses gentilshommes, couper leurs têtes, que Venise leur payait un ducat pièce, les attacher à la banderole de leurs lances, et ne se retirer en désordre, comme ils étaient venus, qu'au bruit de notre artillerie, dont un boulet

venait d'abattre un des leurs avec son cheval. . .

Le maréchal ajoutait qu'en se retirant, ils avaient blessé et pris Hanz, l'un de ses capitaines suisses; et quant à lui, que, voyant ses troupes ébranlées de l'aspect étrange de ces barbares et de leur manière féroce de combattre, il venait de se reployer dans la montagne. . . . . .

Il n'y avait plus de temps à perdre. Mais au lieu de marcher avec son armée, le roi était resté derrière elle. Il lui fallut deux jours pour rejoindre le maréchal. Dans ce trajet pénible, chaque bruit de guerre qu'il crut entendre dut l'agiter et lui faire craindre d'arriver trop tard. Mais lorsque redescendant l'Apennin, ses regards et ceux des siens purent enfin plonger dans la plaine; quand du sein de ces rochers brûlans et stériles, ils virent au milieu de la riche et fertile abondance des campagnes du Pô, le camp ennemi toujours immobile, un cri de surprise et de joie leur échappa. « C'étaient donc là ces fiers Italiens dont les avait tant menacés Comines! Quinze cents Suisses et Français avaient suffi, pendant trois jours, pour en contenir quarante mille! Il n'y avait donc plus qu'à descendre, et l'armée, dans cette nouvelle terre de Labour, allait retrouver l'abondance. » . . . .

Mais alors, le vieux maréchal, qu'ils rencon-

trèrent, suspendit leur impétuosité. Il montra au roi l'armée coalisée achevait de se réunir. « Pourquoi n'avait-on pas écouté Comines! quel malheur d'avoir perdu dix marches de Naples à Rome, ainsi que dans Viterbe, Sienne, Pise et Lucques! Huit jours plus tôt, et les premières troupes ennemies, à peine arrivées à Parme, n'eussent pu inquiéter notre passage! »

Maintenant, l'étendue de leur camp montre leur nombre, et d'autant plus que, suivant l'usage d'alors, ce camp renferme aussi leur place de bataille. Charles peut compter leurs nombreux pavillons. D'abord celui du jeune François de Gonzague, marquis de Mantoue, capitaine déjà renommé et leur généralissime. Tout proche de celui-là flottent les couleurs vénitiennes, celles de Luca Pisani et de Mario Trévisani, provéditeurs, que la prudente Venise a donnés au marquis comme conseils. Plus loin, s'agite la bannière milanaise des Sforza, jointe à celle de Caïazzo San-Severino, général de Ludovic, et même les couleurs des Visconti, que l'un d'eux, chef des Gibelins de Milan, et commissaire de l'usurpateur, vient de réunir à tant d'autres.

Autour de ces chefs, on compte les tentes de quatorze mille cavaliers et de vingt-trois mille fantassins; elles sont rangées sur un amphithéâ-

tre de coteaux armés de grosse artillerie, et bien retranchés.

Plus près de Fornoue, au long d'un taillis qui s'avance vers le torrent, ces lignes noires et mobiles, ces groupes enfumés, ces faisceaux de lances avec leurs mouvantes banderoles, et plus près encore, ces points noirs isolés, ce sont deux mille cinq cents stradiotes d'outre-mer, avec leurs vedettes; cavalerie barbare redoutable, turque de mœurs et de vêtemens, qui dédaigne l'abri des tentes, et ne veut d'autre toit que le ciel. Ils sont armés de piques, de poignards et de longs sabres recourbés; intrépides pillards, qui, des têtes sanglantes de leurs ennemis, qu'ils vendent à Venise, font leur butin accoutumé...

Ainsi, au pied du chemin par où descendait l'armée royale, et sur le côté droit du val di Taro, on voyait au confluent du Ceno et de la Sporzana dans le Taro, Fornoue d'abord; puis, en descendant le val di Taro, un espace suffisant pour le camp français; ensuite le rideau boisé des stradiotes; après quoi, les bivouacs de ces barbares; enfin, le grand camp retranché des Italiens, toujours du même côté du Taro, et qui défendait l'issue de ce vallon dans la plaine. Quant au Taro lui-même, ce n'est en ce mo-

ment, que quelques pouces d'eau coulant dans un ravin, qui marque le milieu d'une vaste arène de cailloux, entremêlés de débris de rocs; mais il suffit d'un orage à ce ruisseau, pour le transformer momentanément en un fleuve fougueux et redoutable.

Une chose étonnait, c'est que sa rive gauche fût restée vide. C'était pourtant là le chemin de notre retraite, et il était libre! L'ennemi, soit ruse, soit crainte, n'occupait ni ce côté du vallon, ni même Fornoue. La prudence l'avait emporté dans leur conseil, et nous devions au malheur de Hanz, de ce capitaine suisse blessé et pris le 3 juillet par les stradiotes, le salut de notre avant-garde. Conduit au marquis de Mantoue, et questionné par lui et Caïazzo, Hanz avait su enfler à leurs yeux les forces du maréchal. Toutefois, Caïazzo, naguère dans notre armée, n'a point été dupe de sa ruse. « Vous mentez », lui a-t-il répondu, « votre roi n'a que trois mille Suisses en tout; il n'en peut avoir mis la moitié à son avant-garde! » et aussitôt il a demandé l'attaque, montrant que ces premières troupes détruites, le reste trop faible n'oserait plus déboucher de la montagne. Mais cette seconde partie de l'opinion de Caïazzo détruisait la première. Pour assurer, pour couvrir

après un si rude et long défilé le débouché de tant d'artillerie et de bagages, en présence d'une armée ennemie, il était vraisemblable que Charles aurait détaché une forte avant-garde.

Hanz soutint ce qu'il avait avancé ; le marquis de Mantoue crut ce qu'il craignait ; sa défiance de son infanterie lui fit supposer vraie la présence de la moitié de la nôtre. Il s'appuya de la circonspection des provéditeurs, objecta qu'il attendait des renforts, et ajourna sa fortune.

Le fait est que ces Italiens s'étaient attendus à ce que la renommée de leur multitude nous aurait détournés de leur chemin. Il leur fallut trois jours pour revenir de la stupéfaction où les jeta l'audace de notre apparition sur la montagne. Dans leur premier étonnement, ils avaient tenu un grand conseil. Hasarderaient-ils une bataille contre une armée si redoutée, ou, restant sur la défensive, laisseraient-ils devant eux passer sa retraite? Les provéditeurs penchaient vers ce dernier avis ; les envoyés d'Espagne et d'Allemagne poussaient à combattre ; ils montraient l'occasion, la honte de la laisser échapper ; le danger d'une récidive de la France. Visconti hésita ; quant à Caïazzo San-Severino, toujours bouillant dans le conseil, il s'indignait.

Au milieu de ces tiraillemens, Gonzague de

Mantoue, au lieu d'aller droit à son but en homme de cœur, fit de l'esprit; sa force rusa, manière de faible. Quelque disproportionnée que fût son armée de 40 mille hommes, avec une avant-garde de 1400 hommes, jetée à 15 lieues de son corps de bataille, il se tint à distance, n'osant attaquer, de peur qu'on n'osât se défendre. Il prétendit vouloir nous attirer tous en plaine, pour que rien n'échappât.

Ces fanfarons alléguèrent encore qu'il ne fallait pas nous trop serrer contre l'Apennin. Ils feignirent de craindre que, saisis d'effroi et rebroussant chemin, nous ne pussions leur échapper par notre gauche, en nous écoulant furtivement par le sentier qui descend plus directement sur Tortone.

C'était sous ce prétexte qu'ils nous abandonnaient Fornoue et le débouché de l'Apennin dans la plaine; on s'y précipita. Ce fut le 5 juillet, à midi, au milieu d'un hâle suffocant, d'une chaleur orageuse et sous un ciel de plomb, que Charles y entra. On était déjà tout surpris qu'une position si importante n'eût point été occupée, quand on s'aperçut qu'elle était restée pleine de vins, de vivres et de fourrages. La joie fut d'abord universelle. Mais tout à coup, parmi ces affamés, et sans qu'on en ait su l'origine, le mot de poison

courut de bouche en bouche. Le plus odieux soupçon s'empara de leurs esprits. Au milieu de tant de provisions, leur avidité s'arrêta consternée, et leur famine n'osa toucher à cette abondance. Ils se demandaient; «qui venait d'abandonner ces vivres à leur détresse? Si ce n'étaient pas les satellites de la perfide Venise, ceux des empoisonneurs Ludovic et Borgia! et, pour de tels ennemis, si un crime n'était pas plus vraisemblable qu'une faute? »

Ils hésitaient pourtant, et la faim allait l'emporter, quand la mort subite de deux Suisses, saisis dans leur ivresse par la froide atmosphère d'une cave, confirma toutes les appréhensions d'empoisonnement, qui venaient de s'élever. On fut douze heures à en revenir. De midi à minuit, cette armée tombant d'inanition, n'osa soutenir ses forces qu'avec quelque peu de pain noir que les uns achetèrent et que d'autres arrachèrent aux habitans; et de ces pauvres provisions beaucoup se défiaient encore. Comines entre autres, mourant de faim, après s'en être procuré à prix d'or, les garda sous les yeux, tout le jour, sans oser s'en repaître.

Enfin, les plus avisés tentèrent quelques essais. On commença par les chevaux; puis quelques hommes plus affamés que les autres, ou

plus hardis, s'étant risqués à entamer les magasins de vivres, on en reconnut l'innocence.

En même temps, dans cette dernière des armées du moyen âge, on n'avait pas dérogé aux habitudes chevaleresques. A peine avait-on mis pied à terre dans Fornoue qu'un houra de stradiotes « avoit fait saillir aux champs et en trois batailles l'armée entière. » Cette alerte et l'aspect des lieux indiquaient suffisamment que l'autre rive du torrent restée libre, et par laquelle se devait continuer la retraite, était la position la plus sûre et la plus convenable. Mais, quoique le vallon entier n'eût qu'un quart de lieue de largeur, on eut peur, en mettant le Taro entre soi et l'ennemi, de paraître fuir. « Il eût semblé qu'on se fût reculé », dit Comines; et sur ce faux point d'honneur, on préféra s'avancer fièrement sur l'armée italienne, camper du même côté qu'elle, sur la même rive droite, et touchant au bois qui masquait les stradiotes.

Cette situation était si critique, qu'autour de Charles, on osa parler d'un accommodement. Ce ne fut point Comines; il s'en chargea, mais à contre-cœur. Il fallut qu'il écrivît à l'un des provéditeurs. Sa lettre proposait une entrevue, et invoquait une ancienne promesse. La réponse fut prompte. Le Vénitien déclinait sa parole; il rap-

pelait qu'elle avait été conditionnelle, et que l'attaque du Milanais, par le duc d'Orléans, l'avait annulée. Quant à l'entrevue, il l'acceptait. Mais Comines fit sentir au roi que mettre de l'empressement à profiter de cette offre, serait montrer trop d'appréhension, et tout fut ajourné au lendemain.

La nuit fut rude. Vers notre droite, un château, appartenant au jeune duc Galéas, fut de même que Pontremoli, pillé et brûlé par les Suisses; la colère du roi y fut encore vaine. Les bagages achevaient alors de dégorger de la montagne. Peu de tentes étaient dressées, la plus grande partie de l'armée bivouaquait et le ciel devenait menaçant. A cette touffeur brûlante d'une atmosphère morne, trouble et comme en stupeur, venait de succéder dans les airs un sourd frémissement. Aussitôt, de sombres nuages accourant et se déroulant sans bruit les uns sur les autres, par couches successives, s'étaient amoncelés. Déjà la montagne, enveloppée de leurs brouillards mouvans, avait disparu. La nature, muette encore, semblait chercher à se soustraire à l'un de ces terribles orages qui la bouleversent, quand soudain un brusque et furieux souffle d'ouragan l'annonçant, le fit éclater. Ce fut comme un signal; alors rugit la tempête. Ce n'étaient plus de

larges gouttes de pluie mais des nappes entières d'eau qui s'épanchaient du ciel. Déjà les sillons éblouissans de la foudre fendaient la nue, et laissaient apparaître comme de grands ossemens, les rocs de l'Apennin.

Les éclats de ces tonnerres retentissant en mille bruyans échos dans toutes les gorges de la montagne : les mugissemens des trois torrens soudainement gonflés, dont les flots se heurtaient avant de s'unir, en roulant des quartiers de roc, avec un fracas formidable; toutes ces horreurs réunies, affectèrent de terreurs diverses les esprits fatigués de nos gens. Comines, lui-même, en fut ému. Il se disait bien que dans cette chaude saison, et dans cette contrée méridionale et montagneuse, ce phénomène n'avait rien que de naturel, et pourtant, « à voir une si merveilleuse pluie », ajoutait-il, « éclairs et tonnerres si grands, qu'on ne sauroit dire plus, il sembloit que le ciel et la terre fondissent, ou que cela signifioit quelque grand inconvénient advenir! »

Depuis, il est convenu que cette lutte, que ce choc d'élémens sur le lieu même où, par un autre choc si disproportionné, allait se décider le sort de l'Italie et celui de la France, lui avait fait l'impression d'un sinistre augure.

Les stradiotes, que cette convulsion de la na-

ture n'étonnait pas, en profitèrent, ainsi que de notre incurie. Deux fois encore, et jusqu'à deux heures du matin, ils troublèrent toute l'armée par deux alertes, arrachant les uns à leurs précautions contre l'orage, et les autres, aux repas et au repos si tard commencés, et dont ils avaient un si grand besoin.

De son côté, Charles, assez embarrassé du lendemain, avait retenu Briçonnet dans sa tente; ils devisaient, et dans leur double inexpérience des batailles, ils décidaient que le jour revenu, on mettrait le torrent entre soi et l'ennemi; qu'ensuite, on marcherait en bon ordre le long du camp des alliés, « en lâchant quelques coups de canon en leur ost, pour faire la guerre, puis, qu'on passeroit oustre, sans s'arrêter. »

Ce singulier plan convenu, vers minuit Briçonnet en vint donner avis à Comines. On comptait sur lui, pour ces pourparlers avec les chefs ennemis, qui tous le connaissaient; on espérait qu'il saurait les amuser pendant les premiers mouvemens de notre marche. Comines resta confondu d'une si naïve confiance. Il s'étonnait que Charles se fût persuadé que deux armées pussent passer si près l'une de l'autre sans que la moindre escarmouche les forçant de s'arrêter, n'engageât une bataille. Il ne comprenait pas

plus que, dans un moment si critique, on se fût décidé sans les conseils des hommes de guerre. Mais se rappelant que lorsqu'on prenait leur avis on ne le suivait pas davantage, et quant au sien qu'il était sans crédit, il ne fit que laisser entrevoir son opinion, « n'osant fort, dit-il, s'entremettre, afin de ne se faire point ennemy de ceux que le roi n'escoutoit que trop. »

CHAPITRE VI.

Le reste de cette nuit du 5 au 6 juillet fut tranquille. Quand revint le jour, la fatigue, le mauvais temps, et surtout les apprêts de la marche et du combat, retinrent le roi et l'armée dans leur camp pendant environ quatre heures. A sept heures enfin, « après avoir ouï bien dévotement la messe », Charles VIII, armé de toutes pièces, monta à cheval. Tout était prêt. L'artillerie entière était remontée, les voitures réparées, rechargées de leurs munitions et les gens des bagages avec leurs six mille bêtes de somme, chevaux, mulets, ânes mêmes, attendaient l'ordre! Promptitude extraordinaire, après une nuit si laborieuse, et trois marches si désorganisatrices.

Le temps était sombre, la pluie continuait, mais petite, et le torrent dégonflé n'était plus un obstacle. En ce moment, Briçonnet, le maréchal de Gié, Narbonne et de Guise étaient près du prince, les trois derniers gesticulant et tout

émus de colère; ils se disputaient violemment le commandement de l'avant garde : car la répartition de l'armée, entre les chefs, opération délicate, loin d'être immuable comme aujourd'hui, était alors et à chaque circonstance importante, toujours à recommencer. Elle venait d'être faite.

L'armée était ainsi divisée : à l'avant-garde, commandée par le maréchal de Gié et J. J. Trivulce, d'abord trois cent cinquante gens d'armes; puis l'artillerie gardée par quelques Gascons et toujours conduite par Guignot de Louzier, maître d'hôtel du roi, et par Jean de La Grange, bailli d'Auxonne. Ensuite, trois mille Suisses aux ordres d'Angilbert de Clèves, de Bessey bailli de Dijon, et de Lornay grand-écuyer de la reine. Le roi y avait joint quelques Gascons, reste des garnisons laissées en Toscane, une partie des arbalestriers de sa garde, et trois cents archers de sa maison, à qui, pour que leurs coups fussent plus sûrs, il avait fait mettre pied à terre. C'étaient les deux tiers de l'armée, ou environ six mille hommes.

Au corps de bataille, sous le roi et la Chastre, on remarquait Gille Caronnel le Normand et les cent gentilshommes de la garde; Aymar de Prie avec les pensionnaires, et de plus, deux cents

arbalestriers à cheval, deux cents archers, les Écossais et les gentilshommes des vingt écus, conduits par Crussol.

L'arrière-garde, où commandaient la Trémouille, de Guise et le comte de Foix, comptait quatre-vingts lances du duc d'Orléans menées par Frainezelles; quarante de la Trémouille et celles de Ligny, dont était Bayard, encore simple homme d'armes. Au reste, comme cette arrière-garde et le corps de bataille se réunirent pour combattre, il suffira de dire qu'ensemble, ces deux corps formaient trois mille hommes.

Deux mille serviteurs de gentilshommes, gentilshommes eux-mêmes, ou gens de cœur, avaient pris les armes; ils comptaient dans les rangs, et pourtant l'armée entière ainsi composée, ne dépassait pas neuf mille hommes.

Le capitaine Odet de Riberac, avec quelques Suisses, avait le fardeau des bagages. Il devait marcher par les hauteurs de la rive gauche du Taro, sur le flanc gauche de la colonne, et couvert par elle.

Cet ordre de bataille était bien entendu, le torrent passé et l'armée reformée sur l'autre rive, il n'y avait plus qu'à marcher serrés et à portée l'un de l'autre : rien n'était plus facile; le terrain était découvert, la grosse artillerie en

tête avec l'infanterie, il ne s'agissait que de la suivre et de régler ses pas sur elle. Mais le jeune roi, qu'enivrait la circonstance, et qu'étourdissait l'obligation d'entendre à plusieurs à la fois, ayant fait passer le torrent à l'avant-garde, ne la suivit pas. Il s'occupa trop tard d'ordonner la levée du camp, le départ des bagages; il parlait à chacun, disant à ceux qui l'entouraient « Qu'en dites-vous, messieurs, n'estes-vous pas déliberez de me bien servir aujourd'hui? ne voulez-vous pas vivre et mourir avec moy? » — A quoi on répondait qu'on était à lui corps et âme, et prêt à se donner pour lui à Dieu comme à tous les diables! et lui s'échauffant là-dessus, criait à d'autres « N'ayez peur, amis; ils sont dix fois autant, mais ne vous chaille! Dieu nous a aidés jusqu'ici! si son plaisir est, je vous ramènerai en France, à l'honneur, louange et gloire de nous et de nostre royaume »! A d'autres encore, « Ayez courage, » ajoutait-il, « nous sommes en bonne querelle! Dieu est avec nous! Dieu bataillera pour nous! Il va monstrer aujourd'hui son bon amour et dilection singulière pour les bons et loyaux Français! »

Ainsi disait le bon petit roi. Toutefois, suivant la maxime rusée de son père, un autre soin le préoccupait. Déjà, dans son impatience, il

avait fait appeler plusieurs fois Comines. Celui-ci vint enfin et demeura frappé d'étonnement. Ce jeune monarque, que la veille « il a laissé petit de taille, foible de complexion et comme à l'ordinaire *craintif à parler, ayant été nourri en grande crainte et avec petites personnes*, il lui semble tout transformé! Son cheval noir Savoie, le plus beau de son camp, quoique borgne et de moyenne taille, et son armure le lui monstrent grand, le visage bon, de bonne couleur, et la parole audacieuse! »

Une si entière métamorphose dans cet instant décisif, raffermit Comines; il y crut reconnaître la main de Dieu et ce que lui avait prédit Savonarole. Le prince l'apercevant, lui montra le camp ennemi, en lui disant ainsi qu'au cardinal qu'il était temps, et si ces gens voulaient parlementer qu'ils leur parlassent. « Volontiers, sire, « repartit Comines, mais je ne vis jamais deux « si grosses compaignies, si près l'une de l'autre, « qui se départissent sans combattre! » Et tout aussitôt tirant à part sur la grève, tous deux dictèrent à Robertet, un secrétaire du roi, que déjà l'on appelait monseigneur, une lettre adressée aux provéditeurs.

Elle disait « que dans leurs caractères d'ambassadeur et de prêtre ils s'offraient pour médiateurs; que leur roi ne voulait que passer son

chemin, sans faire dommage à nul, et qu'il ne s'agissait que de s'entendre. »

En ce moment, l'armée alliée encore dans l'enceinte de son camp, y était rangée en bataille et sous les armes. Sa ligne s'étendait parallèlement au Taro, à quatre cents toises environ de sa rive droite. Elle se tenait prête à s'élancer au travers de ce torrent, sur notre colonne, dont l'avant-garde, que le roi ne songeait pas à suivre, descendait déjà le long de la rive gauche, et commençait à défiler devant elle.

Cette armée ennemie, placée là comme en arrêt, était partagée en quatre corps, trois d'attaque, et un quatrième pour la garde du camp. Le premier, celui de l'aile droite, commandé par Caïazzo San-Severino et Fracasse, devait passer le torrent au-dessus de notre avant-garde, l'assaillir en tête, tandis que sa réserve, sous Bentivoglio de Bologne, restant sur la rive opposée, se tiendrait prête à tout événement.

Le second, celui du centre, conduit par Gonzague de Mantoue lui-même, était fort de cinq mille fantassins, de six cents lances fournies, et de quelques milliers de stradiotes, ou autres troupes légères; enfin d'environ quatorze mille hommes. Sa tâche était de franchir le Taro au-dessus de notre corps de bataille et de l'attaquer, tandis que sa forte réserve aux ordres de Monte-

feltro, bâtard d'Urbin, encore sur l'autre rive, attendrait son signal.

Forte-Braccio de Montone commandait le troisième corps ou l'aile gauche. Il avait à passer le torrent à notre suite, vers Fornoue : à nous attaquer en queue et à défaire notre arrière-garde. Le reste importe peu.

Ainsi, dans sa marche imprudente et désordonnée, notre armée, qu'on va voir distendue et disséminée en trois corps, devait être simultanément attaquée, non seulement en tête et en queue, mais sur ses deux flancs, et dans ses intervalles.

Le Taro était partout guéable, mais le temps encore orageux menaçait; la pluie qui tombait fine, pouvait redoubler, grossir ses eaux et rendre d'un trajet difficile leur cours déjà sinueux, souvent encaissé et bordé de saules. Le défaut des dispositions de Gonzague était là. Cet obstacle, quelle que fût la force de ses corps d'attaque, les séparait de leurs réserves.

Déjà, les escarmouches commençaient de toutes parts, quand arrivèrent aux alliés les propositions de Charles, ainsi qu'un premier boulet parti de notre avant-garde. Les provéditeurs renvoyèrent promptement le trompette français, avec un des leurs, porteur de paroles pacifiques. Ils demandaient surtout une suspension d'armes

entre les deux artilleries. Charles l'accorda ; mais en même temps, les chefs italiens rassemblés à cheval autour de la lettre de Comines, délibéraient. Leur débat fut vif et court. Rodolphe de Gonzague, oncle du général, vieux et brave guerrier, soit inclination pour la France, ou pressentiment du sort qui le menaçait lui-même, fut pour la paix; il tint tête aux rodomontades de la jeunesse présomptueuse du camp, qui insulta sa prudence. L'un des provéditeurs le soutint ; l'autre provéditeur, et surtout le jeune général en chef, Gonzague de Mantoue, accusé les jours précédens, de faiblesse, voulut la bataille. Caïazzo la décida! Le bras tendu de notre côté, il nous montrait, s'écriant : « qu'on n'avait qu'à voir ! que déjà nous étions à demi vaincus ! qu'il ne fallait plus qu'achever ! » On regarda, et dans l'instant tous s'ébranlèrent.

En effet, pendant que le roi, encore sur la rive droite, allait, venait, perdant du temps, soit avec Comines, soit en devisant avec les siens, soit en choisissant les neuf preux qui devaient l'entourer, et les hommes d'armes d'élite qu'il voulait avoir avec lui, notre avant-garde avait passé le Taro! Elle avait descendu le torrent le long de sa rive gauche, en sorte que lorsqu'enfin le bon petit roi, pressé par la Chastre, suivit ce

mouvement, elle se trouvait déjà à une demi-lieue devant lui, hors de sa portée, et en face de l'armée alliée : ce fut cette dislocation dont les chefs ennemis s'aperçurent, qui les décida à l'attaque.

Un coup de leur canon la commença. Son énorme boulet de pierre passa par-dessus le maréchal de Gié, et vint tuer dans nos bagages quelques valets et bêtes de somme. Plusieurs autres coups de ces masses immuables suivirent la même direction, sans plus de dommage, jusqu'à ce que notre artillerie arrivant en vue de la batterie ennemie, put l'ajuster. Deux coups suffirent [1]. Dès le second, plusieurs canons italiens atteints d'écharpe, et brisés en pièces, se turent.

Ce coup de foudre arrivé plus tôt, eût suffi peut-être; mais déjà, leurs trois colonnes d'attaque s'avançaient. Le bois des stradiotes couvrait encore, il est vrai, leur mouvement. Gonzague et la jeunesse qui l'entourait, marchaient si confians qu'il ne leur venait à l'esprit qu'une inquiétude, c'est que Charles n'échappât de sa personne à leur victoire. Aussi ne songèrent-ils d'abord qu'à pourvoir à cet inconvénient, et ce fut avec leur astuce italienne.

[1] Lavigne, Journal.



Notre corps de bataille vit bientôt arriver un de leurs hérauts, qu'avaient laissé passer nos éclaireurs. Il demandait le roi, réclamant au nom de Venise un de ses grands, qu'il disait être notre prisonnier. « Je vous laisse à penser, s'il y avoit raison de donner entrée dans l'armée, sur le point de combattre, à tel galand! Je ne sais où ces messieurs pouvoient avoir le sens et les yeux de commettre telle faute, que nos plus petits capitaines d'aujourd'hui ne feroient pas. Mais de ce temps, nos François estoient si francs, si bons, qu'ils pensoient tous les autres leur estre semblables. »[1]

Le roi n'en vit pas davantage. « Le bon seigneur», dit La Vigne qui était là, « reçut le parlementaire humainement et bénignement, se laissant bien examiner par lui, tandis qu'il faisoit demander à toutes les compaignies s'il y avoit personne qui eût un prisonnier vénitien, et que dans trois jours il le rendît. » Un instant après, Gonzague et ses chevaliers surent à quelle place ils pourraient tous ensemble charger le roi, à quel cheval, quelles bardes, quelles couleurs et accoustrement ils le renonnaîtraient; « que sur son harnois, très riche, il avoit une très riche

[1] Brantôme.

jaquette à courtes manches, de couleur blanche et violette, semée de croisettes de Jérusalem, faite de fine broderie et enrichie d'orfévrerie; que son armet de tête étoit également surmonté de plumes blanches et violettes, et son cheval bardé des mêmes couleurs. »

Pour avoir été si courtois avec cet espion, il fallait que Charles espérât encore un armistice. Mais en ce moment même, comme il croyait profiter de ces pourparlers pour achever une marche si dangereuse, en doublant la pointe du bois des stradiotes, il aperçut tout à la fois Forte-Braccio et Gonzague descendre sur lui de leurs hauteurs. Tous deux se rapprochaient du torrent : l'un, Forte-Braccio, en le remontant pour le franchir vers Fornoue; et l'autre, Gonzague, l'abordant plus directement, pour le passer et se déployer entre notre arrière-garde et notre corps de bataille. On comprit alors leur stratagème pour reconnaître le roi, et le danger que ce prince allait courir. « C'est pourquoi, afin de donner la *bricole* aux ennemis », dit un témoin, « ses preux, tels que de Ligny, le bâtard de Bourbon, de Pienne, Montberon, d'Archiac et ses mignons, contrefirent chacun, du mieux qu'ils purent, l'habillement du roi et sa monture. »

CHAPITRE VII.

Ils en eurent à peine le temps, un hourra des stradiotes de Forte-Braccio venait de commencer la bataille. Ces Grecs, sortant tout à coup de leur bois, s'étaient rués sur notre camp vide, et jusques dans Fornoue. Ils y avaient surpris la queue de nos bagages, pillé ceux du roi, et tué une centaine de valets. Comines lui-même, non loin de là, sur la grève où il attendait une réponse, surpris par la brutalité de celle-ci, eut à peine le temps d'y échapper. Derrière lui, son page, et deux de ses gens qui l'accompagnaient, périrent.

Aucune troupe n'avait été laissée à Odet de Riberac, pour défendre ses bagages et contenir ceux qui les conduisaient. Depuis le matin, ce capitaine seul aux prises avec ces misérables, s'était vainement épuisé à en débrouiller la cohue. C'était un tumulte de juremens, de clameurs, un chaos de mouvemens, où tout se mêlait; « l'un voulait marcher », dit La Vigne,

qui par bonheur n'y perdit point son journal, « l'autre, non ; l'un boire, l'autre manger ; d'autres encore voulaient ou faire repaître leurs ânes, mulets ou chevaux ; d'autres partir devant, pour arriver les premiers au quartier-général, qu'ils disaient marqué pour le soir » ; comme s'il avait été possible d'en désigner un avant la bataille ! Les premiers boulets qui étaient tombés au milieu de cette foule, en augmentant sa confusion, avaient hâté son départ. Dès lors, la masse informe se déroulant en une inégale et longue traînée, avait couvert de son désordre les collines de la rive gauche du vallon.

Pendant qu'un frissonnement et des cris éperdus d'épouvante, se propageant de la queue à la tête de cette sale colonne, annonçaient qu'à sa suite Forte-Braccio passait le torrent vers Fornoue : Gonzague et Caïazzo, sur deux autres points, et à une demi-lieue l'un de l'autre, descendaient dans son ravin ; puis, remontant avec effort au travers des saules de sa berge opposée, ils se déployaient l'un en tête de notre avant-garde, l'autre en queue de notre arrière-garde ; forçant l'une à s'arrêter, l'autre à se retourner pour lui tenir tête, et suspendant ainsi toute notre marche.

C'étaient trois batailles, au lieu d'une. Notre armée, déjà si faible dans son ensemble, et bien

plus encore, étant surprise ainsi disloquée en trois parties, allait se faire écraser en détail. Heureusement, les deux derniers corps, moins distendus, purent s'entr'aider. En effet, les clameurs qui s'élevaient des bagages, et les cris des premiers éclaireurs, avertirent le roi. Ce prince, trop loin de son avant-garde pour voir et entendre son combat, et la sachant d'ailleurs assez nombreuse, n'hésita pas. Il se sépara encore plus de cet appui où était sa retraite et sa plus grande force, fit volte face avec son corps de bataille, et revint sur ses pas au secours de son arrière-garde. Elle reculait, mais en bon ordre; bientôt le roi la rallie à sa droite, s'arrête, et avec trois mille chevaux seulement, contre quinze mille hommes, la tête et le cœur plus hauts que jamais, il présente à l'ennemi un front redoutable.

Celui des Italiens l'était bien plus encore! on voyait au travers d'une grosse pluie, sous un ciel noir, et à la lueur des éclairs, leur large et profonde ligne toute d'acier, venir bien serrée et au petit pas. Rien n'y manquait; hommes et chevaux, tous étaient bien empanachés, bardés, armés de pied en cap, *avec belles bourdonasses* [1], enfin accompagnée d'arbalestriers et de

[1] Lances creuses pour les tournois.

gens de pied en nombre infini ; et tout cela bien reposé, plein de santé, de vin, de nourriture et se sentant cinq contre un, tandis que, hors le cœur, chez nous tout défaillait; le tiers de nos combattans étaient des domestiques mal armés; nos hommes d'armes, les chevaliers eux-mêmes, étaient la plupart mal montés, mal équipés; une pièce d'armure manquant à l'un, et plusieurs à l'autre; tous étaient affaiblis par les bivouacs, par le besoin, par des maladies rapportées de Naples, enfin par la fatigue et les privations des dernières marches dans la montagne. Mais nul ne songea à ces désavantages, ni même à s'inquiéter de cette autre grosse troupe encore immobile du bâtard d'Urbain, qui, de l'autre rive, semblait prête à se précipiter sur notre flanc, ou sur nos derrières, dès que nous serions occupés en face.

Le roi surtout ne s'en souciait guère. Tout enthousiasmé de son danger, tout ravi de cette occasion de gloire, il ne voyait qu'elle; et non cette gloire de général au milieu des batailles, mais seulement une renommée de roi chevalier, une gloire de champ-clos. Et en effet, tout entier à son devoir de preux, à ce surnom de chevalier sans peur et sans reproche que déjà portait la Trémouille, et que des rangs des simples gens-d'armes qui le suivaient, Bayard allait

élever si haut, il lui suffisait d'être prêt à combattre à outrance. Du reste, il ne songeait à rien prévoir, il ne se mêlait de rien prescrire, et s'en rapportait pour cela à la Chastre et à ses capitaines.

Dans cette situation critique, sa naïve, sa douce et bonne âme, suivant sa disposition naturelle, qu'accroissait une forte émotion, accueillait l'obsession d'une foule de solliciteurs qui lui dérobaient la vue des mouvemens de Gonzague; il ne s'occupait qu'à leur prodiguer l'ordre de chevalerie, qu'ils requéraient de sa main royale.

Pourtant les ennemis étaient déjà si près que, de son poste en avant de notre ligne, le bâtard de Bourbon vit leurs hommes d'armes s'affermir sur leurs étriers, rassembler leurs chevaux et commencer à coucher les lances. Aussitôt il cria au roi : « Accourez, sire, il n'est meshuy temps « de s'amuser à faire des chevaliers; voici l'en« nemi, allons à lui ! »

Plus près du roi, un simple gentilhomme, mais renommé, le brave Dumoulin, ajouta, « Passez donc, sire, passez ! » et chacun s'empressa de faire place, pour le laisser s'avancer au poste le plus périlleux. C'était cependant leur bon petit roi, que les plus jeunes chérissaient par conformité d'âge et de goûts; les moins jeunes,

comme leur nourrisson, comme leur élève; tous par fraternité d'armes, et à la fois comme leur protecteur et leur protégé; enfin, comme l'espoir de la France. Mais ils l'aimaient selon leurs mœurs, à leur manière; et comme il convenait aux idées d'alors qu'il fût en tête d'eux tous, devant son enseigne, à la place la plus dangereuse, où tout l'effort du premier choc allait avoir lieu, quoi qu'il pût advenir, ils l'y poussaient!

Il n'en était besoin, quoiqu'il fût temps. Car en ce moment la ligne ennemie, qui n'était plus qu'à cent pas de la nôtre, prenait le galop; mais au premier mot le roi s'était précipité, et déjà, la lance en arrêt, il entraînait tout après lui.

Le choc fut rude, la mêlée vive, et son effet formidable. Qu'on imagine le cliquetis de tant d'armures, le bruyant piétinement de deux lourdes masses de sept mille puissans chevaux, appesantis par tant de fer, et lancés au galop sur un lit de cailloux mouvans; enfin le bruit des chutes de plusieurs centaines de ces corps tout cuirassés, sur une grève retentissante. Ajoutez qu'aux clameurs, à tout ce vacarme des batailles, se mêla tout à coup le bruissement pressé d'une grosse grêle, et les éclats répétés de la foudre; car c'est un fait, que dans ce choc qui

devait décider du sort de la France et de l'Italie, tout à la fois sembla combattre, le ciel comme la terre. Mais dans cette lutte simultanée d'hommes et d'élémens, celle des hommes finit la première; elle ne dura pas un quart d'heure.

Une mêlée de dix minutes, dans nos charges modernes de cavalerie, où même l'on se joint si rarement, paraîtrait fabuleuse; elle parut courte alors, en raison des armures, à cause de la grande supériorité de nombre des premiers qui se rebutèrent, et de l'importance de la querelle. Pourtant, la chevalerie italienne y fit bravement son devoir, mais plusieurs causes contribuèrent à son écrasement subit. Dans leur gens-d'armerie un mélange de beaucoup de mercenaires qui quittèrent leurs rangs; dans la nôtre un grand ensemble, une bien plus grande habitude et expérience des armes. Puis, soit inattention du jeune chef italien, ou bien que les saules du bord du torrent eussent brisé sa ligne de bataille, et dérobé à ses yeux l'étendue de la nôtre; soit encore que les sinuosités du Taro, contrariant sa marche, l'eussent dirigé trop à gauche, il arriva qu'au moment où les deux lignes se heurtèrent, sa droite se trouva débordée par notre aile opposée, qui, se rabattant sur son flanc droit, le rompit.

En même temps, une autre faute et une ruse de ces Italiens tournèrent également contre eux, et leur ôtèrent la supériorité du nombre. D'abord, au lieu de nous faire envelopper en flanc et en queue par leur réserve, ils la laissèrent sans instruction sur l'autre rive. L'habitude les domina; ils se figurèrent que, comme dans leurs combats ordinaires de cavalerie, la journée se passerait en charges successives et indécises. On s'en rapporta donc au vieux Gonzague, pour appeler à temps cette réserve; mais tout manqua à la fois, Gonzague d'abord, et le temps ensuite; Les premiers coups de lance ayant tué ce brave chef, et le premier quart d'heure ayant décidé de la bataille. Le bâtard d'Urbain, avec tout son corps de réserve, resta donc inactif.

Toutefois, cinq mille fantassins et plusieurs milliers de chevau-légers qui suivaient le jeune Gonzague de Mantoue, suffisaient encore; c'était assez pour aider ses trois mille six cents hommes d'élite à en vaincre trois mille autres, si fatigués, mal montés et si mal armés; mais on a vu que le marquis de Mantoue avait jeté Forte-Braccio sur nos bagages, dont la longue traînée couvrait la pente des collines de gauche du vallon. Il crut l'inconséquence et l'indiscipline de nos Français plus grandes encore que leur valeur.

Il s'attendit à ce qu'au bruit des clameurs de leurs valets, à l'insupportable vue du pillage de leur butin, beaucoup de nos chevaliers, quittant leurs rangs, se précipiteraient au secours, et qu'il nous surprendrait dans ce désordre; mais ce fut tout le contraire : les nôtres restèrent impassibles; ce furent les siens, beaucoup de ses fantassins, toute sa cavalerie légère et bon nombre de ses gens-d'armes mercenaires que ce pillage attira. Pour courir à cette proie facile, abandonnant la charge, on les vit s'échapper par nuées de la queue et des flancs de leur colonne d'attaque. Mais ces débandés eurent à peine le temps d'atteindre leur but; et nous n'aurions presque rien perdu, sans nos valets de bagages, autres misérables, d'abord effarés, mais qui s'entendirent bientôt avec l'ennemi pour piller leurs maîtres.

Au reste, de leur infâme action, les maraudeurs italiens n'eurent que la honte : le bruit du combat qu'ils avaient déserté, les troubla. Ils n'avaient pas saisi une cinquantaine de nos mulets, qu'au retentissement du choc des deux armées, détournant la tête vers la plage, ils virent toutes les lances voler en éclats, ou tomber abandonnées; puis les masses d'armes et les longues épées briller à leur tour; puis presqu'aussitôt, les escadrons vénitiens heurtés dans leur flanc droit

et en tête, culbutés, et toute l'élite de leur cavalerie désarçonnée. Un moment de plus, et la déroute des uns, la poursuite des autres, découvrant l'arêne, la leur montrèrent jonchée de corps étendus captifs dans leurs armures.

Ils gisaient immobiles sous les pieds d'une foule de chevaux errant sans maîtres. Aux couleurs de ces vaincus, ils purent reconnaître l'oncle de leur général, Gonzague de Mantoue, cinq chevaliers de son nom, soixante gentilshommes de ses terres. Trois mille autres succombaient encore, et parmi eux Beroaldi, Strozzi, Piccinino, Montone petit-fils du grand Braccio; toute la fleur, tout l'espoir de la Péninsule!

Au milieu de ce désastre de l'Italie et de cette victoire de la France, un chevalier, l'épée au poing, suivi d'un petit homme mal armé, restait seul debout comme le maître de ce champ de bataille; c'était Charles VIII, avec Antoine des Ambus son valet de chambre. Le premier à vaincre, il dédaignait de poursuivre.

Alors, de toutes leurs viles passions la peur l'emportant, les pillards italiens se joignent à la déroute. De son côté, surprise d'être débarrassée si soudainement, *la grande sequelle* de nos valets et de nos vivandières regarde à son tour, et accourant de leur colline, toute cette nuée de

gens de proie fondit sur ce champ de carnage. Là, rassemblés par trois et quatre et courbés autour de chacun des chevaliers italiens renversés, ils s'acharnèrent, à grands coups de hache à bois, à démolir, à briser les armures de ces infortunés sur leurs figures; puis, les ayant mises à découvert, ils jouissaient de la détresse qu'elles exprimaient, et, sans pitié, hachaient ensuite.

On les laissa faire, on ne fit de quartier à personne. Guinegate, où la chevalerie française avait perdu par le pillage une bataille gagnée valeureusement, était présente à nos hommes d'armes! *Souvenez-vous de Guinegate!* se criaient-ils entre eux! Aussi, dans leur poursuite et d'un premier élan non interrompu, ils poussèrent tête baissée jusques dans Fornoue, pêle-mêle avec les vaincus, renversant, massacrant toujours.

Le bâtard de Bourbon alla même plus loin; il franchit le Taro et toucha au camp ennemi, devant lequel il fut abattu, saisi et blessé mortellement. On ne sait s'il fut emporté par son ardeur ou par son cheval; soit qu'il le connût mal, en ayant changé au moment du combat, pour en choisir un autre pareil à celui du roi et détourner sur lui les coups qu'on destinait à son prince; soit, comme on l'a dit encore, que

dans la charge, un coup d'épée eût coupé ses rênes.

Quant aux autres, Fornoue, le Taro, et l'essoufflement de leurs grands chevaux sur cette plage pierreuse et mouvante, les arrêtèrent, et surtout l'étonnement, au milieu de leur victoire, de voir tomber Julien Bourgneuf, un des leurs, un capitaine, mais mal armé, et qu'un Italien oublié derrière eux tua en passant. Cela les rendit à eux-mêmes; ils s'avisèrent alors de regarder où ils en étaient, et avec qui, et où en était la bataille?

Cette réaction, ce retour d'une grande exaltation à la réflexion fut si complet, que, dans leur préoccupation, ils virent indifféremment passer près d'eux une trentaine de ces hommes d'armes italiens, sur lesquels un moment plus tôt ils s'acharnaient si impitoyablement. Dans la mêlée, ils les avaient dépassés sans y prendre garde; mais d'où venaient ces ennemis? N'était-ce pas du lieu où le roi devait être encore? Leur petit roi! qu'eux tous, ses mignons, ses gardes, ses preux eux-mêmes, avaient tant juré de défendre, et qu'ils ne voyaient plus avec eux! Où était-il? A cette remarque subite un cri précipité : « Où est le roi? allons au roi! au roi! » courut de bouche en bouche; et tous, au grand

trot de leurs chevaux, revinrent sur leurs pas, interrogeant, dévorant de regards inquiets cette longue arêne, couverte de cadavres.

Ils l'aperçurent enfin, et il était temps. Il y avait quelques minutes qu'une bande d'hommes d'armes échappés à notre avant-garde, et n'ayant osé retraverser le Taro déjà gonflé, en avait, dans sa fuite, remonté la rive. Ces fuyards venaient, en passant, de remarquer ce chevalier si richement armé et son isolement; ils s'étaient précipités sur lui. Le jeune roi, seul contre trente, eût été d'abord pris ou tué, sans sa bonne épée, dont il joua hardiment, et sans les bonds agiles de son cheval Savoie. Ce brave coursier avait aidé son jeune maître, secondé par des Ambus, à se multiplier et à faire de tous côtés tête à l'orage. Il succombait cependant, quand ces Italiens, voyant arriver du secours, lâchèrent prise, et fuirent au travers du torrent. Les nôtres accouraient; il y avait bien trois quarts d'heure qu'ils avaient perdu de vue leur prince; mais le bon petit roi, « qui jamais ne sut dire un mot fâcheux à personne », n'en eut garde en ce moment. L'effroi des siens, leurs remords d'un si fol abandon, leur enthousiasme de sa valeur, et l'heureux à-propos de leur retour lui suffirent: surtout au milieu de sa joie si naturelle au sortir

d'un grand danger, dont il ne lui restait que la gloire.

En ce moment de bonheur, un jeune chevalier, simple homme d'armes de la compagnie de Ligny, grand, maigre, encore tout échauffé, tout sanglant du combat, et qui maniait son courtaud avec une dextérité remarquable, s'approcha du roi; un étendard ennemi qu'il avait remporté, était entre ses mains; il venait lui en faire hommage. Charles reconnut en lui ce page qu'il avait reçu du duc de Savoie, et dont il avait souvent distingué le mérite et prophétisé la gloire. Il l'accueillit bien; mais il dut être surpris, dans un tel jour, de ne point voir sur son grand cheval de bataille un homme d'armes si habile en équitation, et si jaloux de sa tenue militaire. On lui apprit les grands coups dont il s'était signalé, et que ses deux chevaux venaient d'être tués sous lui. Charles l'aimait; il lui fit compter 500 écus d'or: c'était Bayard.

Ainsi, ce combat si fameux avait duré dix minutes, et la poursuite trois quarts d'heure. Le massacre continuait, surtout celui des fantassins ennemis dispersés, qui erraient vainement des collines au torrent, afin d'échapper à nos archers. Déjà les cadavres de trois mille trois cents Italiens couvraient la plage, et seulement environ

deux cents des nôtres, dont trente-deux gentilshommes, neuf Écossais, une soixantaine d'archers, et le reste serviteurs d'épée ou valets de bagages.

Mais ce n'était qu'une victoire, et il en fallait une seconde. Car, grâce à l'impéritie du chef, en ne sachant pas même marcher ensemble et serrés devant l'ennemi, quoiqu'on fût déjà trop peu, tous réunis, pour une seule bataille, on s'en était attiré deux. Charles ignorait où en était l'autre, celle du maréchal de Gié, de la meilleure partie de l'armée et de son avant-garde. On fit donc promptement ramasser les lances italiennes; la plupart étaient entières, et si bien peintes qu'elles faisaient envie; mais alors on s'aperçut qu'elles étaient creuses, et à peine du poids d'une javeline. C'étaient des lances de tournoi; néanmoins on s'en réarma; puis, de l'avis de La Chastre et de quelques autres, on se remit en marche vers l'avant-garde.

CHAPITRE VIII.

Charles la rejoignit bientôt. Il la trouva tout entière, mais inerte et comme impassible au milieu de l'armée ennemie en déroute. La discorde y régnait : les maréchaux de Gié et de Rieux y étaient aux prises, et si violemment qu'ils allaient en venir aux mains, sans le roi, qui s'interposa. L'explication ne se fit pas attendre. Les cris et l'emportement breton du maréchal de Rieux l'eurent bientôt donnée.

L'attaque de Caïazzo San-Severino et celle de Gonzague de Mantoue avaient été simultanées, mais bien différentes. Caïazzo, avec un gros corps d'infanterie milanais et allemand, deux mille quatre cents chevaux et en laissant sur l'autre rive Bentivoglio et sa réserve, avait passé le torrent. Sa peur comptant sur une plus grande peur, il était venu se placer en tête de notre avant-garde, lui barrant fièrement le chemin, la forçant de s'arrêter et de se déployer pour combattre. Mais quel combat ! Ce Caïazzo

si menaçant s'était contenté de caracoler à la tête de sa cavalerie devant notre ligne immobile; nos Suisses seuls, pendant quelques instans, avaient pu croiser le fer. Et d'abord, serrés en un épais et gros bataillon, ils avaient ri de la vaine décharge de traits et de javelots des arbalestriers et des rondeliers de Milan, espèce d'infanterie legère. Mais quand la ligne entière d'infanterie ennemie avait osé s'approcher, en présentant ses piques d'une longueur démesurée, alors, des trois flancs entr'ouverts de nos Helvétiens, leurs trois cents espadons s'étaient élancés. Ces jeunes hommes d'élite avaient suffi; on les avait vus se jeter tête baissée au milieu de cette foule de lances, et de leur longue et large épée, qu'ils maniaient à deux mains, les trancher par le bout et s'y faire jour. Aussitôt cette forêt mouvante avait flotté, et s'abattant d'elle-même, le sol en avait été laissé jonché par un essaim de fuyards désarmés, courant éperdus sur la plage.

Un seul corps ennemi avait tenu : c'étaient des Allemands; ils s'étaient fait massacrer jusqu'au dernier : et là encore, il y avait eu plus à tuer qu'à combattre.

Mais alors, puisque l'ennemi s'était défait de lui-même, pourquoi n'avoir pas osé accepter une victoire si gratuite! avoir interdit tout

mouvement pour en recueillir les fruits ! Pourquoi, quand ce bravache de Caïazzo, qui avait tant demandé la bataille, et qui, de loin, semblait vouloir tout pourfendre, s'était mis à parader devant nos lances avec ses hommes d'armes, l'avait-on, au premier simulacre de charge, laissé tourner le dos et fuir honteusement, sans le suivre? Et tous, comme de Rieux s'indignaient, accusant le maréchal de Gié, et jurant « que « cent pas de plus, tout l'ost ennemi se fût mis « en déroute ! »

Lui s'excusa, ayant raison en principe, et tort dans l'application, à la guerre surtout, si souvent contraire aux principes ! il ne réussit qu'à prouver que c'était par d'excellentes raisons qu'il avait commis la plus grande des fautes. « Et en effet, n'avait-il pas ignoré le sort du roi? Pouvait-il oser s'en séparer davantage? Devait-il poursuivre une déroute, en laissant sur son flanc droit Bentivoglio avec la réserve ennemie qui le menaçait de l'autre rive? Et quand le Taro croissait à vue d'œil, comment en risquer le passage? Car enfin de quoi était-il question, n'était-ce pas d'une retraite? Dès lors, quand l'obstacle était dissipé, pourquoi rentrer dans le danger, tenter le sort, se confier aux intempéries de l'air et au cours fantasque d'un torrent, qui, deux

fois en un jour, venait de s'enfler si follement? »

Pendant ce débat, l'armée s'étant toute ralliée, ses chefs s'étaient réunis autour du roi. Là, sur les bords du torrent, au bruit de ses flots, en vue du camp ennemi, et sous une pluie continuelle, à quoi les armures d'alors rendaient peu sensible, on tint conseil. Trivulce et Vitelli poussèrent en avant, et surtout le vieux Francesco Secco; il montra la route de Parme tout en mouvement; « c'était », assurait-il, « une grande déroute! qu'on marchât seulement, et le camp italien serait pris, son armée détruite, Parme déjà toute branlante tomberait entre nos mains, Novarre et Louis d'Orléans seraient délivrés, Milan soulevée, Sforce en fuite, toute l'Italie soumise! Qu'importait un torrent, seul obstacle à vaincre? Pour tant de bien et de gloire, il ne fallait que poursuivre comme on voyait fuir, lâcher la bride aux chevaux, quelques coups d'éperons, pas même un coup de lance! »

Plusieurs, et Comines entre autres, l'approuvèrent, mais mentalement: « Francesco », a-t-il écrit depuis, « étoit un sage et hardy chevalier! « il disoit vrai, tout fuyoit, les chefs ennemis en « sont depuis convenus. C'eût été la plus belle et « grande victoire et la plus profitable! Mais les « capitaines françois furent d'un autre avis. »

Celui de Gié devint contagieux. Soit amour-propre ou conviction, soit qu'il lui convînt de faire partager sa faute, il y persévéra. Les autres capitaines, las d'un premier effort, de la fatigue des jours précédens, et que la faim et le poids des armes depuis le matin, portaient au repos, se rangèrent de son avis. La plupart des jeunes mignons, de Ligny et le roi surtout, à qui peu de gloire suffisait, ennuyés de l'Italie, et qui étaient de ces déterminés qui commencent tout sans rien finir, n'aspiraient qu'à revoir la France : satisfaits de s'en être ouvert le chemin, ils n'en demandaient pas davantage. Ils préférèrent tourner le dos à l'ennemi, qu'à ce nouveau but de tous leurs désirs.

On allégua donc, contre l'avis de nos braves chefs italiens, la fatigue des chevaux, les mugissemens, les bonds écumeux du Taro, qui croissait de plus en plus et qui empêchait presque de s'entendre; enfin, l'imprudence d'engager une autre bataille dans le désordre d'un tel passage, entre ce torrent et les retranchemens ennemis, dont on apercevait la crête toute bordée de casques, toute hérissée de lances !

En effet, dans le camp italien l'attitude changeait. Au milieu du tumulte d'une bataille si désordonnée, des Ursins et Pitigliano, depuis

Naples nos prisonniers sur parole, et jusque-là fidèles à l'honneur, s'étaient échappés. L'un, des Ursins, avait été se cacher dans quelque maison, pour retourner de là, près du pape; mais Pitigliano, plus guerrier, s'était joint aux défenseurs de son pays, dont cette fois il sauva tout, fors l'honneur. D'abord entraîné dans la déroute générale sur le chemin de Parme, il courut plus de deux grandes heures en criant : *Pitigliano! Pitigliano!* Cri de guerre et de ralliement alors bien connu, nom redoutable! Ce capitaine avait enfin réussi à se faire reconnaître de ces effarés; il les avait suppliés de s'arrêter, leur disant les Français plus étonnés, plus en désordre qu'eux-mêmes et tout prêts de fuir à leur tour. Et il est vrai qu'à la faveur de l'inconcevable circonspection du maréchal de Gié, et des tergiversations de nos capitaines, lui et Gonzague étaient parvenus à reformer un corps d'observation, et à décorer le camp ennemi d'une apparence redoutable.

Toutefois, contre ce troupeau d'hommes effarouchés, plutôt parqués que campés dans ce retranchement, qui les défendait plus qu'ils n'en étaient défenseurs, un simulacre d'attaque eût suffi. Mais leur peur inerte suffit elle-même contre le dégoût de gloire dont nos capitaines se

trouvèrent saisis. Cependant, Trivulce et Francesco Secco se dépitaient! l'occasion, cette rapide et puissante divinité des batailles, que leurs yeux italiens reconnaissaient mieux que les nôtres, après l'avoir vue s'offrir cette fois si long-temps et si complaisamment à Charles VIII, ils la sentaient peu à peu s'échapper! elle s'évanouit enfin avec l'un des plus longs jours de l'année 1495.

Depuis six heures du matin, il n'y avait eu que deux heures de marche et de ralliement; qu'une heure de combat et de poursuite, et l'on n'avait fait qu'une demi-lieue. Tout le reste du jour, onze heures entières, s'étaient donc perdues en pourparlers avec l'ennemi d'abord, entre soi ensuite. Pour trois heures remplies, il y en avait quinze qu'on était à cheval, et le jour finissait. Cette journée à la fois si grande et si vide, était passée; Charles l'avait rappetissée à sa mesure. Au lieu de l'Italie entière, il en recueillait la possession d'une demi-lieue de terrain ensanglanté; au lieu d'une grande conquête, une retraite!

La nuit venue, chacun ne songea qu'à aller chercher un abri, Gonzague dans son camp, et Charles dans la métairie de Vergera, à un quart de lieue du torrent. Il resta maître du champ de

bataille, où coucha son armée; triste honneur! alors et long-temps depuis très recherché, mais qui ne prouverait guère aujourd'hui qu'une victoire stérile.

Cette journée allait faire époque. La dernière des grandes batailles du moyen âge venait de finir. Lutte de barbares, sans plan, sans art, sans grandes manoeuvres, sans ensemble enfin; réunion de combats partiels, plutôt que bataille; où l'inspiration de chacun, ou la conscience de sa propre valeur, bien plus que la foi dans l'habileté du chef, force indispensable des armées de nos jours, semblaient suffire.

CHAPITRE IX.

Cependant, depuis la fin du combat jusques à la nuit, durant la longue interruption de cette victoire tronquée, soit incurie, soit incertitude, aucun ordre de campement n'avait été donné, nul logement préparé : on ne savait même pas où étaient les restes des bagages. Quelques masures entouraient la chétive ferme de Vergera où le roi s'établit; les plus forts s'en emparèrent; les autres couchèrent au milieu des vignes sur la terre nue et trempée d'eau; sans abri, sans vivres, sans nuls gens pour en préparer, sans même de manteaux, et Comines entre autres, qui le matin avait prêté le sien au roi, quand les stradiotes avaient emmené les mulets de ce prince avec toute leur charge.

Heureusement, la moisson étant faite, la métairie était pleine de gerbes : sans quoi, après une marche si pénible, tant de privations, et une nuit et un jour si fatigans, les chevaux eussent succombé.

Quant au roi, il ne manqua de rien, grâce à l'empressement de chacun; comme cela arrive toujours pour de tels chefs : et même pour de moindres, ce qui les trompe sur les souffrances du soldat, qu'on n'apprécie bien que lorsqu'on les partage.

Alors, malgré leur victoire, l'air de ces jeunes chevaliers parut moins hautain que la veille; ils semblaient moins fiers qu'avant la bataille. Le quartier royal, et jusqu'à la chambre de Charles, étaient remplis de seigneurs blessés, dont lui-même faisait prendre soin. On était inquiet du lendemain, même de la nuit, dont la surveillance venait d'être confiée aux Suisses. On remarqua que le roi se crut obligé de les encourager et qu'il leur fit distribuer trois cents écus d'or : aussi firent-ils bonne garde, se tenant alertes par des cris de veille, et sonnant le guet toute la nuit, sur leurs tabourins, suivant l'usage.

L'ost ignorait ce que faisait l'ost. Nos chevaliers se trompaient, comme il arrive le plus souvent, en jugeant des autres par eux-mêmes, et du lendemain par la veille. Le célèbre et brave La Noue l'a remarqué; « ils faillirent », dit-il, « de tête et d'esprit! »

En effet, une bien autre appréhension trou-

blait le camp ennemi, où tout abondait hors le cœur. Les chefs y retenaient à peine leurs soldats tremblant au moindre bruit, et fuyant successivement leurs enseignes. Le torrent, la nuit, la peur toujours mutuelle qu'elle inspire, ne les rassuraient point. Les récriminations réciproques augmentaient l'amertume de la défaite. Le bâtard d'Urbin, entaché de couardise pour être, avec sa réserve, resté témoin inactif du désastre de Gonzague de Mantoue, renonçait à son commandement; il allait ailleurs cacher sa honte. Vainement, Caïazzo prétendait sa fuite une manœuvre! ces Italiens, si braves dans le siècle suivant, dès qu'ils furent mêlés à nos guerres, rougissaient d'eux-mêmes; ils semblaient pressentir le cri de douleur de leur historien contemporain, de ce témoin de leur désastre, signalant à la postérité « cette tant malheureuse et déplorable bataille du Taro, qui perdit l'ancien honneur italique, dont l'inexpiable ignominie fit tomber l'Italie dans le mépris des nations étrangères, et finalement dans leur servitude! »

Quant aux provéditeurs, ils s'occupaient à consoler Venise; ils allaient même lui faire chanter un *Te Deum*, en lui envoyant les reliques, le manteau et l'épée royale du roi de France; vol de stradiotes sur des valets, dont leur sénat

se fit un trophée, et que bientôt Louis XII le força de rendre.

Cependant, le lendemain 7 juillet, à la pointe du jour, les Français, ne songeant qu'à chercher un meilleur campement, aperçurent sur une hauteur, à un quart de lieue de leur bivouac, le village de Medesano. Dès huit heures du matin, l'artillerie y fut rangée, le camp tendu, et Comines en partit pour parlementer encore.

Mais aucun de nos trompettes ne voulait l'annoncer. Ils alléguaient que celui de leurs compagnons qui s'était risqué la veille, avait péri; que, dans le combat, neuf de ceux des ennemis avaient été massacrés sans quartier, contre la coutume, et qu'ils craignaient la perfidie des stradiotes, ou des représailles.

L'un d'eux enfin se décida: des sauf-conduit furent échangés, l'un pour Comines, de Piennes et le cardinal Briçonnet; l'autre pour Gonzague de Mantoue, Caïazzo et les provéditeurs. Mais ni ces Italiens, ni ces Français ne voulurent passer le torrent. Comines enfin osa seul se risquer au milieu d'ennemis si défians : il tut les meurtres de la bataille, promit à Gonzague qu'on soignerait ses parens et tous les prisonniers; « ce qui étoit aisé », a-t-il dit ensuite, « car il n'y en avoit point, ce qui n'advint par aventure jamais en

bataille. » Après quoi, étant convenu d'une trève de quelques heures pour enterrer les morts, il retourna près du roi, qui rassembla son conseil.

On s'y regarda long-temps l'un l'autre ne sachant que dire. Enfin, Charles ayant consulté Briçonnet à voix basse, renvoya puérilement Comines au camp ennemi, sans instructions, sans craindre le mauvais effet de ce redoublement d'avances. Il allégua l'espoir de recevoir enfin quelque proposition acceptable. Mais Comines entrevit le but de cet émule de César et de Charlemagne; il comprit qu'il n'aspirait plus qu'à tromper Gonzague et à se dérober à lui par un départ subit et nocturne. Ce fut aux chuchotemens continuels du roi, et à l'air mystérieux de ses confidens que le rusé diplomate devina cette intention. On ne la lui confia point, soit défiance; soit, après tant de forfanteries, embarras de convenir qu'on ne songeait plus qu'à s'évader furtivement du champ de bataille.

Ce jeune quartier-général semblait vouloir à la fois se servir et se jouer de son vieux ministre. Comines seconda cette inconséquente jeunesse en dépit d'elle-même. La nuit revenait et les stradiotes avec elle; déjà, leurs grandes gardes entouraient le camp italien, et Gonzague n'o-

sait plus répondre à notre envoyé, de sa sûreté au milieu de ces barbares. Comines s'empressa de remettre la conférence au lendemain; il eut soin de renvoyer le trompette vénitien, espèce d'espion qu'on offrait de lui laisser toute la nuit comme sauve-garde; il rendit ainsi ruse pour ruse, et par la promesse d'avertir, si quelque changement survenait, il endormait l'ennemi.

On soupa mal au camp français. La pluie ne discontinuait pas, et l'on y bivouaquait encore. Mais dès minuit, un ordre courut de bouche en bouche : on remarqua quelques mouvemens; c'était à l'avant-garde, dans l'artillerie, et aux bagages! Ils prenaient les devans; dès lors on se tint pour averti, et tous se préparèrent à suivre.

Enfin vers deux heures du matin, le 8 juillet, un trompette sonna le guet; à ce signal convenu, Charles monta à cheval, non pour combattre, mais pour tourner le dos à l'ennemi! *prenant chemin de sauveté, qui est chose bien espouvantable pour un ost*[1]. Cependant tous obéirent, et même avec empressement; Comines, quelques autres, et nos chefs italiens, seulement, déploraient cette honte. Ils voyaient bien que c'était renoncer à la fois à Naples, à la Toscane,

[1] Comines.

abandonner son armée d'occupation, perdre une conquête, gâter une victoire! Et cela sans nécessité, et bien moins par une prudence intempestive que par une inconséquente inconstance.

Charles, comme sa jeune chevalerie, cédait au dégoût d'une expédition qui lui semblait déjà d'une longueur infinie, à l'ennui d'une longue route, au puéril empressement de revoir des femmes, de raconter des prouesses, et de jouir au milieu de sa cour de ce troisième et dernier acte de sa vie! Acte si brillant de bonheur, où tant de fortune avait été gaspillée, et qu'il achevait de gâter par un dénouement si misérable!

Pendant les deux premières heures, cette armée de chevaliers s'enfuit en silence et dans l'obscurité; elle suivait un mauvais sentier, tantôt creux, tantôt *bossu*, où, pendant plus de deux lieues, il fallait marcher à la file. Bientôt, à l'hésitation de la tête de cette frêle et longue colonne, à ses temps d'arrêt continuels, on s'aperçut qu'elle marchait à tâtons, au hasard et sans direction. Alors de bouche en bouche et de la tête à la queue, chacun, roi, grand-écuyer, capitaines et chefs d'enseignes s'étant vainement questionnés, on vit que dans ce pays inconnu, dans ce danger pressant, dans cette marche nocturne, pas un seul chef n'avait songé à prendre

un guide. Sur quoi Comines, souriant amèrement, leur disait : « qu'il n'en falloit point! que « Dieu seul avoit guidé la compaignie pour venir, et que frère Savonarole avoit bien prédit « que lui seul encore conduiroit le retour ».

Il disait vrai, car le bonheur voulut que l'on fût sur le bon chemin. Cependant, comme en sortant de ce coupe-gorge et de la nuit on débouchait dans une grande plaine, où l'on commençait à respirer, on aperçut au loin avec surprise, se mouvoir une grosse troupe et briller des armes! Bientôt même, on crut reconnaître au milieu d'elle la bannière blanche et carrée du marquis de Mantoue. L'effroi fut grand : on était donc prévenu, coupé, séparé de son artillerie! Et que pouvaient être devenus l'avant-garde et les bagages? Pourtant, comme il n'y avait point à balancer, que la France était devant soi et que jusques-là ce n'était point le cœur mais seulement la tête qui avait manqué, on se préparait à combattre, quand les coureurs des deux partis se reconnurent.

C'était notre avant-garde et le reste, et quant à l'étendard, italien en effet, c'était celui de Trivulce. Joyeux alors, et comme après un duel accommodé, tous ensemble allèrent déjeuner gaîment à San-Donino.

Ils s'y trouvèrent si bien que lorsqu'il fallut continuer la retraite, on ne put en arracher les Suisses qu'au moyen d'une fausse alerte; car ce jour-là et le suivant, il n'y en eut point de véritable. Ce fut en cela surtout, comme sans cesse le répétait Comines, « qu'on vit qu'il étoit bien gardé celui que Dieu garde; et fut bien vraye la prédiction du vénérable frère Hieronime, que Dieu conduisoit le roi par la main! »

En effet, pendant que le 8 juillet, Charles s'était ainsi perdu dans la double obscurité de ce défilé et des dernières heures de la nuit, l'ennemi, se confiant dans la parole du vieux ministre de Louis XI, dormait tranquillement. En même temps de grosses nuées crevant encore sur le Taro, le rendait inguéable. Le jour venu, la conscience de leur faiblesse, celle de notre audace, la fumée de nos feux abandonnés, avaient encore trompé ces Italiens. Depuis quatre heures du matin jusqu'à midi, pendant huit heures, en dépit de plusieurs rapports, nonobstant l'absence de Comines et malgré la solitude de l'autre rive, ils n'en avaient pu croire, ni leurs oreilles, ni même leurs yeux.

Vers midi cependant, ne pouvant plus douter d'une retraite à leur gré si inconcevable, ces vaincus de la veille, étonnés de s'être reveillés

victorieux, s'étaient peu à peu encouragés. Mais pendant quatre heures encore, le Taro gonflé avait contenu leur impatience. C'était seulement peu de temps avant la nuit, et même en perdant quelques hommes, que Caïazzo, avec deux cents chevau-légers avait pu le franchir; mais alors, Charles avait atteint Fiorenzuola, où il coucha; et le lendemain 9 juillet, ayant dépassé Plaisance, il était déjà campé sur la Trebbia, avant que Caïazzo eût pu le joindre.

Cela fut heureux, car dans cette seconde journée de retraite, tout jusqu'au ciel, au sol et aux habitans s'était montré notre ennemi. Les habitans, en rompant un pont sur notre passage; le ciel, en versant des torrens sur la colonne française arrêtée, pendant les quatre heures employées à refaire ce passage; le sol enfin, qui tout détrempé s'ouvrit ensuite sous nos pas, en retenant notre grosse artillerie. Elle s'arrêta tout engravée dans les boues; pour l'en arracher, il fallut atteler à chacun de ces lourds canons jusqu'à cinquante chevaux et autant de pionniers. « Ce fut, dit « Lavigne, une merveilleuse peine! » D'autant que pour marcher ensemble et en ordre, il fallait que l'infanterie et la gens-d'armerie réglassent leur allure sur celle de ces lourdes masses.

On n'avançait donc qu'à petits pas interrom-

pus par des haltes continuelles : mais l'honneur soutint. On ne vit ni les hommes d'armes, ni même les volontaires s'irriter, et maudire l'obstacle. Au contraire, tous offraient leurs bras, poussaient aux roues et attelaient eux-mêmes à ces gros canons jusqu'à leurs chevaux de bataille. Comme leur bon petit roi, ils se montraient résolus à tout souffrir, plutôt que de laisser à l'ennemi une seule arme quelle qu'elle fût, et une seule charge de poudre.

Ce fut ce jour-là que Plaisance, déjà toute pleine de Fracasse, de quatre mille chevaux et de cinq cents Allemands, se trouva sur leur chemin. Il fallut défiler sous ses murs; mais les nôtres passèrent si serrés, si fiers et en si bon ordre, qu'aucun ennemi n'osa en sortir.

Cela remonta si haut ces inconsidérés, qu'ils reprirent aussitôt leur téméraire allure. Oubliant les crues subites des affluens du Pô, ils campèrent ce soir-là même, à cheval sur la Trebbia, contre toutes les règles; le roi et sa chevalerie au-delà, sur la rive gauche, et seuls pour être plus à l'aise; et l'artillerie, sur la rive droite, avec les Suisses il est vrai, et même avec deux cents lances, mais du côté de l'ennemi, comme livrée à lui par le torrent qui coupait en deux cette armée, tandis que, si elle eût toute passé

sur son autre rive, la Trebbia, devenant notre alliée, eût assuré notre repos. Ils méprisèrent cette précaution et s'en repentirent.

C'est un fait réel que ce torrent ainsi dédaigné, sembla susceptible de colère : on l'eût cru jadis du moins; car, tant que dura le jour, calme, limpide et silencieux, son cours n'inspira nulle inquiétude. Mais la nuit venue, vers dix heures, il se trouble; ses flots deviennent turbulens, ils grondent, s'enflent, et bientôt bruyans et tumultueux, ils débordent et réveillent nos gens. L'armée, qui se croyait réunie, se voit séparée en deux camps : l'un est sans communication avec l'autre, sans retraite et à la merci de l'armée ennemie : car Caïazzo, ses chevau-légers et ses stradiotes venaient de l'atteindre. Alors, désespérés du péril de leurs compagnons, le roi et ceux des siens qui avaient passé l'obstacle, bordent sa rive gauche; ils sondent le gouffre, ils tentent ses gués, qui tous ont disparu. Malgré la fatigue du jour précédent, ils s'épuisèrent pendant cette nuit tout entière en efforts infructueux, maudissant leur incurie, qui tournait contre eux ce phénomène, que, pour la seconde fois comme au Taro, le ciel semblait avoir envoyé pour assurer leur salut.

Enfin, vers cinq heures du matin, à l'heure

des attaques, ces eaux s'abaissèrent d'elles-mêmes. Aussitôt, d'une rive à l'autre, on s'empressa de tendre des cordages pour marquer les gués et assurer la marche : car il fallut que ces Suisses, enfoncés dans l'eau jusqu'aux épaules, fendissent de leur poitrine ce courant dangereux et rapide encore.

Heureusement, le fond du torrent étant solide, on put, en noyant les canons et à force de chevaux, leur faire traverser sous les eaux son lit de pierres.

CHAPITRE X.

L'ARMÉE enfin réunie, on continua la retraite; mais elle devait être de huit journées, devant une armée cinq fois plus forte, au travers d'un pays tout ennemi, sillonné de torrens et tout hérissé de villes fortes. On commençait la troisième marche, harassés, affamés, tard, et l'on était atteint.

Il fallut dès-lors que l'arrière-garde bataillât tout le jour. C'étaient les Suisses, et entre autres leurs trois cents enfans perdus; gens d'élite, armés de coulevrines et d'arquebuses qu'ils tiraient soit sur chevalet, soit à deux, l'épaule de l'un servant d'affût. Ces braves soldats, avec leur flegme imperturbable, attendaient à demi-portée les charges bruyantes des Stradiotes, qu'alors leurs décharges arrêtaient court, et qu'ils dégoûtèrent.

Ils eurent la gloire de cette retraite, gloire que nos Gascons et même nos hommes d'armes, dans leur passion de revoir la France, le visage

toujours tourné vers elle, ne leur disputèrent pas. Ceux-ci bornèrent la leur, comme dans la seconde journée, à ne rien abandonner à l'ennemi, et, ce qui parmi eux était rare, à souffrir patiemment et sans murmurer; car, dans ce trajet pénible, tout manqua : le logement, les vivres et l'eau même!

Pendant que les Suisses combattaient, la colonne à chaque instant stagnante, mais toujours décidée à ne point quitter d'un seul pas ses énormes pièces, cheminait lentement. Dans ces longues marches commencées avant le jour, quand au milieu des fréquentes haltes des uns et des efforts des autres, le soleil d'Italie et de juillet dardait aplomb sur les casques et les cuirasses ses rayons dévorans, on cherchait vainement, dans les puits et les sources taries, à étancher une soif ardente. Alors, si les fossés bourbeux de quelques petites villes ou villages s'offraient à ces hommes mourant d'épuisement, les premiers qui apercevaient ces bourbiers couraient s'y précipiter jusqu'à la ceinture; ils s'abreuvaient avidement de cette eau saumâtre, aussitôt troublée par une fange infecte, et que dix mille hommes et plus de quinze mille chevaux ou mulets, accourant en foule, trouvaient déjà presque épuisée.

Quant aux vivres, ce ne fut que par le crédit de Trivulce sur le parti guelfe, et au poids de l'or, qu'on en obtint des villes près desquelles on passa. Encore, dans leur insultante défiance, était-ce les portes closes et seulement du haut de leurs murailles, qu'elles nous les livraient.

Le soir, chacun s'établissait où il pouvait, sans ordre, car personne n'en donnait; sans distributions, puisqu'il n'y avait point de quoi en faire; sans place assignée, car on ne marquait plus les logemens. Et pourtant, il y avait un tel accord dans l'ardeur de sortir de ce pays que pas une seule plainte n'échappa, pas un désordre n'eut lieu; que nul traîneur ne fut ramassé par l'ennemi, et qu'enfin ce dernier détail, celui des logemens, ordinairement si chatouilleux, n'excita pas de querelles!

La fatigue et le besoin contribuèrent aussi à cette modération. A peine arrivés, il fallait que jusqu'aux premiers de l'armée, allassent aux vivres et aux fourrages, qu'ils rapportaient à bras, sur leur dos, et de loin, comme leurs valets. Pendant deux jours entre autres, les mieux partagés durent se contenter d'un morceau de pain noir.

C'était pourtant, de Sarzanne à Asti, pendant environ quatre-vingts lieues de marches et de combats, que l'on eut à bivouaquer ainsi sans

répit; le plus souvent ce fut par nécessité, et deux fois à la prière de Trivulce. Cet Italien avait craint le pillage de deux villes : le 10 juillet, celui de San-Giovani, et le 12, celui de Nosle. Celle-ci lui appartenait; l'autre venait de nous fournir des vivres. Trivulce avait d'ailleurs persuadé au roi de les ménager toutes. On campa donc auprès, dans les bois. L'infortune avait produit son effet; on ne pouvait être aussi fier, aussi avantageux, en fuyant qu'en marchant en avant. Alors on n'avait pas daigné plaire; en rétrogradant, on comprit la nécessité de ne pas déplaire, et de ne point révolter d'avance ceux que l'on voulait un jour gouverner.

Car Charles, avec sa tenacité de prince légitime à des droits transmis, tout en fuyant, n'abandonnait pas plus qu'à Pontremoli, ceux de son cousin à la couronne de Milan. Vainement Trivulce lui offrit encore de transformer toutes les privations, les fatigues, les dangers de sa retraite en entrées triomphales, en acclamations et en fêtes : « qu'il relevât seulement la bannière ducale du jeune Galéas de Milan, et toutes ces villes fermées devant lui s'ouvriraient à son armée libératrice! lui, Trivulce, en répondait! toutes s'empresseraient d'accueillir un roi-che-

valier, redresseur des torts et protecteur de l'innocence opprimée! »

Mais Charles, en reconnaissant Galéas, eût infirmé les droits du duc d'Orléans; il eût relevé la maison aragonaise de Naples : et quoiqu'il fût mécontent de son cousin, c'était un acte auquel nulle considération de peines et de dangers, pas plus que de plaisirs, n'eût pu le décider.

Et puis, qu'importait à ce roi, à de Ligny presque aussi roi que lui, aux autres jeunes courtisans et à tant de volontaires et de chevaliers, des fêtes passagères, des acclamations italiennes; ils les dédaignaient plus que jamais, ils en étaient rassasiés : c'étaient leurs familles, leur cour, leur société française, si noble, si élevée, d'un esprit si vif, si gai, si ingénieux, et à la fois si franc et si aimable, au milieu desquelles ils brûlaient tous de se retrouver. Pour des Français, il y avait tant de longs jours qu'ils avaient quitté ces délices; et leur roi surtout, combien y avait-il de temps que près des dames qu'éblouissait sa cour errante, séducteur assuré de plaire, il ne s'était enivré de plaisirs, de louanges, et, dans ces jours d'ignorance, d'une admiration si facile à inspirer!

Tous, comme lui, venaient de faire une chose si extraordinaire! car, depuis le temps des croisades, pas un de nos rois, aucune de nos armées, n'étaient sortis de France; avec quelle curiosité, eux qui venaient de si loin, allaient-ils donc être vus, questionnés, écoutés! Ils étaient pleins d'avance de tant de récits; ils rapportaient tant de souvenirs, de si intéressantes causeries, des usages si singuliers, des trésors si précieux. « Et « jusqu'à force beaux et riches meubles que j'ai « vus dans notre maison », dit Brantôme, qui tant d'années après les admirait encore!

Ces voluptés, toutes ces joies, et non les Stradiotes et les Italiens, voilà quels étaient leurs véritables, leurs plus dangereux ennemis. Ceux-là n'étaient pas derrière, mais devant eux! Ils y couraient; aussi désiraient-ils bien plus qu'ils ne craignaient, et fuyaient-ils moins qu'ils n'étaient attirés!

Le 11 juillet, Tortone et Fracasse San-Severino, qui se trouvèrent entre eux et ce but de leurs désirs, s'en aperçurent. Il fallait que cette armée passât sous Tortone. Fracasse s'y était jeté; une étroite et longue chaussée, élevée sur des prés marécageux y conduisait; une grosse tour en barrait l'entrée; on la somma seulement de livrer passage. Mais à la vue de nos canons,

sa garnison toute saisie, demeura stupéfaite : ne sachant ni se défendre, ni fuir, ni même se rendre, elle se laissa forcer et égorger sans mot dire ! Il est vrai que de notre part on fut si pressé qu'on ne lui laissa guères le temps de se reconnaître.

Aussitôt, la chaussée rapidement parcourue, Tortone et son chef furent sommés de même. Mais, en dépit de son nom, Fracasse se montra si peu cassant, que sa conduite partout ailleurs qu'en ce temps et dans ce pays, serait inexplicable.

S'autorisant du commencement de cette guerre où il avait servi dans l'armée de Charles, et sortant lui troisième de sa place, il vint d'abord offrir au roi ses services qui appartenaient à Ludovic, et non seulement le passage de ses faubourgs et de la Scrivia, qu'il était chargé de défendre, mais tout ce qu'il plairait au roi de lui demander.

On en profita; et ce soir-là, l'armée, bien pourvue par ses soins, de vivres et même de linge, de chaussures et de vêtemens, passa outre.

Jusques-là, tout avait été souffrances. « Ladite « armée avoit enduré, grande faim et soif, grand « travail et chaleur, très grande faute de dormir ; « tous les habillemens gâtés et rompus. Avoit

« fallu apporter les vivres des chevaux entre ses « bras; et fust deux jours sans manger que pain « bien méchant ! Et si j'estois de ceux qui « avoient moindres nécessités ! et fut le plus pé- « nible voyage que vis oncques jamais en ma « vie ! et si en avois veu, avec le duc Charles « de Bourgogne, de bien aspres ! »[1]

Mais enfin, la Scrivia, le Tortonnais, dépassés et le Montferrat atteint, on était en pays ami; le danger cessait, et le 15 juillet, après 9 mois et 8 jours, Charles revoyait enfin Asti, son premier quartier-général. Le Tanaro l'en séparait; mais lui, sans mettre pied à terre, sans rien attendre, soit bravade ou empressement, se jeta à cheval tout au travers avec ses canons et toute sa suite. « Ce qui fut une grande chose et bien « hardie », dit un témoin.

Ce témoin était André de Lavigne, secrétaire d'Anne de Bretagne; il couvrit vainement de cet élan de puérile admiration le honteux retour de ces insensés. L'Italie ne s'y méprit pas. Elle, qui les avait vus passer la tête si haute, si légère et si pleine de folies conquérantes, pouvait-elle s'attendre qu'après avoir, en courant, triomphé de Florence, de Rome, de Naples, et à Fornoue de l'Italie entière, dès le lendemain, ces mêmes

[1] Comines.

hommes ne mettraient plus leur gloire que dans la résignation laborieuse et dans l'humiliation d'une retraite furtive et gratuite; que ces fiers paladins n'aspireraient plus qu'à échapper à une armée qu'ils venaient de mettre en déroute, et qui ne les suivait pas! car la presque totalité de l'armée italienne, depuis le 10 juillet, avait été dirigée contre Novarre.

C'était Caïazzo, avec une faible partie de son corps milanais, lui qui n'avait pu regarder un moment en face notre avant-garde, qui seul et jusques-là nous avait poursuivis.

Au reste, sur l'autre rive du Tanaro, dans Asti, que Charles croyait le terme de ses travaux, il allait trouver d'autres désastres. D'abord, les tristes restes de l'expédition qu'il avait lancée si mal à propos de Sarzanne contre Gênes; puis, l'avis de la destruction de sa flotte; ensuite, le danger du duc d'Orléans, qu'il fallait sauver; enfin, la nouvelle de la perte de la capitale et des principales villes de ce royaume de Naples, qu'il revenait de conquérir!

Ce dernier événement si décisif, ce détrônement, était arrivé le 7 juillet, la veille de sa fuite de Fornoue, quand il campait encore à Medesano, le lendemain même enfin de sa stérile victoire.

CHAPITRE XI.

PENDANT que la suite du roi, sa cour guerrière, ses évêques et gens de parlement, et les envoyés étrangers, tels que ceux de Florence, se répandaient dans Asti, le reste de l'armée, les gens-d'armes eux-mêmes, campèrent à ses portes: car on ne les cantonna même pas. Mais au bruit de leur détresse, les vivres affluèrent de toutes parts.

On a remarqué l'admiration dont furent saisis tous ces hommes amaigris et affamés, à la vue de cette réunion de denrées à tous les marchés si ordinaire. A l'avidité de leurs regards, aux exclamations qui leur échappèrent, et que l'un d'eux nous a transmises, on put juger de l'étendue de leurs privations depuis Sarzanne, et de quelle impression profonde leurs souffrances les avaient frappés. Dix-huit jours avaient suffi pour leur faire perdre l'habitude, et presque le souvenir, du bien-être et de l'abondance.

On dut comprendre aussi de quelle difficulté

il allait être de retenir sous leurs enseignes, et presqu'en vue de leurs foyers, tous ces hommes d'armes dégoûtés et presque désorganisés. C'était bien une cavalerie permanente, mais un corps d'officiers, de volontaires se pourvoyant de tout; ce qui, malgré l'ensemble qu'avait dû leur donner cette longue et lointaine expédition, leur laissait un fond d'indépendance.

Ajoutez que ces jeunes gentilshommes, la plupart fils de famille, et obligés de se remonter, rééquiper et réarmer à leurs frais se trouvaient épuisés d'argent [1]; leur paye annuelle ne suffisant pas à l'entretien de six hommes et de onze chevaux, qui devaient compléter leur lance.

Il leur fallait donc du repos et qu'ils allassent se refaire chez eux, sans quoi, avec de tels élémens, une réorganisation n'était guère possible. Mais à peine avait-on mis pied à terre, qu'on apprit non seulement la perte de Naples, la destruction de la flotte, et le revers de Gênes, mais aussi que la grande armée alliée, dont on s'était cru poursuivi depuis huit jours, bien loin de là, avait tourné sur Novarre; que, réunie au corps milanais de San-Severino, elle devait être de cinquante mille hommes, dont mille hommes

[1] Voir Comines, ch. XXII, page 202, v. XIII.

d'armes allemands et dix mille lansquenets, troupe redoutable; que cette multitude assiégeait et resserrait dans Novarre le duc d'Orléans, et sept mille cinq cents Suisses et Français d'élite; et qu'enfin cet autre prince inconsidéré commençait à y souffrir de la faim, ne s'étant pas aperçu au milieu de la moisson et d'un pays si fertile, qu'il s'était laissé renfermer dans des magasins vides.

Ainsi, au lieu de ce retour en France tant désiré, il fallait aller au secours de celui-là même dont la mission avait été de secourir. L'humeur fut d'abord si grande au quartier royal, qu'on osa, dit-on, y parler tout haut d'abandonner ce prince à sa fortune!

La honte retint, et, dans ce pays insidieux, l'appât toujours offert de quelque négociation souterraine. Trivulce en menait une; Comines, assez intrigant lui-même, en conduisait une autre. Dès le 15 juillet, jour de son arrivée à Asti, il avait envoyé prévenir le duc d'Orléans, le pressant de venir de sa personne près du roi pour diriger cette négociation, ou pour obtenir un prompt secours. Mais ce prince, soit embarras de sa faute, soit pudeur qui le retint au milieu de tant de braves gens qu'il avait compromis, soit influence

de son favori d'Amboise, s'obstina à rester dans Novarre et à y appeler le roi et la France.

Il faut savoir qu'alors la cour de Charles se partageait en plusieurs intrigues, les unes à la paix, et une autre tout opposée, celle du duc d'Orléans, conduite par d'Amboise, archevêque de Rouen, qui venait d'y gagner Briçonnet. Une promesse de dix mille ducats de rentes pour l'un des fils de ce cardinal, avait suffi. Ce parti voulait Milan et la guerre.

Quant au roi, toujours rassasié de gloire, il ne se souciait point d'accroître, par la conquête du Milanais, la puissance déjà gênante de son cousin; il préférait les négociations. On ne retrouvait son entêtement, si remarquable dans un caractère aussi doux et aussi faible, que dès qu'il s'agissait de Naples. Il est vrai que Ligny s'y était marié à une princesse d'Alta-Mura, et que l'intérêt de ce favori tout puissant contribuait à ramener toujours ce bon petit roi au souvenir de sa conquête. C'est pourquoi, d'Asti même, il envoya à Nice son maître-d'hôtel Perron de la Blache. Cet officier devait y presser l'armement d'une flotte chargée de ravitailler d'hommes, de vivres et de munitions les châteaux de cette ville de Naples, où Montpensier était assiégé.

Cependant, Ligny ne put empêcher qu'en même temps, le crédit de Briçonnet et les opiniâtres sollicitations de l'envoyé florentin, n'obtinssent enfin l'ordre de restituer à sa république Pise et toutes les places et ports de la Toscane. Pietra-Santa et Sarzanne furent exceptées : Charles les gardait comme clés de ce pays. Son prétexte fut que Gênes les réclamait, et qu'il fallait attendre sa soumission pour juger ce différend.

Ce traité n'était que l'accomplissement tardif de mille sermens; et pourtant Charles se le fit payer au prix de cent mille ducats : sur cette rançon, trente mille ducats, reste des sommes déjà stipulées, servirent à recruter des Suisses, et soixante-dix mille durent être envoyés à Montpensier pour solder l'armée d'occupation de Naples. Florence promit en outre d'y joindre, pendant trois mois, deux cent cinquante lances. Rien, de ce côté, ne fut donc négligé. Mais deux malheurs qui arrivèrent, retardèrent l'exécution de ce traité, qu'ensuite un crime annula.

D'abord, notre flotte sortie de Nice, rencontra la flotte ennemie si supérieure en nombre, qu'elle fut forcée de se réfugier à Livourne, où, tous ses soldats ayant déserté, elle devint inutile. D'autre part, l'envoyé florentin près de Charles, ayant passé étourdiment sur le terri-

toire de Ludovic, celui-ci le fit saisir ainsi que les ordres du roi dont il était porteur. Enfin, quand leur duplicata, qu'envoya redemander Florence, fut arrivé, l'audacieuse effronterie de Ligny en annula l'effet. Ce favori osa mander à d'Entragues de désobéir sous un prétexte quelconque, et ses ordres furent mieux exécutés que ceux du roi.

On a voulu colorer le crime de d'Entragues, en l'attribuant à l'égarement d'un fol amour pour une Pisane; mais son infamie fut complète; sa cupidité trahit tout le monde : il vendit Pise, tout à la fois, à Florence et à Pise elle-même; et, après avoir reçu de l'argent de toutes mains, il finit par céder, au poids de l'or, la citadelle de cette ville à ses habitans. A son exemple et d'après les mêmes ordres, tous les autres forts, et même Pietra-Santa et Sarzanne, furent également vendus par leurs commandans français, soit à Lucques : soit aux Génois et aux Vénitiens, nos ennemis : soit au lieutenant du duc de Milan lui-même. Livourne seule fut loyalement et gratuitement rendue à Florence.

Du reste, la plupart de nos garnisons d'aventuriers gascons, à force de massacrer autour d'elles, avaient appris aux indigènes à les massacrer elles-mêmes. Le peu qui en revint laissa

le pays bouleversé, révolutionné, la mollesse des mœurs militaires italiennes changée en cupidité féroce et barbare. Les prisonniers, qu'un an plus tôt on se contentait d'abandonner dépouillés seulement de leur armure, furent désormais massacrés, éventrés et fouillés jusques au fond des entrailles pour en retirer l'or qu'ils avaient pris l'habitude d'avaler. Enfin, dans toute la Toscane, le nom français faillit rester en horreur. Mais l'intelligence italienne, déjà si développée, sut distinguer de ces bandes si indignement commandées, cette armée de chevaliers si brillans et si braves. Elle se souvint qu'à leur passage, elle les avait vus généreusement enthousiastes de la noble cause de Pise, et prêts à verser tout leur or comme leur sang, pour la défendre.

Il faut le dire pour l'honneur de Charles : à la nouvelle des brigandages de d'Entragues, un noble mouvement d'indignation le fit jaillir hors de la molle douceur de son pâle et faible caractère. L'éruption fut courte, mais vive ; il chassa Ligny de sa présence ; il fit enlever de sa chambre le lit de ce favori, dont il ne pouvait pas plus se passer la nuit que le jour ; enfin d'Entragues fut banni du royaume ! mais alors le bon petit roi, épuisé par cet élan contre nature, et

rentrant dans le vide de lui-même, ne put s'y soutenir. Ses penchans étaient trop bornés, ses idées trop courtes pour s'étendre et s'appuyer long-temps sur la politique et sur l'intérêt de ses peuples; il retomba donc dans son cadre habituel, celui de sa camarilla : intérieur de mignons qu'il venait de troubler! N'en pouvant soutenir le mécontentement, il lui rendit bientôt toute sa douceur en rappelant Ligny, qui fit effrontément rentrer en grâce d'Entragues lui-même.

Hâtons-nous de dire que sous le règne suivant, écrasé sous la réprobation de Louis XII, qui lui refusa tout commandement en Italie, l'indigne favori et sa malheureuse femme moururent de honte et de regrets.

Cependant, à Asti, dix jours venaient de s'écouler, et rien n'avançait. Ce n'était pas qu'à l'exception du parti d'Orléans, tous ne voulussent un accommodement : les Italiens eux-mêmes, la guerre n'étant à leurs yeux qu'un moyen de négociation de plus. Mais la fierté d'un côté, la politique de l'autre retenaient, et personne ne voulait faire le premier pas. On songea donc à la duchesse de Savoie pour intermédiaire. Alors, sans s'être senti excité par la détresse du duc d'Orléans et par le voisinage de

l'ennemi, Charles partit le 27 juillet pour Turin; il espérait y mieux négocier, moins s'ennuyer : enfin il se sentait, dans cette ville, plus près de la paix et de la France.

Le malheur voulut que ce jour-là même, en chevauchant à petites journées, et non en poste, l'usage n'en étant encore établi que pour les courriers, il s'arrêtât à Chieri. Là, pendant qu'il soupait, l'un des plus notables du lieu, exalté par la renommée d'un si grand conquérant et par l'honneur de l'avoir logé à son premier passage, vint le complimenter avec sa femme et sa jeune fille. C'était cette même Anne Soleri dont le souvenir, depuis plusieurs mois, était gravé dans le cœur de Charles. « Laquelle, en toute « humilité, douceur et bénigne révérence, dit « et proféra par cœur, tenant les meilleurs « gestes du monde, une harangue à la louange « du roi, si sagement que l'on ne pourroit mieux, « sans fléchir, tousser, cracher, n'y varier en « aucune manière! »[1]

Tant de grâces produisirent leur infaillible effet! Dès ce moment, Charles oublia tout le reste; il alla bien enfin le 30 juillet à Turin, mais pour trois jours seulement, car, le 3 août, il était de retour à Chieri; il y était revenu le 7,

[1] Lavigne.

et jusqu'au 11 rien n'avait pu l'en arracher. Le 18, le 26, le 30 août, le 5 même et jusqu'au 8 septembre, on l'y retrouve encore. Il allait, il venait, y séjournant sans cesse, et ne donnant ailleurs qu'une attention vague et distraite.

Il avait pourtant bien fallu que du 12 au 17 il s'occupât de guerre, car d'Amboise et Briçonnet l'avaient emporté. Ces deux prêtres, en écartant Comines des négociations pour la paix, les avaient réunies dans les mains de la duchesse de Savoie, où ils en embrouillèrent si bien tous les fils, qu'il n'y eut bientôt plus un moment à perdre pour sauver le duc d'Orléans par la guerre.

La famine le dévorait dans Novarre. On avait bien fait avancer l'armée, d'Asti à Verceil, mais sans paraître avoir songé à son énorme disproportion avec l'ennemi. Enfin, le 15 août seulement, on s'avisa d'envoyer en Suisse le bailli de Dijon, pour y lever cinq mille hommes de renfort. Un mois entier avait donc été perdu en vains plaisirs et en lenteurs diplomatiques!

Bientôt après, les amours du roi semblent s'épuiser; le 8 septembre paraît leur terme. Alors seulement, au grand nombre des siens qui requièrent des congés, au plus grand nombre qui part sans les attendre, Charles s'aperçoit de ce dégoût général dont il venait de se distraire. Il

voit que les maladies, suite ordinaire des bivouacs ou de ces éternels campemens; effet des pluies d'automne; résultat enfin de ces vives émotions, de ces grandes variations de fortune qu'amènent surtout les guerres conquérantes, déciment chaque jour son armée. Néanmoins, une grande troupe de Suisses, qu'il passe en revue, traverse son quartier royal pour aller rejoindre Montpensier; et quel que soit le besoin qu'il en a pour sauver Novarre, Naples lui tient toujours tant au cœur, qu'il les laisse continuer leur chemin.

Mais les lettres du duc d'Orléans se multiplient; sa détresse augmente, et Charles, moins distrait, commence à s'en préoccuper. Ici, quelques velléités guerrières reparaissent; ses jeux changent et redeviennent militaires. On remarque qu'il se plaît à pointer lui-même les fauconneaux qui passent à son quartier, et que, comme tous les rois du monde, il met plus près du but que ses courtisans.

La prise et le pillage par les gens de Milan, d'une petite ville du Piémont, l'indignent. Le 11 septembre enfin, il est à Verceil. De là il voit Novarre à toute extrémité; ses malheureux défenseurs y périssent de faim par centaines, et Louis d'Orléans, cause de leur famine, persiste

à la partager. Quelques efforts pour le secourir ont échoué. Un dernier convoi de vivres vient de tomber encore aux mains de l'ennemi; le jeune Chastillon et sa compagnie d'hommes d'armes l'escortaient : ils sont anéantis.

Ce revers de l'un de ses mignons, les cris de d'Amboise, les conseils de Briçonnet, excitent le roi. Le 14 septembre, au milieu de son camp de Verceil, on le voit à cheval, prêt à marcher à l'ennemi. Cependant la mort de la jeune marquise de Montferrat avait appelé Comines à Casal. Sa mission était de régler la tutelle de cette principauté; mais un envoyé du marquis de Mantoue, général de l'armée ennemie, se trouvait dans cette ville. Comines avait profité de cette rencontre, il négociait; c'est pourquoi, le jour même où Charles va recommencer la guerre, un trompette ennemi se présente, parle, et suspend notre mouvement déjà commencé.

Cela fut heureux, car réellement, et quoique dans leurs bravades les Orléanistes et nos capitaines italiens eussent prétendu le contraire, la position de l'ennemi était bonne, sa résolution ferme, et la disproportion des forces grande, nos Suisses n'étant pas encore arrivés. Ainsi notre camp déjà levé, se rasseoit, et le surlendemain 16 septembre, on voit, au soin que Charles prend

de sa parure et au luxe qu'il étale, qu'il s'attend à quelque solennité.

En effet, grâce à Comines, les généraux alliés, qui se prétendaient plus que Charles, comme représentans de deux rois, d'un pape et d'un empereur, venaient de consentir à faire les premiers pas; mais toujours insidieux, quand Novarre tombe d'inanition, quand elle n'a plus de lendemain, c'est un armistice de quatre jours qu'ils demandent. Charles irrité leur réplique; « qu'ils en aillent chercher ailleurs, qu'il « n'en veut point, et que sur-le-champ, dût-il « lui en coûter son royaume, il saura s'ouvrir « le chemin de Novarre. »

Sa résolution imposa. Les envoyés italiens consentirent à un ravitaillement limité, et la trève eut lieu.

Ils avaient refusé à nos parlementaires la vue de leur camp; nos chevaliers fiers d'eux-mêmes, et s'inquiétant peu de leur petit nombre, ne craignirent pas de leur montrer tout le nôtre! Ce fut le 17 que les conférences commencèrent à Verceil; Ludovic demandait Novarre comme sa propriété, et Gênes comme fief de la France. Charles biaisa, humilié de recevoir des conditions de ce duc, il proposa de remettre Novarre à Maximilien comme ville d'empire. Ce subter-

fuge fut rejeté; néanmoins Comines, de Pienne, de Gannay et le conseiller Morvilliers *pour le latin*, n'en continuèrent pas moins les négociations. En cela tous furent d'accord; les Orléanistes eux-mêmes cherchèrent à les prolonger. Ils attendaient les Suisses.

Mais le 18 septembre, le jour même où parurent leurs premières bandes, les grandes pluies d'automne commencèrent. Aussitôt, les nuages de poussière des routes se transforment en une mer de boue profonde et tenace. La Sésia gonflée devient impétueuse, inguéable. Elle coulait entre le camp français et Verceil, où était le quartier royal. Ainsi, ce camp mal pourvu de tentes, trempé, noyé, se trouve séparé de son roi, de ses renforts, et de toute retraite!

Ici, Charles se montre actif et bien conseillé. Toutes les embarcations, jusques à celles du Pô, sont requises; lui-même sur le bord du torrent, presse le travail, et vingt-quatre heures suffisent, pour qu'un pont de bateaux le réunisse à son armée.

Mais le 22, de nouveaux torrens que le ciel épanche sans cesse, rompent, emportent et dispersent au loin ce fragile passage. Pendant qu'on s'efforce de le reconstruire, un conseil a lieu, et le parti de la guerre, vaincu par ces contre-temps,

par les négociations de Comines, par les cris désespérés du duc d'Orléans et de Novarre mourante, se décourage, il cède; ce jour-là même l'évacuation successive de Novarre se décide, le duc la commencera, la garnison devra suivre; trente Français seulement, nourris journellement par Ludovic, garderont la citadelle, et les bourgeois leur ville; la paix fera le reste.

Le lendemain, Charles VIII et le duc d'Orléans se revirent; un tendre et généreux épanchement l'emporta d'abord; ils soupèrent ensemble; on ne remarqua pas même un reproche. La nature était épuisée pour long-temps de méchans princes. Nos rois n'avaient plus qu'à jouir d'une autorité chaque jour moins contestée. Dans leurs cours, les intrigues remplaçaient les conspirations; et les vives, les riantes, les brillantes passions du bonheur, succédaient aux sombres défiances, aux inquiètes et noires jalousies, et aux âpres vengeances.

Les jours suivans, on ne songea qu'à rappeler à la vie ce qui restait de Novarre. Ces malheureux s'étaient défiés de leur prince; craignant d'en être abandonnés, ils ne l'avaient laissé sortir le premier qu'après en avoir exigé un otage. C'étaient encore cinq mille cinq cents hommes; plus de deux mille avaient péri de famine. « Le

« reste étoit si maigre qu'ils sembloient mieux « morts que vifs. Il n'en restoit pas six cents « en état de se défendre : quant aux chevaux, ils « étoient mangés ! et crois que jamais hommes « n'endurèrent plus de faim ! »[1]

Six lieues seulement séparent Novarre de Verceil; beaucoup moururent dans ce court trajet, et malgré la pitié de l'ennemi qui les secourut. Comines sauva, dit-il, pour un écu, et avec quelques soupes, cinquante de ces malheureux. Ils s'étaient traînés dans un jardin et y périssaient couchés par terre, sans avoir la force de se relever. Plusieurs centaines succombèrent encore dans Verceil; les uns d'épuisement, la plupart de voracité. Après quoi, survinrent de ces maladies qui achèvent les armées dont le moral comme le physique ont trop pâti; épidémies qui s'attaquent non seulement aux débris des vieux corps échappés aux privations et aux intempéries des bivouacs, aux misères des marches, aux dangers des combats, mais aux recrues fraîches, arrivant de leurs foyers.

Parmi ces victimes, on remarqua le jeune comte de Bourbon-Vendôme; il était accouru de France au bruit d'une bataille : le typhus le saisit et l'emporta en peu d'heures. La douleur de

[1] Comines.

sa perte fut universelle : « Hélas! il le valoit », s'écrioit Lavigne en voyant passer son convoi, « c'étoit l'escarboucle des princes de son temps « en beauté, bonté, humanité, sagesse, douceur, « et bénignité; il faut savoir que le roi en est si « marry que personne ne peut le reconforter. »

Au plus fort de cette détresse, le 26 septembre, jour de l'évacuation du reste de cette malheureuse garnison, Verceil fut inopinément bouleversée par la plus chaude des alertes! En attendant ce dernier détachement, chacun se livrait au repos du milieu du jour, quand soudain, une nouvelle éclate partout à la fois! On annonce « que San-Severino, que le général ennemi lui-même, vient de se saisir des deux derniers canons français sortant de Novarre. Les nôtres les ramenaient; lui, d'après la trève, devait les escorter, et c'est lui, dit-on, qui s'en empare! »

On a remarqué l'amour-propre que l'armée attachait à son artillerie. Au premier bruit d'un affront si insupportable, de toutes les bouches part un cri de rage! Chacun s'élance sur ses armes, se précipite hors de son quartier, et sans ordre court en tumulte à la vengeance. Charles aussi n'a songé qu'à suivre son premier mouvement; mais son cheval embourbé dans cette foule

ivre de colère, ne peut avancer. Le duc d'Orléans, encore plus enflammé, n'a pas même attendu sa monture; il court à pied et se jette au travers de cette cohue, sans armure, sans épée et un arc seul à la main! Ses écuyers s'efforcent pour le joindre; ils lui apportent ses armes, qu'ils lui attachent avec peine, au milieu de la rue et de ce désordre.

Déjà, le pont de Verceil surchargé, encombré par le poids de cette masse toujours grossissante, ployait et semblait prêt à se rompre. Déjà, ceux qui avaient pu dégorger de ce défilé, se ruaient impétueusement sur la route de Novarre, quand on apprit que San-Severino lui-même avait réprimé l'insolence des siens, et fait restituer aux nôtres leurs pièces un moment détournées.

Alors, à l'essoufflement, à l'exaspération, succéda une gaîté moqueuse de soi-même et des autres; et, dit Lavigne, « chacun reprenant le « chemin de Verceil, retourna à sa chacune! »

CHAPITRE XII.

Les négociations ne souffrirent pas de cet incident. On vit bientôt le marquis de Mantoue venir au quartier du roi et lui rendre le bâtard de Bourbon, rétabli de ses blessures. On remarqna même, qu'après une splendide réception, le général italien s'en retourna sur un beau cheval de bataille, dont Charles venait de lui faire présent.

Cependant, depuis le 18 septembre, les Suisses commençaient à arriver. On se souvient que le roi n'en attendait que cinq mille, mais les Orléanistes avaient écrit secrètement au bailli de Dijon d'en envoyer le plus possible. D'ailleurs, la Péninsule était devenue pour ces pâtres une terre promise. Climat enchanteur, richesses éblouissantes, mœurs voluptueuses, toutes ces saveurs de l'Italie dont ils avaient goûté, les attiraient; aussi, vingt mille de ces affamés accouraient, transportés de cupidité, d'espoir de pillage et de luxure!

Et ce n'était pas tout encore, au récit des

leurs, revenus de Naples, et à l'aspect de ces chaudes et florissantes plaines de la Lombardie, que du haut de leurs glaciers ils contemplaient, femmes, enfans, vieillards, des populations entières, s'étaient présentées. Enfin l'on assure que, débordant et se précipitant en foule du sommet de leurs rocs, ils eussent inondé l'Italie, si le Piémont effrayé pour lui-même, n'eût fait garder soigneusement tous les passages. « Vrai est que « le souvenir de Louis XI y fut pour quelque « chose; et y vint beaucoup de capitaines de « soixante-douze ans passés : mais la principale « cause estoit avarice et grandes pauvretés. Tout « ce qu'ils estoient de gens combattans y vinrent, « et tant de beaux hommes y estoient, que jamais « ne vis si belle compaignie! »[1]

A mesure qu'ils arrivaient, et que renaissaient les forces des affamés sortis de Novarre, le cœur et la parole enflaient aux Orléanistes. Ils ne parlaient que guerre, ne rêvaient que conquêtes! Il ne s'agissait plus de Novarre, c'était Milan qu'ils demandaient! Trivulce, aragonais au fond du cœur, mais avant tout ennemi de Ludovic, échauffait encore leur espoir. Sa haine s'alliant à d'autres aversions indigènes, changeait en ex-

[1] Comines.

citations près de Charles, le ton menaçant des alliés. Il répondait de leur déroute au seul bruit d'une marche agressive.

De son côté, le duc d'Orléans poussait sourdement les Suisses à demander hautement les hostilités promises à leur ardeur. Mais le prince d'Orange, la Trémouille, Comines, Gié, de Pienne et les autres vieux capitaines dégoûtés, ou de la guerre, ou de la manière dont elle était conduite, contrebalançaient ces influences.

Ce dissentiment éclata vers le 2 octobre. Un grand conseil en fut le théâtre; Briçonnet, d'Amboise, Ligny et nos capitaines italiens y demandèrent une bataille. « Dix mille Suisses venaient d'arriver; on en annonçait dix mille autres! Et quel zèle les transportait! n'entendait-on pas leurs cris de guerre? C'était avec nos deux corps d'armée enfin réunis, ceux de trente mille hommes d'élite! Pourquoi donc hésiter, quand trois jours suffisaient, l'un pour joindre, l'autre pour vaincre l'ennemi, le troisième pour recueillir les fruits de la victoire, et dominer de Milan l'Italie entière! »

A ces discours très fondés en raison, les partisans de la paix, et le prince d'Orange surtout, opposèrent « la saison, ses pluies, le défoncement des routes, le grand nombre des ennemis, leurs

onze mille cinq cents lansquenets qu'on ne pouvait mépriser, et leur camp retranché formidable! Ils représentaient encore l'empereur, l'empire, insultés, des hostilités prêtes vers l'Espagne, la nécessité de rentrer enfin chez soi et l'épuisement de la France. »

Jusque-là des raisonnemens étaient seuls aux prises; mais bientôt des personnalités les remplacèrent! et d'abord l'impatience française excédée de l'Italie et toute retournée vers la France, se dissimula, sous une affectation d'effroi, à l'aspect de cette multitude de Suisses. On remarqua « que dans l'armée, au contraire de la proportion alors reçue, la cavalerie, qui en devait être les quatre cinquièmes, allait s'y trouver cinq fois moins forte que l'infanterie : les Français y seraient à peine le tiers de leurs alliés! Ainsi, l'armée deviendrait plus suisse que française! les Suisses seuls y régneraient! Dès lors le roi, l'élite de sa noblesse, se trouveraient dans leurs mains, à leurs ordres, à la merci d'une multitude orgueilleuse, avide, indomptée! »

Ce fut en ce moment que le prince d'Orange, désignant le duc d'Orléans, l'accusa en face de ce déluge de Suisses, d'excitations coupables envers ces étrangers, et de ne vouloir la guerre qu'à son profit! Il n'avait pas achevé que déjà le duc de-

bout, furieux, l'avait interrompu par des gestes, par des provocations menaçantes et par le démenti le plus formel. Aussitôt les chefs des deux opinions prirent parti, et ils allaient ensanglanter le conseil, quand le roi s'interposant étouffa cette querelle.

L'impression qui en resta fut contraire au duc d'Orléans. Des souvenirs d'une adolescence tourmentée de révoltes revinrent à l'esprit du roi; en lui comme autour de lui, l'ennui d'un an d'absence, d'un camp trempé des pluies d'automne, la maladie du pays enfin, accréditèrent cette défiance. On devint soupçonneux à l'envi les uns des autres; ce fut comme une mode.

Dès lors, loin de songer à profiter de la présence de tant d'intrépides alliés, Charles se mit à s'en épouvanter : s'effrayant de ce qui devait être son espoir : de ce gage de confiance se faisant un sujet de terreur, et dans ce qui assurait sa gloire voyant sa perte.

Cette crainte créa le danger! Il devint réel, quand le 7 octobre, l'avant-veille de la signature de la paix, on vit encore arriver dix mille autres de ces montagnards altérés de guerre et de pillage. Un de leurs évêques, celui de Sion, marchait à leur tête. On s'efforça de diviser le formidable ensemble de tant de passions ardentes, affamées

d'une guerre dont on allait les frustrer. Ces hommes rudes furent donc disséminés sur plusieurs points autant qu'on l'osa, ce qui n'était guère facile.

Leurs cantonnemens entouraient Verceil, quand, le 10 octobre, la paix y fut proclamée; paix fallacieuse, glorieuse dans sa forme et honteuse au fond! Elle rendait au perfide Ludovic Novarre en souveraineté, et lui laissait Gênes en fief; elle le forçait de promettre à ses sujets révoltés une amnistie à laquelle ils ne crurent pas; elle lui imposait la restitution de notre flotte prise à Rapallo, qu'il garda; cinquante mille ducats pour le duc d'Orléans, qu'il ne paya point; elle le forçait enfin à des armemens contre Venise et Ferdinand de Naples : armemens qu'on savait d'avance qu'il tournerait contre nous-mêmes.

Ludovic se fit relever par le pape de tous ces sermens; cette paix avait été décidée le 9 octobre, dans un nouveau conseil et en présence du duc d'Orléans. Mais alors même, ce prince ne put se résoudre encore à renoncer à ce duché de Milan qui lui tenait au cœur, plus encore que Naples à celui de Charles VIII. Il s'attachait d'autant plus à ce désir qu'il venait d'y sacrifier son devoir, presque sa vie, et d'engager tous

ses biens de France [1] pour y lever ces mêmes troupes que Novarre avait dévorées. C'est pourquoi, dans ce dernier instant, il essaie encore de rompre ce traité au moment de sa signature.

Ce prince parvient d'abord à ranimer l'ardeur de huit cents hommes d'armes. Ces guerriers s'offrent à le suivre : alors, s'appuyant de leurs voix, il élève encore la sienne; il presse, il supplie le roi de lui permettre de tenter le sort d'une bataille! « lui faisant voir qu'il avoit bon « espoir de lui rendre grand et notable service et « d'en venir à son honneur. Mais ledit seigneur « roi ne le voulut permettre, luy disant qu'il avoit « juré l'appointement et qu'il le vouloit tenir. » [2]

Ainsi rebuté, le duc d'Orléans, cet élève de Dunois, eut recours à ses anciennes intrigues. En effet, aux premières lueurs du 11 octobre, Lornay, bailli de Dijon, entre précipitamment chez le roi; il lui annonce que, pendant toute la nuit, une grande rumeur a parcouru le camp des Suisses; qu'en ce moment, tous viennent de se rassembler par cantons au son de leurs tabourins de guerre; qu'ils se sont formés en autant de conseils; que là, furieux de voir

[1] Lettres du duc d'Orléans au duc de Bourbon.

[2] Jaligny.

l'Italie leur échapper, les uns crient qu'il faut s'emparer sur-le-champ des chefs de l'armée française; que d'autres osent proposer qu'on se saisisse du roi lui-même; que les plus modérés parlent de trois mois de solde, et d'otages pour leur en répondre! En même temps le prince d'Orange accourt; il donne au roi le même avertissement. Un capitaine de ces montagnards vient de lui dénoncer ce danger, et que c'est le duc d'Orléans lui-même qui pousse ses soldats à la révolte. Tous deux ajoutent que déjà Verceil se remplissant de ces furieux, il fallait tout craindre!

A cette nouvelle, Charles VIII, cet imitateur conquérant qui venait de se faire couronner empereur d'Orient à Naples, parce qu'à Rome Charlemagne avait été empereur d'Occident, s'échappe effrayé et presque sans suite de son dernier quartier-général. Guerre, gloire, conquête, et son armée d'alliés tout enflammée d'ardeur, il les fuit; il ne s'arrête qu'à Trino, où il lui faut attendre son infanterie, ses hommes d'armes et jusqu'à ses propres bagages, qu'il a laissés aux mains des Suisses. Ceux-ci indignés, le forcent à capituler; ils ne se dessaisissent de ce butin qu'au prix de trois mois de solde; ils en emportent chez eux la parole, le billet à ordre

et des otages en garantie. Car l'argent manquait ! motif allégué en excuse de cette paix ; ce qui pour tout autre, et si proche du but, eût été une cause de guerre.

Ainsi cette guerre, toute de gloire et de conquête, se termina par deux fuites honteuses et gratuites, et par la mystification d'une paix évidemment frauduleuse. A Fornoue, Charles victorieux s'était dérobé nuitamment à un ennemi vaincu déjà en déroute ; à Verceil, se faisant de ses alliés des ennemis, il s'échappe furtivement de sa propre armée devenue si formidable. Il ne rougit pas de son inconstante et pacifique pusillanimité devant tant d'ardeur belliqueuse ; il évite la gloire avec un aussi fol entêtement qu'il l'avait recherchée ; et quand, pour la seconde fois, l'Italie entière et sa Naples, qui pourtant lui était si chère, sont dans sa main, il sacrifie tout au puéril empressement de rentrer dans cette même France, comme un an plus tôt, il l'avait sacrifiée elle-même à la fantaisie d'en sortir.

Dès lors, les nouvelles désastreuses et les preuves de déconsidération, juste prix de tant d'inconséquences, se multiplient. Pendant que, du 11 au 15 octobre et de son refuge de Trino, il subit l'humiliation de traiter avec ses alliés mercenaires de la rançon des siens et de ses

bagages, il apprend que ses châteaux de Naples viennent aussi de capituler et qu'il va perdre sa conquête.

En même temps, un officier de Borgia se présente; il ose, au nom de ce pape, le menacer de ses foudres; il le somme de décharger, en dix jours, l'Italie de sa présence; il lui enjoint de vider, aussitôt après, le royaume de Naples, du reste de ses troupes.

D'autre part, Comines, qui vient de conclure la paix, et qui en craint la responsabilité, veut amener une entrevue entre Charles et Ludovic; mais celui-ci n'a plus peur; il exige insolemment une foule de précautions injurieuses : et le roi irrité, qui vient de répondre avec une moquerie menaçante au saint-père, tourne avec humeur le dos à ce duc et à son duché : il n'envisage plus que la France. Comines, qui a signé cette paix sans y croire, déplore cette précipitation. Vainement il demande que l'armée se retire du moins par Gênes, pour y assurer l'exécution du traité et les secours promis à Naples par Ludovic. Charles ne l'écoute point; il ne songe qu'à prendre le plus court chemin; il se contente de laisser dans Asti Trivulce et cinq cents hommes d'armes français. Mais ces chevaliers, aussi impatiens que leur roi de revoir leurs manoirs,

font si peu de cas de ses ordres, qu'ils abandonnent successivement ce poste, et repassent les monts, sans congé et sans crainte.

Quant à lui, Chieri seul l'arrête; ses amours y jettent une dernière et courte lueur. Deux nuits et un jour y suffisent; après quoi, il donne quelques heures à la cour de Savoie; puis, dans les journées des 22, 23, et 24 octobre 1495, il surmonte et franchit les Alpes, par Suse, Briançon et Embrun. C'est là que se retrouvant enfin sur le sol de la France, il remercie Dieu « de « lui avoir donné victoire contre ses ennemis, « et de la grâce d'avoir parachevé son entreprise « avec si grand honneur! »

Quant à Dieu, comme le disait si souvent Comines, le bon petit roi n'avait que des grâces à lui rendre. Mais il semble qu'au fond du cœur, sa conscience souffrait d'avoir si mal profité de ses faveurs. En effet, pendant que le 26 une grave indisposition le force de s'arrêter à Grenoble jusqu'au 4 novembre, son secrétaire écrit : « que ce « n'est pas sans cause; il avoue que son prince a « souffert, à son advis, autant de peines, de sou- « cys, de chagrins et d'autres choses, que peut « avoir un prince et un roi qui aime son honneur. »

Cependant, le 4 novembre, il se relève; la santé lui revient et la flatterie l'environne. Déjà

son faible esprit s'enivre à l'approche de ce tourbillon de fêtes galantes et chevaleresques qu'on lui prépare à Lyon, où l'attendent la reine et sa cour. « Le 7 novembre, il y entre avec sa no-
« blesse, très-bien accompagné de tous ses hom-
« mes d'armes, tant archers, gentilshommes pen-
« sionnaires que tous autres domestiques et fami-
« liers de sa maison, triomphant en victoires,
« glorieux en gestes, nompareil en magnificence
« et immortel en excellence ! »[1]

On l'y reçut triomphalement; tous, comme André de Lavigne, exaltant son expédition au-dessus de toutes celles des temps anciens et modernes ! Les communications entre les peuples étaient alors si difficiles que, de ce côté des Alpes, on ne vit de ce fait d'armes que ce qui brillait. Le rayon de gloire guerrière qui en jaillit fut même si vif, qu'il a percé jusqu'à nous, et qu'il nous éblouit encore. Pourtant, il n'en restait déjà plus rién que de lourds impôts, une cause de ruine et de guerre de plus, et un nouveau champ ouvert à la discorde. Mais cette grande folie avait eu de l'éclat, il suffisait : c'en était assez pour la France !

Ainsi finit cette jeune expédition si française, pourvue de sages capitaines qu'on n'écouta pas, et conduite par une jeunesse toute neuve; fraî-

[1] André de Lavigne.

chement émancipée de Louis XI; ignorante, passionnée, brillante de vigueur; mettant la valeur au-dessus de tout; à la fois avide et prodigue, et dirigée par un jeune roi encore plus ignorant, plus inexpérimenté et pourtant armé d'une force toute nouvelle.

Seul centre resté debout au milieu de la grande féodalité abattue; obligé de rallier autour de lui seul, d'employer, d'occuper cette foule de vassaux naguères ou suzerains eux-mêmes, ou répartis chez leurs suzerains, et d'ouvrir un seul cours à toutes ces ambitions, en cela du moins sa folie conquérante et chevaleresque ne fut pas inutile. Son excursion lointaine, la première depuis Saint-Louis, convint à cette nécessité : elle fit sortir la guerre de la France; elle acheva de rallier au trône, d'attirer, d'entraîner sur les pas du monarque toute cette féodalité.

Voilà comment, sans politique et par nature surtout, ce bon petit roi si aimant au milieu de la nation la plus aimante, si libéral au milieu d'une jeunesse si prodigue, si épris de galanterie, de pompes chevaleresques et d'amour de la gloire, passions régnantes sur lui comme sur ses peuples, régna si facilement par elles. Voilà pourquoi son expédition, qui attira, satisfit et rassasia toutes ces ardeurs, fut si nationale et tant célébrée;

pourquoi, tout empreinte, toute colorée, tout éblouissante de ces passions du jour, elle est restée comme un enchantement, comme une espèce de fête triomphale, de féerie héroïque dans l'esprit des peuples.

Et pourtant, jamais plus d'inconséquences poussées à l'excès furent-elles réunies? jamais, à la face du monde, en dépit des plus sages conseillers et d'exemples récens, un jeune prince avec sa jeune cour et son armée, abandonnèrent-ils plus de gloire solide, tant d'avantages réels, pour une entreprise plus vaine, plus effrayante d'insouciance et d'audace, plus insupportable de fatuité, de puérilité et de favoritisme; plus déplorable d'aveuglement, de prodigalités, d'entêtement, et si incohérente que tout à l'heure encore, à Fornoue, dans l'instant de son éclat le plus vif, quand après tant de fautes, toute française encore en cela, elle se relevait par la gloire, on vient de la voir tourner court, et se terminer tout à coup par un désouci subit de cette gloire, et par un dégoût de conquêtes et de guerre, impardonnables!

Et cependant, cette folle irruption, ce coup de tête, marquait le commencement d'une grande et nouvelle époque. Il était évident qu'en France, où tout va si vite, la concentration du pouvoir

avait déjà produit son effet; que désormais l'inquiétude intérieure des esprits s'y trouvant contenue, allait se porter au-dehors. Il était palpable qu'à son exemple, chacun des gouvernemens de l'Europe, n'étant plus exclusivement occupé et retenu chez lui, allait en sortir; et que tous se rencontreraient, soit agressivement, soit défensivement, sur un nouveau champ de discorde.

Or, le choix en était-il douteux encore? Le système d'équilibre politique déjà inventé en Italie, et dont cette contrée était si fière et si jalouse, ne venait-il pas d'y attirer tous les yeux? Pouvait-on douter que le glaive de Brennus, si imprudemment demandé par elle, et qu'elle venait de jeter dans sa balance, n'en attirât d'autres en contre-poids!

Dès-lors, l'expédition de Charles VIII allait donc avoir deux résultats : premièrement, d'étendre à l'Europe entière ce système de balance, particulier jusque-là à l'Italie; et secondement, de commencer à faire de cette Italie le pivot des oscillations réactionnaires de ce système, ou le champ de bataille que l'Europe aujourd'hui se dispute encore.

Epoque à jamais fatale à cette péninsule, tant déplorée par ses poëtes, tant maudite par ses



historiens! Ainsi, ce qui n'avait été pour nous qu'une boutade de braves fous, abandonnant leur patrie pour une partie de gloire et de plaisirs, fut pour l'Italie le terme de sa prospérité, celui de son repos et la fin de toute son illustration nationale.

Pour nous, ai-je dit! Et pourquoi ce langage? D'où vient que me vieillissant de plus de trois siècles, je me suis ainsi comme enrôlé rétroactivement dans cette entreprise? Compagnons, je vous en ai voué le récit, et vous me comprendrez peut-être! Qui mieux que vous connaît ces chemins et ces peuples? Combien de fois nos pas victorieux ont parcouru ces traces triomphantes! Eh bien, dans de longs ou tristes loisirs, quand l'étude obstinée des récits de ces temps anciens nous ramène à nos jeunes ans; quand, vieillis nous-mêmes et anciens à notre tour, les grands coups de lance de ces vieux et anciens Français nous rappellent les nôtres, serez-vous surpris qu'ils m'aient transporté jusqu'à eux? que ces vieux récits et nos souvenirs se soient confondus? qu'entraîné par des noms français alors si illustres, comme les vôtres le sont devenus, par de semblables qualités, par de pareils défauts sur ces mêmes champs de combat qu'ils nous ont ouverts? que me retrouvant

sous ce ciel toujours ardent, et au milieu de ces mêmes populations toujours aussi vivaces et aussi inconstantes, je me sois senti reporté tout entier à cette trop célèbre époque? Vous étonnerez-vous que je me sois cru pendant quelques instans d'une expédition, dans son résultat, si semblable aux nôtres? et qu'enfin, m'indignant et me glorifiant avec ses contemporains, je me sois associé aux périls, aux mécomptes et aux joies de ces anciens compatriotes dont nous avons recommencé, dont vous avez surpassé les travaux, et que bientôt et pour jamais nous allons rejoindre!

LIVRE DIXIÈME.

PERTE DU ROYAUME DE NAPLES.

FIN DU RÈGNE DE CHARLES VIII.

CHAPITRE PREMIER.

PENDANT que Charles VIII rentre en France 1495.
intempestivement comme il en est sorti, et qu'il triomphe à Lyon d'une conquête qu'il perd à Naples, fixons nos regards sur nos malheureux compatriotes, sur ces cinq mille Français et ces deux mille Suisses abandonnés au fond d'une contrée si lointaine; et si leur sort nous attache exclusivement, si ce déplorable sujet nous entraîne, ne nous arrachons pas à l'intérêt qu'il nous inspire, et ne le quittons qu'après l'avoir épuisé.

On a vu que vers la fin de mai 1495, au moment du départ de Naples de Charles VIII, Ferdinand et Gonzalve de Cordoue d'une part, et

Frédéric d'Aragon avec Grimani et la flotte vénitienne de l'autre, avaient à la fois envahi, l'un, la Calabre ultérieure, l'autre, la Pouille, et qu'en même temps Gaëte s'était insurgée contre sa garnison gasconne.

De ces trois efforts, celui de Venise seule avait réussi; elle s'était emparée des places de la Pouille qu'elle convoitait depuis si long-temps, et qui commandaient l'entrée de son golfe. Le plus grand mal fut que, pour conserver ces places en gage, elle endetta Ferdinand par le prêt qu'elle lui fit de quelque argent, et surtout d'une flotte et d'une armée qu'elle évalua très haut, et qui ne contribuèrent que trop à nos malheurs.

Quant à la révolte de Gaëte, elle échoua. La fermeté, le sang-froid de notre vieille infanterie, en triomphèrent; mais la population de cette ville fut massacrée, le calme qui avait sauvé nos Gascons dans le danger, les ayant abandonnés dans la victoire.

Gonzalve et Ferdinand n'avaient pas été plus heureux : munis de l'or d'Alphonse, à la tête de huit cents cavaliers espagnols et de quelques centaines de Siciliens, ils avaient d'abord passé de Messine à Reggio sans obstacle. Jusques à Séminara, tout leur avait réussi : six mille in-

surgés calabrois les avaient même rejoints. Mais là, d'Aubigny et Yves d'Alègre avec douze cents chevaux français, quelques Suisses et des Calabrois angevins, les avaient arrêtés. Les deux partis se sentant en présence, avaient d'abord montré quelque hésitation : puis on s'était compté : et malgré Gonsalve, Ferdinand et ses milices fiers de leur nombre, avaient présenté la bataille.

Ce ne fut point un combat, pas même une rencontre, ce fut une charge sur une déroute. Une manœuvre des cavaliers espagnols, accoutumés aux combats des Maures, en fut cause; ils escarmouchaient quand, voyant notre ligne s'ébranler, ils se reployèrent au galop sur leur infanterie, qu'ils épouvantèrent. Ces milices toutes neuves, croyant leurs vieux cavaliers vaincus, se mirent à fuir à toutes jambes, et si éperduement, qu'ils passèrent sur leur roi lui-même et le renversèrent. C'est un fait réel que Ferdinand, engagé sous sa monture, les pieds pris dans ses étriers, allait être atteint par nos hommes d'armes, quand Alta-Villa, en passant près de lui, le reconnut. Ce jeune comte mit pied à terre au milieu de nos cris et de nos coups de lance, dégagea son prince de dessous son cheval, le plaça sur le sien, lui dit adieu et fut aussitôt massacré à sa place.

Ferdinand, culbuté de ce seul choc jusques en Sicile, s'y relève; et sans s'étonner, sans avoir besoin de se remettre d'une si rude secousse, aussi entreprenant après sa défaite que d'autres après une victoire, la terre lui ayant manqué, il monte sur la mer; suivi d'une grande flotte presque vide, il cingle hardiment vers Naples,
1495. et lui apparaît, le 7 juillet, comme un démenti de sa défaite. Pendant trois jours, il louvoie en vue de sa capitale, à portée de l'indolent Montpensier, qui ne peut se décider à courir sur cette flotte vide, et qui laisse le jeune prétendant remuer, par cette vaine apparence et par ses signaux, tous les cœurs napolitains que nos fautes nous avaient aliénés.

L'Aragonais, sûr du concours de ses partisans, feint une descente au levant de la ville. Alors enfin Montpensier s'agite, et comme ceux qui remettent toujours au lendemain, forcé de tout faire à la fois, au moment où il sort de la ville pour repousser le prince, il veut, par des arrestations, prévenir au dedans la révolte. Mais tout lui échappe en même temps : Naples entière, qui se soulève par ses tardives sévérités que ne soutient plus sa présence : et Ferdinand, qu'il trouve rembarqué, et qui, pendant que nous le cherchons sur le rivage, se jette à pleines

voiles dans le port de sa capitale, aux cris de joie de ces mêmes sujets, qui six mois auparavant l'en avaient chassé.

Montpensier, revenu sur ses pas, y retrouve la guerre. Les portes de Naples lui sont fermées sans retour; il faut que par un grand circuit, et de l'est à l'ouest de cette grande cité, il en regagne les forts: d'où, redescendant furieux sur la place du château Neuf, il veut pénétrer dans la ville par la via Catalana, se ressaisir de la place de Lolmo et étouffer la révolte.

Mais c'était une révolution! hommes, femmes, enfans, les prêtres aussi, tous transportés d'enthousiasme, étaient, pour quelques momens, transformés en guerriers redoutables. Ils remplissaient les fenêtres; les toits en étaient couverts; les tuiles, les pierres, les ustensiles de ménage, leurs plus gros meubles, tout leur servait d'armes! Les rues furent bientôt encombrées de ces débris, et nos cavaliers, forcés de s'arrêter dans ces défilés, sous une grêle si meurtrière, reculèrent peu à peu jusque sur la place du château, où la nuit suspendit le combat.

Le lendemain 8 juillet, au point du jour, 1495.
Montpensier se préparait à un plus grand effort, quand ses premières lueurs lui montrèrent les rues qui aboutissaient sur sa position, fortement

traversées de barricades, ces traverses armées de canons pointés sur lui, et la défense aussi impossible que l'attaque. Il fallut céder, remonter avec six mille hommes dans ses forts, au milieu de magasins follement dilapidés, et apprendre à Charles VIII que le 8 juillet, le surlendemain de Fornoue, jour où lui-même avait tourné le dos à sa victoire, son trône conquis avait été perdu, et son lieutenant, réduit à la position de commandant de trois forts, où il se trouvait assiégé.

Ce vice-roi, « bon chevalier et hardy, mais « peu sage, et qui ne se levoit qu'il ne fust « midy,[1] » s'y laissa complétement renfermer; et quand, la faim le pressant, il voulut reprendre la campagne, l'inutilité de plusieurs sorties furieuses lui en démontra l'impossibilité. Dans cette lutte, les deux frères Aragonais d'Avalos, l'un blessé, l'autre tué, succombèrent. Ferdinand adorait leur sœur Constance; éperdu de désespoir, ce jeune héros abandonna, pendant quelque temps, le soin de sa querelle. Ce fut Prosper Colonne, ce Romain comblé des faveurs de Charles, qui pour conserver le bienfait trahissant le bienfaiteur, passa du camp vaincu dans le camp vainqueur, et remplaça Ferdinand.

[1] Comines.

Alors Montpensier appelle de toutes parts à son secours; mais il était de ces hommes qui, ayant manqué à leur fortune, n'en doivent plus éprouver que les rigueurs. D'un côté, notre flotte que Charles lui envoie de Villefranche, est rencontrée par celle de Gênes; elle se réfugie à Livourne avec ses deux mille Gascons et Suisses de débarquement. Ceux-ci désertent; ils vont rejoindre d'Entragues à Pise. En même temps, les soixante-dix mille ducats et les deux cent cinquante lances promis à notre armée de Naples par Florence, pour la restitution de Pise, n'arrivent point. Le crime de d'Entragues, qui, malgré l'ordre formel de Charles, vend Pise aux ennemis de Florence, autorise cette république à les garder. D'autre part encore, ce sont les lieutenans eux-mêmes de Montpensier qui viennent trop tard à son aide. Le malheur s'en mêla; mais au milieu de tant de fautes, qu'il est difficile de l'en démêler!

Dans les premiers jours d'octobre, au moment même du traité menteur de Verceil, Précy et Bisignano, avec deux mille huit cents hommes, étaient enfin accourus de la Basilicate. Chemin faisant, à Eboli, en moins d'une demi-heure, ils dissipent onze mille Napolitains; ils égorgent, au milieu de cette cohue, une grosse cohorte

composée d'assassins de Naples. Leur roi avait compté sur les habitudes sanguinaires de ces misérables; prenant leur cruauté pour du courage, il les avait jugés plus braves que ses autres sujets. Bientôt, Précy et Bisignano sont à portée des forts de cette capitale. Mais là, malheureusement, ils s'arrêtent : ils n'osent s'engager dans un défilé garni d'artillerie et flanqué par la flotte aragonaise; ils attendent que du moins Montpensier, par une sortie, protége leur attaque.

S'ils eussent tenté le moindre essai, tiré un seul coup de canon, tout était sauvé; car, en ce moment même, Montpensier, ignorant leur présence et n'y comptant plus, capitulait. Lui et Ferdinand étaient réunis sur un vaisseau; leur discussion tournait en aigreur, elle se prolongeait. Ferdinand tremblant en lui-même qu'un fuyard, que l'écho d'un seul coup de feu, n'annonçât l'armée ennemie victorieuse, affectait l'assurance la plus complète; il mettait le marché à la main, menaçant de ne plus faire de quartier et ne donnant qu'un instant pour répondre.

Enfin, quand en lui-même la perte de chaque seconde le torturait, ce jeune monarque couvrit son anxiété de dehors si indifférens, il affecta un tel désouci sur la détermination de Montpen-

sier, que celui-ci ne douta plus de l'abandon des siens. Il signa donc une suspension d'armes, et dans le délai d'un mois, la reddition de ses forts, à moins que Ferdinand n'eût été chassé de leurs approches. Il livra même des otages : ce furent Yves d'Alègre, la Marck, Genlis et deux autres capitaines.

Mais à peine a-t-il signé cette défaite, que l'écho de tous les tabourins et trompettes, et de toutes les batteries de l'armée napolitaine lui apprend la présence de Précy. C'était Prosper Colonne, qui, tout retranché qu'il était jusqu'aux dents, entre des rochers, la mer et sa flotte, craignait d'en venir aux mains. Or, ce Romain, en effrayant l'oreille et les yeux de l'armée française, essayait de prévenir une attaque, qui eût infailliblement tourné pour lui, en une fuite honteuse.

A ce retentissement, Montpensier, au désespoir de sa précipitation, honteux de sa duperie, se tord les mains qu'il s'est liées et qu'il ne peut plus tendre à son lieutenant; il écoute avec anxiété; mais peu à peu ces bruits de guerre diminuent, ils s'éloignent, et avec eux s'évanouit son dernier espoir.

Il était trop vrai; Précy étonné de l'appareil formidable étalé par Prosper Colonne, et surtout du silence de Montpensier, puis déconcerté par

la capitulation de ce vice-roi, se retirait. Ce capitaine était si découragé, que le lendemain, en rétrogradant, il ne s'aperçut pas d'une victoire complète que cinq à six de ses hommes d'armes remportèrent. Arrêtés derrière lui dans un cabaret où ils furent surpris, ces gens-d'armes venaient, en sortant l'épée haute, au milieu d'une grande poussière qui cacha leur petit nombre, de mettre toute l'armée ennemie en déroute. Précy n'en continua pas moins sa retraite.

On est forcé d'ajouter, qu'un mois après, Montpensier, sans s'embarrasser de sa capitulation et de ses otages, sortit la nuit, par mer, de ses forts, où il ne laissa que trois cents hommes. Il débarqua à Salerne avec deux mille cinq cents soldats. Il en avait donc perdu dans ce siége, par la faim ou la guerre, près de trois mille.

CHAPITRE II.

Cependant, Naples avait donné un funeste signal. La plupart des villes du royaume y avaient répondu. Gonzalve de Cordoue était redescendu en Calabre; il occupait d'Aubigny, alors très malade, et la guerre, une guerre, il est vrai, molle et lâche comme le climat de ce pays, et nonchalante comme le caractère du vice-roi français, s'était répandue dans tout le royaume. Guerre, d'ailleurs, sans nerf, c'est-à-dire sans argent, qu'alimentait la maraude, que soldait le pillage, et conséquemment errante et vagabonde comme la misère qu'elle représentait, et qu'elle laissait partout après elle !

Elle n'eut que deux momens remarquables : l'un où Montpensier manqua sa fortune ; l'autre où celle de Ferdinand l'accabla. C'était au commencement de 1496. Alors Milan, Rome et Venise convoitaient la Toscane; ils se la disputaient en cherchant à la soustraire à notre influence. Pise et Livourne surtout étaient le but de leur

avidité. Leurs négociations échouant, Ludovic, Alexandre VI et le doge avaient eu recours à leurs moyens habituels, des Condottieri et des conjurations. Leurs Condottieri, ceux surtout que soldait Venise, remplissaient Pise; leurs conjurations agitaient Florence. Virginio-Orsini, avec mille hommes d'armes et Pierre de Médicis, se tenaient à ses portes; enfin, Livourne était assiégée par Maximilien lui-même!

Ludovic se sentant plus faible dans Pise, que Venise, son alliée et sa rivale, avait attiré cet empereur allemand dans la péninsule. C'était ainsi que deux ans auparavant il y avait appelé Charles VIII. Le génie de ce maître fourbe qui y succomba avec l'Italie, se complaisait à se jouer avec toutes ces puissances; il se vantait d'avoir ainsi une foule de rois à ses ordres, de les appeler ou de les renvoyer à son gré, et de faire servir à ses petits projets ambitieux, tous les souverains et toutes les armées de l'Europe.

Quant à Maximilien, sa position d'empereur avait les mêmes défauts que son caractère; elle était surchargée de titres aussi démesurés avec son pouvoir, que son esprit était gonflé de projets disproportionnés avec ses talens et son peu de constance. Tous tournaient à sa honte. Embarrassé au milieu de mille entreprises inache-

vées, et se trouvant déconsidéré chez lui, il avait saisi la première occasion d'en sortir : il venait donc de se louer, pour quarante mille ducats par mois, au pape, au doge et surtout à Ludovic.

Or cet empereur à gages, avait imitéet, même outré, la mauvaise foi des Condottieri auxquels il s'assimilait. Au lieu d'amener l'armée qu'il avait promise, il n'était descendu en Italie qu'à la tête de quelques centaines d'hommes. Aussi, y était-il entré honteux, presque furtivement, et la plupart de ses vassaux italiens s'étaient refusés à le joindre.

Néanmoins, il avait poussé par Gênes jusqu'à Pise, où les armoiries de Charles VIII, précipitées dans l'Arno, avaient été remplacées par les siennes. Ainsi, l'Italie entière jalouse, et l'empire aussi, remplissaient la Toscane; le célèbre Pierre Caponi venait d'être tué en combattant, et Florence, notre seule alliée, épuisée par trois ans de révolutions et de guerres, semblait devoir être écrasée pour jamais.

Mais, dans cette grande cité, Girolamo Savonarola, toujours tout puissant de puritanisme, de superstition et de popularité, contrebalançait, à lui seul, toute cette coalition; il gouvernait encore cette république par sa démocratie, et

ne cessait d'accuser ses moeurs relâchées de la colère du ciel. Dans son langage toujours prophétique, Charles VIII était encore « l'envoyé de « Dieu, prêt à relever Florence, et à la rendre plus « belle et plus florissante que jamais, dès qu'elle « se serait lavée de ses souillures. »

Tout lui réussit; il est vrai qu'il n'avait rien négligé, choix des hommes, efforts d'argent, achat de munitions en France; mais enfin tout concorda. Maximilien pressait Livourne par mer et par terre, et pourtant une flotte française y pénétra sans obstacle. En même temps, une tempête détruisit la flotte impériale. Toutes les sorties des assiégés furent heureuses, et l'inconstant empereur humilié, se découragea. Après avoir déclaré « qu'il était venu faire la guerre « aux hommes et non au ciel: » il s'en retourna cacher dans les Alpes sa nouvelle déconvenue.

Le crédit du moine prophète en doubla dans Florence; les conjurés du dedans échouèrent comme les coalisés du dehors. C'était toute la jeune aristocratie florentine; son complot fut découvert. Les uns furent suppliciés comme les autres avaient été repoussés, et les Médicis mis à prix, vidèrent une troisième fois la Toscane.

Cependant, leur lieutenant Virginio-Orsini, décontenancé, y restait avec Vitelli et mille

hommes d'armes, dont il ne savait plus que faire. Notre envoyé à Florence le tira d'embarras; il lui offrit une solde, et comme les Colonna ennemis des Orsini, venaient de passer dans le camp aragonnais, lui, passa dans le nôtre avec Vitelli. Ainsi, défrayé par les Florentins qui lui firent un pont d'or, il alla rejoindre Montpensier.

Presqu'en même temps, une seconde escadre française avait été délivrer la première dans Livourne. Toutes deux avaient ensuite débarqué à Gaëte trois mille Suisses, Français et Allemands, et Montpensier s'était trouvé à la tête d'une armée redoutable. Alors la guerre se ranime, elle se concentre; la Pouille en devient le théâtre. Les deux partis, absolument dénués d'argent, y accourent; ils s'y disputent le péage des grands troupeaux voyageurs de cette province. Il s'agissait de cent mille ducats que payaient annuellement, au pied du Gargano, huit cent mille moutons et bœufs, en passant des plaines d'Apulie dans les montagnes de l'Abbruzze.

Montpensier a dix-neuf mille hommes qu'il ne sait comment solder : il lui faut cet impôt à tout prix et une bataille décisive. En la cherchant, son avant-garde de gens d'armes toscans atteint huit cents lansquenets, les désunit, met

pied à terre, et ces hommes couverts de fer, attaquant corps à corps des ennemis presque nus, les massacrent tous jusqu'au dernier, aucun n'ayant voulu se rendre.

Montpensier continue; Ferdinand s'était retiré dans Foggia. Pour l'atteindre plus promptement, il y court sans artillerie, lui offre un dernier combat qu'accepte l'Aragonais, mais sous le canon de cette citadelle dont Montpensier n'ose approcher. Alors, forcé de lâcher prise, il va prendre poste au lieu du péage. Mais Ferdinand délivré voltige autour de lui; l'impôt qu'ils se disputaient échappe à tous les deux, et tous les deux s'en vengent sur les troupeaux eux-mêmes.

C'était la nourriture de la moitié du royaume, le capital de plus d'un million de revenus, et pourtant les deux prétendans les détruisirent; leurs soldats, s'arrachant ces bestiaux à l'envi l'un de l'autre, les égorgèrent par milliers pour en vendre les peaux! Ce grand méfait eu lieu vers la fin de mai 1496.

Ainsi, Montpensier n'a point profité de sa supériorité incontestable; il la perd. L'arrivée de plusieurs renforts, et surtout du marquis de Mantoue avec sept mille Vénitiens, relève Ferdinand. Ces contre-temps, la perte de Vi-

telli, l'un de nos meilleurs officiers italiens, tué au siége d'une bicoque; les prétentions orgueilleuses et insultantes de nos Français, au détriment des troupes napolitaines, leurs alliées, quand il s'agit de logemens et de distributions; enfin, le manque de solde, nous enlèvent nos partisans. D'un autre côté, l'incapacité, l'indolence de Montpensier, le peu d'autorité de son caractère, et surtout le souvenir de sa capitulation de Naples, l'ont affaibli et déconsidéré. La désertion se met dans son armée, la discorde dans son conseil; c'est une arène où Précy surtout, jeune chevalier avantageux et fier de sa victoire d'Eboli, s'étudie à le contredire.

Le malheureux vice-roi, sans vivres, sans argent, tantôt essayant de ménager les villes de son parti, tantôt forcé de fermer les yeux sur leur pillage, envoie vainement de Vesc en France crier au secours. Tandis que Charles se décide dans tous les sens, et finit par se contenter trop tard de faire parvenir à son lieutenant quarante mille ducats par Florence, les princes de Salerne, de Bisignano, de Conza, nos amis les plus dévoués, nous abandonnent : la discorde passe du conseil dans le camp. Nos Allemands, auxquels on doit plus d'un an de solde, refusent de combattre; Montpensier ne peut plus tenir

la campagne, et Venosa, ville forte et bien approvisionnée, devient son seul espoir de refuge.

Mais trente deux milles l'en séparaient encore, et l'ennemi l'observait. Ce prince eut un éclair d'activité. La nuit venue, il se dérobe; sa marche est si prompte que le lendemain, de grand matin, il n'est plus qu'à six milles de son but, et traverse Atella, qu'il vient de surprendre. Cette petite ville était située dans un vallon entouré de bois et de montagnes. C'est là que, soit faiblesse, engourdissement ou inconséquence, ayant laissé se perdre par le pillage, les heures si précieuses qu'il vient de gagner, il est, à son tour, surpris et enveloppé!

Dans cette situation, il restait encore à se faire jour par un prompt et noble effort; mais Précy s'y oppose. Les Allemands murmurent, et Montpensier cède; il laisse à Ferdinand et aux Stradiotes le loisir de lui couper toutes les issues; il donne à Gonzalve de Cordoue, qui vient de battre onze barons angevins et d'échapper à d'Aubigny mourant de maladie, le temps d'arriver à son tour.

Dès-lors, l'infortuné Montpensier voit tous ses ennemis, Espagnols, Napolitains, Stradiotes, Allemands, Vénitiens, accourir de toutes parts autour de lui comme à une grande curée. D'a-

bord, ses lansquenets, ramassis d'Allemands de tous pays, désertent, et ces misérables retournent effrontément leurs armes contre leurs compagnons de la veille ! Le lendemain, ses moulins sont brûlés ! un autre jour, sa gendarmerie, qu'il essaie de faire échapper, lui revient humiliée, la tête basse : elle rentre dans Atella, repoussée par cette cavalerie légère grecque et italienne, qu'elle avait tant méprisée ! Enfin, trois cents Suisses, qui défendaient la rivière où s'abreuvait l'armée, sont massacrés. Alors, tout manquant jusqu'à l'eau, le 20 juillet 1496, après trente-deux jours de résistance, Montpensier capitule une seconde fois.

On lui accorda une amnistie entière pour les Napolitains du parti français, et pour lui trente jours encore; après quoi, il devait remettre à Ferdinand son artillerie et tout le royaume, moins Venoza, Tarente et Gaëte, si son roi ne l'avait point secouru.

Cette clause, vaine en elle-même, fut d'ailleurs annulée par ses propres troupes; celles qui l'entouraient le forcèrent de se rendre au bout de trois jours, pour dix mille ducats qu'elles exigèrent de lui, et que Ferdinand ne lui avança qu'à ce prix. Les autres, au contraire, celles qui étaient répandues dans les

provinces, refusèrent de reconnaître sa capitulation.

En attendant leur obéissance, lui et cinq mille Français et Suisses qui lui restaient, servirent au triomphe de Ferdinand, qui les promena à sa suite dans les rues de Naples. Cette honte bue, ils furent confinés à Procida, sur des vaisseaux, où la faim et le mauvais air les décimèrent. Montpensier s'obstina noblement, et jusqu'à la mort, à partager leur infortune. Chefs et soldats Suisses ou Français, se furent fidèles jusqu'au dernier; solde ou faveurs quelconques, tout ce qu'offrit l'ennemi fut refusé. Sur treize cents Suisses, trois cents seulement survécurent; sur quatre mille Français, il n'y en eut pas cinq cents qui revirent la France.

Elle déplora amèrement la perte de tant de guerriers généreux. Une voix d'alors, digne d'être la sienne, et qui a percé jusqu'à nous au travers de plus de trois siècles, nous dit encore: « que nos lansquenets, malgré leur haine habi« tuelle contre nos Suisses, n'eussent ni refusé de « combattre, ni déserté, si les quarante mille « ducats tant de fois promis, fussent arrivés un « mois plus tôt. » Elle ajoute, « que si nos capi« taines eussent été d'accord pour livrer bataille,

« ils auroient sans doute été victorieux ; que « vaincus, ils n'auroient pas perdu la moitié des « gens qu'ils perdirent en faisant un si vilain « accord qu'ils firent ; que M. de Montpensier « et le seigneur Virgile Orsini, qui estoient les « deux chefs, vouloient la bataille : et que ceux-« là sont morts en prison, en chargeant mon-« seigneur de Précy, jeune chevalier d'Auvergne, « d'avoir esté cause qu'on ne combattit pas : et « qu'il estoit un très-mauvais chevalier, et peu « obéissant à son chef. »[1]

Bientôt, d'Aubigny capitula pour la Calabre, Julien de Lorraine pour Mont-Saint-Ange, Georges de Silly pour Tarente, et Aubert de Rosset pour Gaëte. Graziano-Guerra, forcé d'évacuer les Abbruzzes, s'était fait jour avec huit cents chevaux jusqu'à cette ville. Ces noms sont restés célèbres.

La retraite de plusieurs d'entr'eux jusqu'en France, fut plus fière encore que ne l'avait été leur marche conquérante ; celle de Louis d'Ars surtout, tout invraisemblable qu'elle nous paraît et qu'elle serait aujourd'hui, fut alors vraie. Lieutenant de Ligny, il tint un an encore contre Gonzalve de Cordoue, dans cette Venoza que

[1] Comines.

Montpensier n'avait pas su atteindre. Enfin, Charles VIII l'ayant rappelé, il capitula; mais il n'accepta pour clauses que sa volonté, pour garantie que le fer de ses lances. « Alors il part, « il s'en retourne, passe par le mitan du royaume « de Naples et de toute l'Italie lui et tous ses « gens, la lance sur la cuisse, armé de toutes « pièces; tient les champs, et vit à discrétion et « de gré à gré partout où il loge; marche tou- « jours en forme de guerre; rapporte sa vie et « son honneur de lui et de ses compagnons, leurs « bagues et leurs butins sauves : vint jusqu'à « Blois en tel ordre faire la révérence au roy, « son maistre, et à la reine, sa maistresse, qui « lui firent tel honneur de le voir ainsi arri- « ver en si bel arroy, qu'après lui avoir fait bonne « chère et grand honneur, et à ses compagnons, « ne se purent saouler de louer sa valeur et « vertu, et de luy et d'eux, et de les récom- « penser. Je l'ay ainsi ouï raconter, dit Bran- « tôme, à madame la séneschale de Poictou, ma « grand'mère, qui estoit lors à la cour, et à qui « M. Louys d'Ars, comme son bon parent, « donna, pour son partage du butin qu'il avoit « fait vers Naples, un grand linceul de rezeur « de soye cramoysie, tout ouvré d'or et d'ar- « gent, en personnages et petits bestions, la

« chose aussi bien élabourée qu'on sçauroit voir,
« et estimée à quatre cents escus. »

D'autres retours avaient été moins triomphans, mais aussi dévoués et plus touchans encore; et entr'autres, celui de messire de Villeneufve. Ce loyal et preux chevalier pris dans Trani dont il était gouverneur, et mis aux fers dans le château Neuf de Naples, revenait en France à la fin de 1496, après un an et trois jours de prison. Chemin faisant, une invocation à Notre-Dame le sauva, dit-il, d'une tempête qui faillit le noyer. Arrivé à Marseille, « le gouverneur du
« pays de Prouvence, touché de l'honneur du
« roi et de grand pitié pour la pauvrèté où il veist
« ledit Villeneufve, lui présenta beaucoup de
« biens que refusa le bon chevalier, décidé à ne
« rien prendre fors sa vie, pour l'amour de Dieu,
« ainsi qu'il avoit voué de faire estant en prison,
« jusqu'à ce qu'il eust trouvé le roy, son souve-
« rain seigneur et maistre.

« Et de là s'en alla, achevant son pélerinage,
« à la sainte Baulme, puis passa devant sa propre
« maison de Beaucaire où ne s'arresta même
« point, allant incontinent sans séjourner, tou-
« jours nu-pieds, en haillons, portant ses fers et
« mendiant sa vie pour l'amour de Dieu, en l'état
« qu'il saillit de prison comme son vœu portoit.

« Et tant alla qu'il arriva en cette cité de Lyon « où estoit le roy, son souverain seigneur : le« quel, promptement assanneté de sa venue, le « fist venir dans la salle à parer, où il soupoit en « compagnie de grande quantité de seigneurs et « autres gentilshommes. Mais quand il veist ledit « Villeneufve ainsi défait de sa personne et pi« teusement vestu, avec un carcan de cinq livres « pesant de fer au col, en bon prince il fut esmeu « de pitié et plein de douleur; et comme bon et « vray père de famille doit faire à son serviteur, « il recueillit ledit Villeneufve très-bénigne« ment, et lui envoya dès le lendemain matin « ses propres habits, ceux qu'il avoit vestus et « jusqu'à sa propre chemise, y ajoustant autres « grands biens et dons inestimables à lui et aux « siens, et le feist maistre d'hôtel de sa bouche.

« Or, ce n'estoit pas petite chose d'estre si « près de la personne du roy très-chrestien, sans « pair, très-vertueux et victorieux de tous ses « ennemis, craint et redouté de tous ses sujets, « bien servi et léaument aimé. »[1]

[1] Villeneufve, Mémoires.

CHAPITRE III.

Ce long et intrépide dévouement était admirable; mais ces braves chevaliers ne devaient rapporter qu'une surprise plus grande d'avoir été si long-temps délaissés, et s'enquérir des causes d'un abandon si coupable. Alors seulement ils surent tous les détails de la retraite de leur roi; et si le passage de l'Appenin les émerveilla: s'ils s'enthousiasmèrent de Fornoue: la fuite nocturne de ce champ de bataille, le traité, l'évasion de Verceil, durent les confondre d'étonnement, et l'inaction de Charles dans Lyon les indigner bien plus encore.

Toutefois, cette inaction, sans s'excuser, s'expliqua: de vaines négociations, des plaisirs vaniteux, de plus vains apprêts d'une expédition nouvelle, avaient occupé cette cour puérile.

Dès la conclusion de l'accord de Verceil, Comines avait été envoyé de Milan à Venise, pour obtenir de cette république son accession à ce

traité. Mais Venise avait répondu qu'elle n'avait pas de paix à faire avec la France, n'ayant point été en guerre avec elle. Ainsi, son armée, ses trois mille morts de Fornoue, ne devaient être considérés que comme un contingent obligé, que lui avait imposé son alliance avec Ludovic.

Dans cette supposition, elle avait persisté à offrir au roi sa médiation; elle prétendait encore lui persuader de se contenter de la suzeraineté de Naples, avec Tarente, deux autres places et cinquante mille ducats de tribut en garantie. En même temps, soit ironie, soit persévérance dans son premier but, elle lui avait rappelé son grand projet de croisade si fastueusement annoncé. Ses trésors, ses flottes, le concours de l'Italie, elle les mettait encore à sa disposition; ce qu'elle lui demandait pour gages de ces avances, c'étaient ces places maritimes de la Pouille qu'alors elle se préparait à lui ravir par la guerre, et dont, en même temps, elle exigeait la cession de Ferdinand, au prix d'une flotte, de quelque argent et de l'armée qu'elle allait mettre à ses ordres.

Comines, à ces nouvelles qu'il avait rapportées à Charles, le 12 décembre 1495, avait été forcé d'ajouter que ce traité de Verceil, son ouvrage, qu'il avait fait conclure en dépit du duc

d'Orléans, de Ligny et de Briçonnet, ne serait point exécuté par Ludovic. Le poids des conseils de ce ministre, celui de tant de soins qu'il s'était donnés pour amener cette mauvaise paix, était retombé sur lui; on l'en avait accablé. Aussi l'offre de suzeraineté sur Naples, qu'il rapportait de Venise, fut-il rejeté hautement. Ce n'est pas que Charles n'eût été tenté de l'accepter; mais Briçonnet, sa faction et sa famille entouraient le monarque. Ennemis du négociateur, ils repoussaient le traité, et le bon petit roi n'osait leur déplaire.

Il y avait alors plus d'un mois que Charles était arrivé à Lyon; Comines y a retrouvé ce prince au milieu de fêtes, de tournois, qui lui rappellent ses exploits lointains, et qui semblent lui en préparer de nouveaux. A ces bruits, à ces éclats de gloire, toute la jeune et oisive noblesse était accourue. Ces pompes guerrières, ces joies triomphales l'enchantent; l'étalage du butin, l'appât de ces comtés, de ces baronnies, de ces duchés, dont les conquérans reviennent pourvus, la séduisent et l'excitent encore.

Car l'armée était rentrée la tête et le cœur hauts, toute fière d'elle-même et avec raison. Elle méprisoit plus que jamais le ban et l'arrière-ban, jadis si commodes aux guerres civiles. Et déjà, au bruit de tant de renommée et de fortune, la no-

blesse française ne rêvait plus que le service du prince et qu'expéditions ultramontaines.

On a déjà remarqué que, désormais, ce fut pour cette foule de gentilshommes, chefs ou cadets de famille [1], le seul moyen de se faire connaître, la seule voie de fortune! L'abaissement des grands vassaux par la réunion de la Bretagne, et cette longue expédition de Naples, leur avaient enfin démontré qu'il n'y avait plus en France qu'une patrie, et d'autre guerre que celle du roi!

1496. Aussi, tous n'aspiraient plus qu'à être admis sous ses enseignes; on ne voulait plus être que des troupes régulières. Charles venait d'en imaginer de nouvelles, telles que des stradiotes français; par amour-propre, comme de nos jours les Mamelucks, et parce qu'ils rappelaient un jour de gloire.

Les cent-Suisses datent aussi de cette époque. Le roi voulut que leur pourpoint fût de soie et à ses armes. [2] Cet autre corps de son invention, qui dura jusqu'à nos jours, lui fit honneur, la vanité l'ayant moins inspiré dans cette création que la reconnaissance.

Ainsi, pendant que nos malheureux compagnons d'armes, laissés en si petit nombre à trois

[1] Machiavel.

[2] *Ibid.*

cents lieues de là, se débattaient encore, cette cour ne rêvait qu'organisation et manœuvres.

On avait rapporté d'Italie quelques améliorations, et entr'autres, pour l'infanterie, les files plus mobiles et plus propres aux combats d'armes à feu, de trois hommes de hauteur [1], au lieu de dix de profondeur. Puis, la mode s'en mêlant, comme de tout en France, à force de se tourmenter d'innovations militaires, on avait fini par rétrograder dans les ordonnances grecques et romaines. Ce fut l'étude si utile d'ailleurs du grec et du latin, qui en fut cause; l'imprimerie commençait à la rendre plus générale, elle contribua à ramener dans cette fausse voie en amenant le pédantisme.

Quant à nos guerriers, à les entendre, ils n'avaient emporté d'Italie que du mépris pour le peuple vaincu et pour les arts, les sciences et les lettres, auxquels ils attribuaient sa lâche mollesse et sa défaite. Mais, à leur insu, une part de ces mœurs et de ces arts était revenue avec eux dans leurs vanteries, dans leur butin et jusque dans leurs bagages; ils en avaient rapporté le germe dans tous leurs souvenirs de plaisir, de gloire et d'amour: et surtout dans leur suite de prêtres, de clercs, de gens de parlement, à qui ces mœurs

[1] Machiavel, Monteil.

si douces, qui donnaient à leur état la supériorité, avaient dû plaire.

Les monumens italiens de ces arts avaient rempli ceux-ci d'une exaltation qui ne déplaisait pas à l'amour-propre des guerriers, comme tout ce qui leur rappelait leur conquête. Le roi lui-même, qui aimait tout ce qui parlait aux yeux, en était revenu épris. L'architecture italienne surtout l'avait frappé d'admiration; il avait ramené à sa suite, comme autant de trophées, des peintres et des architectes ultramontains. Autour de lui des sentimens ou des vanités pareilles, l'imitation, la curiosité, la flatterie, le poussèrent dans cette direction; la mode encore s'empara de ce mouvement, le généralisa, et le goût des arts commença à s'introduire.

Mais ce n'était pas là ce qui avait pu détourner Charles VIII du soin de sa conquête; et pourtant, au milieu de ce nuage d'encens, de ce tourbillon de louanges dont son retour fut accueilli, on avait vu ses vieux conseillers et les réfugiés italiens, se décourager. En effet, qu'espérer de l'avenir avec un si bon, mais si faible prince, et si mal entouré. Malgré tant de dégoûts, dont sa sortie d'Italie venait d'être abreuvée, de quelles erreurs pouvait revenir un jeune roi qu'on adulait ainsi.

Ajoutez, les formes à la fois rudes et humbles d'une cour où tout devait exalter son orgueil; où peu de nuances étaient alors senties; où les clercs, dans leurs panégyriques, prenaient, comme on a vu Lavigne, l'exagération de la flatterie pour l'observation des convenances; où les peuples, dans leur ignorance, s'étonnaient et admiraient sans cesse; enfin, où les grands de l'État ne croyaient que respectueuses les postures les plus serviles.

Ce n'étaient que des formes, il est vrai, mais des formes en rapport avec le mouvement des choses. Dans un temps d'ignorance, chez une nation jeune, bien loin encore de l'âge de l'analyse et qui n'approfondissait rien, ces formes, tant sur celui qui en était l'objet, que sur ceux qui y étaient soumis, avaient donc une grande influence.

Etait-il vraisemblable que les conseils de l'expérience pourraient éclairer une tête vaine et légère, enivrée de fêtes, étourdie d'acclamations, aveuglée d'encens; un monarque à qui les grands corps de l'État ne parlaient qu'à genoux; que les princes et princesses de son propre sang n'abordaient qu'après s'être trois fois agenouillés; devant qui ces princesses elles-mêmes n'osaient

s'asseoir que sur de simples carreaux, et les plus grandes dames par terre, sur le parquet, sur la mosaïque ou la dalle froide et nue! [1] Car, devant le roi et la reine, telle était l'attitude de ces hautes et puissantes dames, qui pourtant, dans leurs vastes manoirs, ne se plaisaient que sur leurs grands fauteuils de tapisserie si commodes, qu'entourait une coür obéissante de serviteurs gentilshommes, de serfs, et de justiciables.

Au reste, parmi les vieux conseillers, tels que le duc de Bourbon, l'amiral de Graville, le prince d'Orange et Comines, ces deux derniers surtout, qui venaient de tant contribuer à faire manquer la conquête du Milanais à Verceil, d'où le salut de Naples dépendait, n'avaient guère le droit d'accuser Charles, d'abandonner ceux à qui il avait confié sa conquête. Et cependant, ce sont eux, c'est entr'autres Comines qui lui reproche : « de ne point écouter les gens qui en venoient, « et quand il ne lui châloit qu'il lui coustât, de « ne vouloir prendre nulle peine pour entendre « à son affaire; enfin, de 1496 à 1498, de n'a- « voir fait qu'aller de Lyon à Moulins, de Mou- « lins à Tours, sans penser à autre chose qu'à « joustes et tournois. »

[1] Chastellain. Montfaucon, Monteil.

Mais il y eut des voix plus dures et des plaintes plus âcres : elles s'élevèrent du milieu de ces tristes restes de nos malheureux chevaliers, abandonnés à une lutte si longue et si laborieuse. Quelques unes de ces invectives contre le jeune roi ont percé jusqu'à nous; on croit entendre encore Marillac s'écrier dans son amertume, « que Dieu avoit aidé tellement à ce prince « qu'il s'estoit eschappé desdits Italiens et s'en « estoit revenu en France, pour faire bonne chère « comme il avoit accoustumé, et pour y mourir « à vingt-huit ans, autant et plus usé desdits « excès que ne seroit un personnage de soixante « ans. »[1]

Ces accusations étaient fondées. Il était vrai qu'après l'avare et sombre tyrannie de Louis XI, une réaction de mœurs somptueuses et galantes avait surgi, et que Charles avait pris la tête de ce mouvement. Ses imperfections physiques le sur-excitaient dans cette voie; il attachait d'autant plus de prix à séduire les dames et à rompre des lances devant elles, qu'il se sentait moins fait pour combattre et plaire. En ce moment surtout, les charmes des Lyonnaises, et les attraits des filles de la reine, jeunes demoiselles nobles,

[1] Marillac, Manuscrit de Fontanieu.

dont Anne de Bretagne s'était entourée, l'enivraient.

Tandis que l'inépuisable tendresse de son âme si douce, si accorte, si aimante, l'entraînait dans une inconstante et nombreuse suite d'amours sans cesse renaissans; et que les vaines pompes chevaleresques de ses continuels tournois lui faisaient oublier cette guerre, dont ils étaient l'école et l'image : s'il arrivait qu'au travers de ces passions satisfaites, qu'entre ces tournois, que dans l'intervalle de deux amours, les cris de la Rovère, les plaintes de Trivulce et des envoyés florentins le détournassent de cette active incurie; et que les gémissemens, les appels de ses compagnons d'armes, ou assiégés, ou languissant déjà dans les prisons napolitaines, perçassent jusqu'à son cœur, alors il se soulevait indigné, il voulait s'élancer à leur aide, et tout aussitôt il ordonnait; mais sans aucune connaissance des moyens indispensables pour exécuter, sans capacité d'application pour s'en instruire. Aussi, au milieu d'élans si vides, ne pouvant se soutenir contre les lenteurs des préparatifs d'une nouvelle expédition, et se heurtant en aveugle contre ses difficultés, bientôt il retombait affaissé dans l'entraînement de ses molles amours, dans l'étourdissement de ses fêtes vaniteuses,

dans l'engourdissement de ses lourds festins, où son sang et sa frêle constitution s'appauvrissaient, où s'égaraient et s'amortissaient ses velléités d'honneur et de gloire; enfin où, se déconsidérant, toutes ses menaces perdaient leur effroi, et toutes ses promesses leurs espérances.

CHAPITRE IV.

1496. Cependant, la plupart de ceux qu'il abandonna persévérèrent à l'aimer; ils crurent à sa volonté de les secourir; ils s'en prirent à d'autres des obstacles qui s'élevèrent, et ne doutant pas de son cœur, ils déplorèrent la faiblesse de son esprit, qui n'avait pu les surmonter. Et d'abord, s'il a laissé la guerre dans Naples, ils savent que, rentré en France, il y a retrouvé la guerre.

Pendant le *souffreteux* siége de Novarre et celui des châteaux de Naples, Ferdinand-le-Catholique s'est élancé subitement du Roussillon sur la Navarre, d'où, repoussé, il s'est rué sur le Languedoc qu'il a ravagé. Mais à peine cette atteinte a été sentie que le duc de Bourbon, régent encore, y a porté une main vive et prompte. Saint-André et la Roche-Aymon, avec leurs hommes d'armes; Alain d'Albret, avec l'arrière-ban de la province, ont arrêté l'invasion. Bientôt ils ont réuni dix-huit mille hommes, et sur-le-champ ils ont, en arrachant Salces d'assaut à

l'armée espagnole plus nombreuse, repris si vigoureusement l'offensive, que Ferdinand effrayé a demandé une trêve.

Charles y a consenti; mais, dès ce moment, de prorogations en prorogations, l'Espagnol rusé a tenu, sur cette frontière, la guerre en suspens. C'était une diversion qu'il opérait; il l'a fait durer jusqu'à ce qu'au-delà des monts, la ruine de l'armée d'occupation de Naples eût été achevée. Alors, toujours insidieux, il proposera à Charles de refaire la conquête de Naples à frais communs; lui, se contenterait de la Calabre. Mais ce piége paraîtra si grossier que notre envoyé, le bon et crédule Clérieux, qui s'y est laissé prendre, sera remplacé par Du Bouchage. Celui-ci forcera Ferdinand à se démentir, et la trêve sera encore prolongée. Cette situation équivoque, dans laquelle Ferdinand fera comprendre Philippe de Flandre, père de Charles-Quint, son gendre à venir, et son gendre Henri VII d'Angleterre, qu'embarrassait alors l'imposteur Perkins, durera autant que Charles VIII.

En effet, quoique ce pauvre jeune prince fût comme épuisé par sa première expédition chevaleresque, et qu'il n'eût plus que des accès de bons vouloirs, entrecoupés de distractions continuelles, on savait que, malgré cette diversion de

l'Espagne, il avait fait pour le salut de ses chevaliers tout ce qui était à sa faible et courte portée. Il en avait parlé sans cesse. Pendant plus d'un an, de 1496 à 1497, il s'était fixé dans Lyon comme dans un quartier-général; et il est certain que son traité d'Asti avec Florence, que celui de son envoyé avec Vitelli et Orsini, qu'enfin, l'envoi de ses deux escadres et de quarante mille ducats, eussent pu sauver Montpensier, son armée et sa conquête.

Mais on a vu que Ligny et d'Entragues avaient retourné le premier de ces efforts contre lui-même : quant aux autres, ils avaient été entravés par la mauvaise volonté, par la trahison ou l'incapacité de ses ministres. « Gens paresseux et « inexpérimentés, dit Comines! et il y en avoit « un si grand, que les autres le craignoient. » C'était Briçonnet avec les siens qui conduisait tout. « Celuy-là estoit le roy et seigneur quant « à l'effect! et se trouva le maistre mal servy « par ses gouverneurs, qui ont très bien fait « leurs besognes et très mal les siennes! et en a « été moins estimé. »

Charles avait fait plus encore. Vers la fin de 1496, il avait rassemblé une grande armée; les vaisseaux lui manquant et surtout l'argent, il avait établi sur les tailles une nouvelle crue de

quatre cent mille livres, emprunté sur les recettes générales de ses royaumes de France et de Naples, demandé des contributions à toutes ses bonnes villes, et même suspendu le paiement des pensions et des appointemens de ses officiers. Mais une double infortune, ou plutôt ses suites nécessaires, qu'on n'aperçut pas d'abord, avaient fait tout manquer.

Il y avait à peine deux mois que le roi était rentré dans Lyon, quand lui vint la nouvelle subite de la maladie et de la mort de Charles Orland son fils unique, âgé de trois ans. L'année 1496 commençait alors. Au milieu de l'amertume d'un si grand malheur, sa date fut remarquée. Elle suivait immédiatement celle où, malgré tant de sermens, Florence venait d'être frustrée de Pise. Dès lors, autour de Charles et dans cette mort de son héritier, tous crurent reconnaître l'effet de cette colère céleste, dont l'avait menacé Savonarole.

Mais si ce fut un châtiment, il pesa bien plus sur l'innocente Anne de Bretagne, qui ne s'en consola jamais, que sur le roi, dont le cœur faible et tendre fut d'abord comme écrasé d'une douleur, que son esprit léger rendit fort courte. On le vit bientôt importuné de celle de la reine qui troublait ses plaisirs; aussi, imagina-t-il

un bizarre moyen de l'en distraire; ce fut d'interrompre brusquement ce deuil d'une mère par un bal et une mascarade: contraste brutal, que rendit plus choquant encore le concours du duc d'Orléans, à qui ce deuil ouvrait le trône. Ce prince apporta même dans cette orgie, une légèreté et une gaîté qu'on remarqua, et dont son âge de trente-cinq ans rendait la maladresse inexcusable.

Cependant, Anne de Bretagne étant grosse alors, on attendit; mais l'enfant dont elle accoucha ne vécut point. Dès lors, on dut croire que tant de malheurs dans le palais, en feraient sortir le prince, et que nos capitaines, luttant encore dans le royaume de Naples, seraient enfin secourus; personne n'en doutait. La mobile politique italienne, toute passionnée de haines, de craintes et de jalousies de voisinage, s'était alors toute retournée vers Charles VIII. Elle lui offrait trois mille gens-darmes, huit mille hommes de pied; elle l'appelait: c'étaient non-seulement les Orsini, la Rovère, Bentivoglio de Bologne, Florence, mais aussi le marquis de Mantoue, le duc de Ferrare, beau-frère de Ludovic, et le pape lui-même! Les réfugiés italiens y joignaient leurs supplications.

Dans le conseil, l'amiral de Graville, qui

avait long-temps gouverné le prince en France, était le seul qui essayât de l'y retenir. Soit ambition, soit sagesse, il persévérait à vouloir l'abandon de Naples. De Vesc, au contraire, et Briçonnet, tous deux devenus indispensables dans les affaires d'Italie, y poussaient encore le roi. L'armée était prête et soldée; Trivulce déjà dans Asti avec neuf mille hommes d'élite : tous les commandemens distribués : au roi l'arrière-garde : au duc d'Orléans le corps de bataille; les équipages de ce prince avaient même passé les monts. Il semblait enfin que Naples, que Milan, nous allaient être, l'une rendue, l'autre livrée, et qu'il n'y avait plus qu'à se mettre en marche.

Mais alors, on s'aperçut que le duc d'Orléans remettait d'un jour à l'autre son départ! Sa mauvaise volonté devenant enfin palpable, il n'essaya plus de la cacher, et se prononçant contre l'expédition, il requit le roi d'en référer à son conseil.

Douze conseillers au moins le composaient : deux fois convoqués, ils furent deux fois unanimes. Mars 1497.
« Il y avoit trop d'engagemens pris avec l'Italie et trop avec soi-même; on ne pouvoit plus reculer, et c'étoit au duc d'Orléans à ouvrir la marche. » Mais ce prince, qui ne sentait plus entre lui et le trône de France, que le bon petit roi, noyé dans des plaisirs qui l'affaiblissaient à vue

d'œil, n'avait garde de s'éloigner d'un sceptre dont il brûlait de se saisir. Guidé par d'Amboise, il déclara donc qu'il était prêt à marcher, mais seulement comme lieutenant du roi, et non comme prétendant au Milanais, et qu'il renonçait pour cette fois à sa propre querelle. *Il mua de propos*, dit Comines. Vainement les envoyés et les réfugiés italiens pressèrent Charles de le contraindre à tenir parole; le bon roi, quoique tout plein de dépit pour ce refus et de vengeance pour Ludovic, répondit « qu'il n'enverroit jamais son cousin à la guerre, par force. »

Un refus si inattendu rappela la joie choquante de ce duc à la mort du jeune Orland, et celle qu'il n'avait pas su dissimuler, après la triste issue des dernières couches de la reine; son rapprochement du duc de Bourbon, pendant les trois semaines qu'en revenant de Lyon la cour passa à Moulins, donna des inquiétudes. Dès lors, et suivant l'esprit de toutes les cours, il vint de toutes parts une foule d'avis; on dénonça surtout les manœuvres ambitieuses du duc, dans son gouvernement de Normandie, et Charles enfin, éloigna de lui ce parent, qui se montrait si avide de son héritage : disgrâce peu sévère, puisque Blois, si proche d'Amboise, résidence ordinaire de la cour, fut le lieu de cet exil.

Ce fut plutôt le motif du refus du duc, que le refus lui-même, que Charles punit ainsi. Dans cette âme faible, mais trop vive et trop tendre encore, pour le corps de plus en plus chétif qu'elle consumait, l'amour combattait toujours la gloire. Ces deux passions se disputaient alors ce pauvre prince : l'une l'attirait vers Milan, l'autre vers Tours, où se trouvait avec la reine une de ses filles d'honneur dont son cœur était épris. L'amour l'emporta.

A cette époque, et malgré la mauvaise volonté du duc d'Orléans, les envoyés et les refugiés italiens espéraient encore; ils attendaient d'un instant à l'autre le signal de la marche du roi sur Asti, quand soudain il leur déclara, qu'il partait pour Paris et pour la Touraine. Aux mauvais motifs qu'il allégua, ils ne purent douter de sa détermination; il prétendait qu'il ne pouvait recommencer une si grande guerre sans l'assistance des bienheureux Saint-Denis et Saint-Martin, et qu'il convenait qu'il allât lui-même à Paris et à Tours la demander à leurs tombeaux.

Ces Italiens demeurèrent consternés d'un abandon si subit. Le bon petit roi, qui eût plutôt compromis son royaume que de mécontenter personne, voyant leur désespoir, y

sacrifia son avant-garde. Elle était forte de neuf mille hommes; il l'annihila, il faillit même la perdre en la leur distribuant. Il en prêta un tiers à Fregose et à Doria, pour faire soulever et ressaisir Gènes; un autre tiers à la Rovère, pour prendre Savone. Trivulce eut ordre avec le reste de protéger ces deux entreprises contre Venise et le duc de Milan, son ennemi, dont il devait en même temps respecter les possessions; mais il fit tout le contraire.

Tous échouèrent : Trivulce commença des hostilités contre Ludovic, sans pouvoir engager la guerre; les deux autres, avec leurs folles espérances d'émigrés, ne purent seulement approcher de leur but. Bientôt, notre infanterie suisse et gasconne fut licenciée, et Trivulce, réduit à ses gens-darmes, alla se renfermer dans Asti.

Le refus du duc d'Orléans qu'alléguait aussi le roi, et surtout la nécessité d'aller invoquer à domicile les deux patrons de Paris et de Tours, étaient, pour des Italiens du temps de Machiavel et de Borgia, d'assez mauvaises excuses. Charles eût pu se couvrir de prétextes plus plausibles. Paris venait de lui en fournir : effrayée du prêt de trois cent mille livres, ou plutôt de l'offre de deux vaisseaux qu'on exigeait

d'elle [1], cette ville avait demandé que du moins toutes les classes de ses habitans, sans exception, y contribuassent. Mais le parlement s'étant opposé à cette innovation, si contraire à ses intérêts, les officiers municipaux, au lieu des trois cent mille livres qu'on leur demandait, n'en avaient offert que cinquante mille.

Vainement alors, Charles avait dépêché ses premiers conseillers près du parlement, afin de le décider pour cette fois à renoncer à ses franchises; ils ne lui avaient rapporté que des plaintes sur l'énormité des emprunts, et des menaces de remontrances. L'éclat de cette résistance avait entraîné celle de plusieurs autres villes. C'était le second refus de cette nature [2] que Paris faisait éprouver au bon petit roi. Aussi en fut-il si fortement et si longuement courroucé, qu'il ne voulut plus dès lors s'arrêter, ni même passer dans cette grande cité. C'est même un fait que dans sa colère, et sans le chancelier Briçonnet [3] frère du cardinal, il eût créé un nouveau parlement dans Poitiers, aux dépens du ressort de celui de la capitale.

Les Briçonnet, d'ailleurs assez bonnes gens,

[1] Félibien, Lobineau.

[2] Félibien, revu par Lobineau.

[3] Guy Bretonneau, Hist. généal. des Briçonnet.

avaient leurs motifs pour modérer ainsi le courroux du roi. Ils commençaient à se ménager l'avenir, et le prince qui leur semblait en devoir incessamment devenir maître. Ils ne pouvaient donc être fâchés des obstacles que Paris apportait à une seconde expédition en Italie, puisque cette entreprise déplaisait au duc d'Orléans. Le cardinal Briçonnet s'était même alors retourné contre ce projet, soit que le départ du roi sans le duc, lui parût une imprudence; soit connivence avec l'héritier du trône, ou corruption, comme le crurent Comines et Guicciardini, et parce qu'en effet, Ludovic n'y dut rien épargner.

Ajoutez l'embarras de ce surintendant des finances qu'effrayait une telle dépense, l'affaiblissement visible du roi, son intérêt de favori à le conserver et son attachement véritable; car, dans l'amertume exclusive de leur jugement, ces deux témoins, Guicciardini et Comines, l'un comme Italien irrité, l'autre comme vieillard chagrin, et courtisan mécontent, sont par fois récusables.

Cette tentative d'une seconde guerre d'Italie se passa donc en tournois; elle se fit surtout dans des conversations où le naïf esprit du bon petit roi se montrait dans toute sa candeur. La plupart roulaient sur Naples : « Il confessoit bien

« y avoir fait des fautes largement, et les contoit;
« et luy sembloit que si une autre fois il y pouvoit
« retourner et recouvrer ce qu'il avoit perdu,
« qu'il pourvoyroit mieux à la garde du pays
« qu'il n'avoit fait; car il avoit en son cœur de
« faire et accomplir son retour en Italie. »[1]

Cette contrée s'offrait, il est vrai, de plus en plus à Charles VIII. Alexandre VI redoublait ses appels secrets à ce prince; Venise elle même « estoit « prête à pratiquer contre Milan »; Florence promettait, avec un corps d'armée, de solder une grande part de la dépense; enfin, le duc de Ferrare lui-même, le beau-père de Ludovic, s'offrait à nous livrer Gênes, dont il était dépositaire.

Ce concours rendit au roi sa première ardeur; sans les manœuvres de Briçonnet et la persévérante mauvaise volonté du duc d'Orléans, le perfide duc de Milan eût donc pu être détrôné. Il en eût pu être de même de Frédéric d'Aragon, oncle et successeur du jeune Ferdinand de Naples, mort d'excès de plaisirs, peu de jours après son triomphe sur Montpensier. Mais Briçonnet rusa; l'argent manqua toujours à propos. Le favori ne répondit aux offres de Florence qu en

[1] Comines.

lui demandant encore un emprunt de cent cinquante mille ducats. Cette preuve de dénuement acheva de discréditer le roi au-delà des monts; les princes italiens ne comptant plus sur lui, s'accordèrent entre eux comme ils purent, et Gênes enfin fut remise à Ludovic.

CHAPITRE V.

Charles apprit cette nouvelle décisive avec indifférence; à peine y prit-il garde. Son esprit à la fois trop ardent, et de trop faible et petite capacité pour contenir deux pensées à la fois, venait de se tourner dans une direction opposée. Un nouveau malheur, la perte d'un troisième fils, mort en naissant, et l'affaiblissement de sa propre santé, avaient changé ses goûts. Jusque-là César avait été son héros; Charlemagne, son modèle. Maintenant Saint-Louis l'enthousiasmait exclusivement! c'était lui qu'il voulait imiter! Et non pas Saint-Louis croisé, combattant en Égypte : mais Saint-Louis législateur, réformateur : Saint-Louis sous son chêne rendant la justice! 1497.

Dans cette fantaisie, on reconnaît encore la main de Briçonnet le favori, poussant le prince dans cette voie, où il le plaçait sous l'influence du chancelier Briçonnet son frère; mais la France

y reconnut aussi la bonne âme de son petit roi : toujours conduit sans doute, mais seulement par des idées, d'abord nobles, tendres, brillantes et chevaleresques, puis enfin sages et utiles.

1498. Briçonnet, le trouvant donc inflammable sur ce point, il lui convint, comme cardinal et surintendant des finances, de l'échauffer encore sur les affaires du clergé et sur le soulagement d'un peuple écrasé d'impôts. Ces occupations, qui avaient rapport à son ministère, le rendant indispensable, devaient être autant de liens dont il enlacerait le prince, et qui augmenteraient et assureraient son crédit. L'excellente, mais toujours un peu puérile nature du roi, s'exalta dans cette bonne action ; et avec cette même ardeur qu'il avait mise à jouer au roi conquérant, on le vit s'efforcer de devenir roi administrateur, législateur, même réformateur ; y mettre de la persistance et parfois réussir.

Tout plein encore des menaces de Savonarole, dont on crut voir l'effet dans les deux coups du sort qui venaient d'éteindre sa postérité, il s'occupait d'une réforme. Son succès, s'il eût été possible, eût prévenu le grand schisme du seizième siècle prêt à éclater ; car déjà Luther vivait. Le bon roi, qui n'hésitait pas à entreprendre, parce qu'il ne s'occupait guère des difficultés

d'exécution, commença aussitôt ce grand œuvre. « Il prit une grande peine à réformer les abus de « l'ordre de Saint-Benoist, et d'autres religions; « il avoit bon vouloir, s'il eût pu, qu'un évêque « n'eût que son évêché! [1] » Car plusieurs en avaient trois ou quatre, où ils ne résidaient point. On voyait ces prêtres scandaleux, courir effrontément le monde comme gens de plaisir, ou croupir dans une ignorante et crapuleuse oisiveté!

Déjà Charles, indigné, avait consulté publiquement ses docteurs : premièrement, sur l'obligation qu'il supposait au pape, de tenir tous les dix ans un concile; secondement, sur la faculté que devaient avoir les autres princes ecclésiastiques et séculiers, à défaut du pape, de s'assembler en concile sans son aveu; enfin, sur le même droit qu'avait, sans doute un royaume aussi grand et notable que le sien, de pourvoir seul aux besoins de son église, après des sommations suffisantes faites au pape et aux autres puissances de la chrétienté.

Les réponses des docteurs furent dignes de la France; mais ni le temps, ni les hommes ne convenaient. Briçonnet laissa le roi se complaire

[1] Comines.

dans son illusion réformatrice; il comprit son insuffisance contre tant d'intérêts et de vices prêts à se révolter, et l'inefficacité d'une ordonnance contre des mœurs invétérées et générales.

Il en fut de même pour les impôts, car la bonne âme de Charles était pénétrée de la misère publique. Il lui tenait à cœur de se conformer au vote des états de Tours, et qu'au lieu de deux millions cinq cent mille francs, les tailles de son *pauvre peuple* fussent aussitôt que possible, réduites à douze cent mille. « Quant à luy, « il estoit résolu à ne vivre que de son domaine, « comme anciennement faisoient les roys, ce « qu'il pouvoit, car le domaine est bien grand, « et avec les aides et gabelles, passe un million « de francs.» [1]

Ce projet de réforme était aussi chimérique que celui qui concernait l'église! On voyait bien que l'avidité des courtisans, la prodigalité du prince et ses dettes, en rendaient l'exécution impossible. Mais cette bonne France, alors plus sentimentale qu'intéressée, lui en tint compte. Elle sourit toutefois de tant d'excellentes intentions si incompatibles, car, en même temps, elle remarquait qu'il songeait encore à retourner

[1] Comines.

en Italie, et qu'en attendant, épris des arts de cette contrée, il en essayait en France de ruineuses imitations.

Il est vrai que son peuple put alors applaudir à des efforts moins infructueux. Une véritable guerre maritime s'était élevée, entre ses négocians et ceux d'Angleterre : il l'apaisa par un réglement arbitral.

Les coutumes particulières des différentes provinces, et les lois qui réglaient l'État et la fortune des citoyens, n'existaient que par tradition. On n'en retrouvait la trace que dans les pièces des anciens procès et dans la mémoire des juges ; ce qui rendait la justice incertaine et interminable. Réalisant une pensée de Charles VII, Charles fit choisir dans les trois ordres et par chaque bailliage, les notables les plus éclairés : il les chargea de recueillir ces lois et ces coutumes : puis il nomma des commissaires qui, de concert avec ces notables, rédigèrent chacun de ces codes.

Dans d'aussi difficiles recherches, les erreurs étaient inévitables ; on les prévit : c'est pourquoi, en cas de réclamations dans les procès à venir, l'appel au parlement fut indiqué. Ce travail immense et mémorable dura jusqu'à Charles IX, qui le termina.

Mais ce n'étaient pas seulement les lois, il y avait aussi de certains tribunaux, qui étaient si changeans et mobiles, que souvent ils en étaient insaisissables; et, entre autres, le grand-conseil, cour suprême, qui suivait le roi. Ce tribunal était sans juges ni résidence fixes. C'étaient souvent d'autres magistrats que ceux qui avaient instruit une affaire et entendu les débats, qui la jugeaient. Plus souvent encore, après avoir suivi dans tout le royaume cette cour nomade, variable et *ambulatoire*, les parties, faute de juges, étaient forcées d'abandonner leur cause : Charles lui donna des conseillers spéciaux, gagés et astreints à résidence.

Et pourtant, tout occupé qu'il se montrait de la justice, il défendait les droits du trône contre la marche, de tout temps ambitieuse, des corps qui l'exerçaient. Lavacquerie, ce premier président justement célèbre par sa vigilante fermeté à donner force à la loi ainsi qu'à l'autorité royale, pendant la minorité, venait de mourir, et le parlement avait aussitôt saisi cette occasion d'étendre ses prérogatives. S'appuyant sur le voeu des États-généraux de Tours, il avait désigné deux candidats qu'il présentait pour cette vacance. Il prétendait limiter à cette élection la préférence du roi; mais Charles négligea ces

deux choix; il en fit un troisième, et sut étouffer ainsi cette prétention nouvelle.

Vers cette époque, il paraît que l'un des résultats de son expédition de Naples l'effraya. Il s'agissait des progrès rapides de la maladie nouvelle que son armée avait rapportée de cette conquête. L'alarme fut si grande qu'en 1497 le parlement, provoqué par l'évêque de Paris, interdit l'entrée de la capitale à tous ceux qui y apporteraient cette contagion. Quant aux malades du dedans, ils furent réunis, enfermés et gardés à part dans un hôpital. Précautions dont on aperçut bientôt l'inutilité, leur application ne pouvant jamais être assez rigoureuse et universelle, pour un mal à la fois si secret et si contagieux.

Pour épuiser ce honteux sujet, nous ajouterons que c'est de ce règne consacré aux plaisirs, que date l'institution des filles repenties. Le duc d'Orléans fut, en 1494, l'un des fondateurs de cet ordre. Mais ce qui est plus remarquable, c'est que, pour être admises dans ce refuge de l'ignominie, beaucoup de vierges irréprochables ne craignirent pas de se faire passer pour des courtisanes saturées de vices. On fut forcé d'exiger des preuves palpables du droit de ces postulantes à cet humiliant habit. Ceci prouve qu'alors la

misère du peuple était grande, et la vertu, hors du cloître, bien malheureuse et surtout bien peu honorée.

Un autre mal, la licence du théâtre, contre laquelle la censure ne fut imaginée qu'en 1538, avait dès 1486 été réprimée, mais sous le seul rapport de la politique. Ces spectacles sur la table de marbre du palais de justice, ou sur des trétaux et des théâtres improvisés le plus souvent en plein air, jouent un rôle trop fréquent dans les entrées triomphales de ce roi plus voyageur que conquérant, pour qu'il soit possible de les passer sous silence. Dans leurs scènes, décence, pudeur, respect des convenances, tout était violé grossièrement ou plutôt entièrement méconnu; et pourtant, les acteurs étaient souvent des magistrats ou des prêtres que leur enthousiasme pour ce nouvel art, ou leur dévotion, entraînait à se donner en spectacle. La classe supérieure, la cour elle-même, à en juger par les éloges du secrétaire d'Anne de Bretagne, admiraient ces brutalités. Car alors, même dans cette cour, tout était encore rude, inconséquent et à peine dégrossi. Comment ce théâtre informe, où de même que sur les théâtres de tous les temps, on ne pouvait être compris et plaire que par la fidèle représentation des mœurs du jour, n'en

aurait-il pas parlé le langage? Il était donc grossier et tout matériel; ses pièces se composaient de tableaux successifs : tout s'y passait en action. C'était aux yeux qu'on parlait, fort peu à l'esprit, encore moins à l'âme. On n'avait que des spectateurs et bien peu d'auditeurs, si ce n'est pour ce qu'il y a de presque matériel, à force d'être grossier, dans la satire des personnes et de leurs actions.

Quelque jalousie que cela puisse inspirer à plusieurs de nos réformateurs dramatiques, qui s'imaginent avancer l'art en le faisant rétrograder dans sa barbarie primitive, ils ont beau faire, leur drame nouveau n'égalera jamais l'effet physique des spectacles du quinzième siècle. Où trouveraient-ils aujourd'hui des acteurs aussi épris de leur art que ceux des moralités allégoriques et des mystères d'alors? Temps modèle, où le jurisconsulte et le prêtre, qui s'étaient dévoués à représenter ou *Gourmandise*, ou *Jésus-Christ*, se laissaient fustiger ou crucifier avec une si admirable vérité, que souvent on les emportait mourans de la scène.

Il faut pourtant remarquer que le parlement intervint fréquemment, alors et depuis, contre les indécences, contre les inconvenances politiques et religieuses, et surtout contre la satire

des hauts personnages, que se permettaient les auteurs de ces *soties* et moralités. Il est encore vrai d'ajouter que les mœurs extérieures de la noblesse, des notables et du clergé, plus relevées que celles du peuple, ne tardèrent pas à désapprouver ces brutalités. Mais, à la fin de ce quinzième siècle, cette classe supérieure les tolérait; elle s'en amusait même, malgré la réaction de douceur et d'amollissement de mœurs, qui avait dû suivre l'insidieuse et sombre tyrannie de Louis XI; en dépit de l'aménité, de la galanterie fastueuse et chevaleresque, que faisaient déjà prévaloir les goûts et le caractère de Charles VIII et du duc d'Orléans; enfin, nonobstant l'importance qu'avaient rendue aux dames la longue régence de la dame de Beaujeu, et le règne d'une princesse aussi ménagée et considérée que l'était la fière, la savante et puissante Anne de Bretagne. . . . .

Maintenant, qu'une si grande partie de nos plaisirs sont intellectuels, nous ne pouvons concevoir ces mœurs de nos pères; nous ne comprenons pas qu'ils aient pu s'accommoder de ces mille cris, de ces désordres tumultueux, de ces grossières et indécentes représentations, qui remplissaient de bruits et de mouvemens les rues étroites de la capitale, et dont aujourd'hui

nos esprits seraient révoltés, nos oreilles assourdies et nos yeux offensés. Mais alors, ce vacarme, ces chocs bruyans et journaliers de corporations, d'associations, enfin de cette foule de sociétés diverses dont se composait la société entière : cette espèce de qui-vive de chacun, et toutes ces brutalités convenaient. Occupations matérielles, rudes et grossières distractions, indispensables même à la haute société d'alors, qui ne savait ni lire, ni écrire! Dépourvue du prodigieux et si actif développement d'âme et d'esprit auquel nos loisirs sont si favorables, qu'aurait-elle su faire de la régularité, de l'ordre, et de cette calme et douce existence qui plaisent tant à la société nouvelle?

C'était ainsi, qu'à l'esprit entreprenant et inappliqué de Charles, il fallait de l'action. Le métier d'administrateur, celui de législateur, lui suffisaient d'autant moins, que le travail lui en étant sans doute apporté tout fait, ne l'occupait guère. C'était imiter Saint-Louis, il est vrai, mais non dans ce qui l'avait frappé le plus et dans ce qu'il avait entendu citer avec le plus d'admiration. Aussi, le 22 décembre 1498, parut inopinément cette ordonnance : « De par le « roi, nos amés et féaux, pour ce que voulons « bien savoir la forme que ont tenue nos prédé-

« cesseurs rois à donner audience au pauvre « peuple, et mesme comme monsieur Saint-« Louis y procédoit, nous voulons et nous man-« dons que, en toute diligence, faites chercher « par les registres et papiers de notre chambre « des comptes ce qui s'en pourra trouver, et en « faites faire un extrait, et incontinent après le « nous envoyiez. »

Dès lors, avec un empressement et surtout une suite remarquable, il tint, pendant les trois derniers mois de son règne, des audiences publiques de plusieurs heures. « Il y escoutoit tout « le monde, et par espécial les pauvres: et si, « faisoit de bonnes expéditions. »[1]

Ce coup-d'oeil de maître eut son effet accoutumé : bien des injustices parurent au grand jour, plusieurs furent réparées, beaucoup prévenues, quelques unes punies, et les prévaricateurs avertis devinrent ou plus adroits, ou plus circonspects.

Au milieu de cette ferveur d'économie, de législation et de réforme religieuse, Charles était resté le meilleur, le plus accort, et le plus doux et aimable des princes. « Jamais ne s'étoit vu roi « de France si doux, si bénin et si libéral; si « bien que personne ne se départit de sa présence

[1] Comines.

« qu'elle s'en allast esconduite.[1] » De son âme ardente, naïve et mobile s'épanchaient tous les bienfaisans et généreux désirs, s'élançaient tous les bons et brillans vouloirs. Successivement, et enfin épris à la fois, de tous les amours du ciel et de la terre, de tous les éclats, de toutes les gloires de ce monde, il y joignait encor l'amour-propre national, de faire briller la France de tout ce qu'il avait admiré en Italie.

On était alors vers les premiers jours d'avril 1498; la cour était en Touraine, et Charles, entouré de peintres et d'architectes italiens, élevait ce vaste château d'Amboise, « où l'on « montoit à cheval jusqu'au sommet des tours. » Il projetait même pour la ville « bien d'autres « constructions dont les pastrons estoient faits « de merveilleuse entreprise et dépense; entre- « prise de roy jeune et qui ne songeoit à la mort, « quoiqu'il se fût confessé deux fois dans la se- « maine et qu'il vînt de faire de grandes aumônes, « car il alloit toucher des écrouelles, et l'on estoit « à la veille de Paques fleuries.[2]

« Estant dans cette grande gloire quant au « monde, et en bon vouloir quant à Dieu[3] », ce

[1] Brantôme.

[2] Comines.

[3] *Ibid.*

roi, toujours confiant en l'avenir, sans tristes pensées, et doux à lui-même comme aux autres, ne songeait qu'à remplir de joyeux passe-temps les heures fréquentes de ses loisirs. Il était donc venu jouir au château d'Amboise du progrès de ses constructions, quand le 7 avril, après dîner, se trouvant dans la chambre d'Anne de Bretagne, il lui prit envie de la mener voir jouer à la paume dans les fossés du château. Sa destinée voulut que, pour la première fois, il la fit passer par la galerie Haquelebac : « c'estoit pour« tant le plus déshonneste lieu de céans, car tout « le monde y p.....; elle estoit même rompue à « l'entrée, et s'y heurta le roy, du front, contre « l'huys, combien qu'il fût bien petit. »[1]

Ce coup, tout mortel qu'il était, fut à peine remarqué; Charles lui-même y fit peu d'attention, car il poursuivit « et regarda long-temps les « joueurs en devisant à tout le monde.[2] » Cependant, son heure approchait! Par un hasard assez singulier, au milieu de ces divertissemens, sa conversation avait tourné sur la religion, et par une plus singulière rencontre, ce fut à l'instant même où il achevait de dire « qu'il espéroit ne « jamais offenser Dieu, ni mortellement, ni vé-

[1] Comines.

[2] *Ibid.*

« niellement, moyennant sa sainte grâce »[1], qu'on le vit soudainement « cheoir à l'envers et « perdre la parole »[2].

Une autre coïncidence aussi remarquable, c'est qu'à trois cents lieues de là, au même moment, et comme si la destinée de l'un eût été liée à celle de l'autre, son précurseur, son prophète, Girolamo Savonarola, achevait aussi son règne. En effet, le même jour, et tout aussi mortellement, ce moine était tombé de sa chaire souveraine dans un cachot, d'où il ne devait sortir, un mois après, que pour être brûlé publiquement.

Cette chute simultanée rappelait les adjurations menaçantes du prophète, elle dut étonner les contemporains. Mais alors, ce qui est certain, c'est que soit horreur naturelle ou superstitieuse, à la vue de ce prince si inopinément renversé, jamais confusion ne fut si extrême. Tout y contribua : le saisissement, les angoisses de la reine : le trouble de ceux des courtisans qui perdaient tout en ce maître ; l'anxieuse incertitude des autres sur l'issue d'une telle crise, ne sachant de qui allait dépendre leur fortune, et ce qui

[1] Antiquités de Saint-Denis. Recueil des faits et gestes des rois de France.

[2] Comines.

valait mieux, ou de se précipiter vers le successeur, ou de s'empresser encore, autour de ce moribond, qui pouvait renaître.

Le désordre fut si grand que, depuis deux heures de l'après-midi jusqu'à onze heures du soir, pendant neuf heures, ce monarque, dans son énorme château, qu'il agrandissait et ornait avec tant de splendeur, resta gisant dans cette galerie infecte et délabrée. Personne ne songea à le transporter ailleurs, ou ne l'osa. Il demeura là sans connaissance, étendu au milieu d'une foule d'allans et venans. « Toute personne qui vouloit « y entrer, le trouvant couché sur une pauvre « paillasse, dont jamais il ne partit, jusqu'à ce « qu'il eût rendu l'âme. »[1]

Toutefois, les médecins du lieu ayant été appelés, l'incertitude fut courte. Pendant que l'on arrachait la reine à cet affreux spectacle, et que les serviteurs de ce bon prince perdaient la tête de douleur, d'autres partaient à chaque instant pour Blois, où Marillac, qui se trouvait là, dit que « Louis d'Orléans ne manqua pas de rece- « voir coup sur coup des nouvelles. » Mais l'agonie se prolongea. Le confesseur du roi mourant, l'évêque d'Angers, qui ne le quitta point pen-

[1] Comines.

dant ces neuf dernières heures, assure que la connaissance ne revint que deux fois à ce pauvre prince. Il ajouta que ce fut seulement pour s'écrier : « Mon Dieu et la glorieuse Vierge Marie, monsei-« gneur saint Claude et monseigneur saint Blaise « me soient en aide ! » Ce furent là ses dernières paroles, et vers onze heures du soir il expira.

A cette nouvelle que lui porta Dubouchage, Louis XII fondit en pleurs. Le lendemain, étant accouru, il répandit de nouvelles larmes à l'aspect de ce corps inanimé qu'il bénit, en priant Dieu avec ferveur de recevoir la bonne âme du pauvre défunt dans sa miséricorde. Puis, avec de généreuses et douces paroles, il essaya de relever le cœur brisé d'Anne de Bretagne.

Mais la présence de ce prince exilé, que cette mort couronnait, aigrit plus qu'elle n'adoucit la douleur de la reine. Louis s'effraya de ce désespoir, et n'osant plus le combattre, il retourna à Blois, en chargeant Briçonnet de ce triste soin. Il choisit mal : les tendres vertus de Charles avaient pénétré d'amour tout ce qui l'entourait ; et il est vrai que tout avide et ambitieux que fût ce favori, il avait été, plus que tout autre, soumis à l'irrésistible attrait de tant de qualités aimables. Ce maître, qu'il avait trompé si souvent, il l'avait adoré !

Aussi, vit-on succomber son courage le troisième jour de ce deuil, lorsqu'appuyé sur le vertueux Jean de Lamarre, évêque de Condom, il pénétra dans l'appartement d'Anne de Bretagne. Briçonnet la retrouva encore dans les mêmes vêtemens qu'elle portait le jour de son malheur. Il l'aperçut « en un coin de la chambre[1], pâle, gi« sante contre terre », et repoussant obstinément toute nourriture ! — D'abord le cardinal consterné, étouffant son émotion, sut la contenir; mais, quand il vit cette royale veuve, que ranima la présence d'un serviteur tant aimé de celui qu'elle pleurait, se relever avec effort, lui tendre les bras, et tomber dans les siens en l'arrosant de larmes ; alors, au lieu de la consoler, les sanglots le suffoquant lui-même, ne laissèrent de passage qu'à ses gémissemens, à des cris inarticulés et à des torrens de pleurs ! Heureusement, le pieux et sévère de Lamarre intervint. Il arracha l'une à l'autre, ces deux douleurs qui s'augmentaient mutuellement, et leur imposa des bornes.

Mais aux funérailles de ce bon petit roi, toutes ces angoisses se renouvelèrent; jamais tant de deuil n'avait été remarqué. Ce deuil était si vrai,

[1] Bretonneau, Hist. généal. des Briçonnet; Le Ferron, d'Argentré, etc., etc., etc.

il fut si profond, que l'histoire elle-même, quelque rapide qu'elle doive être, est forcée de s'arrêter devant ces obsèques. C'est là qu'elle peut observer combien alors l'affectueuse et sympathique aménité du prince, quand elle rayonnait et s'épanchait du haut du trône, avait de puissance sur les cœurs français. L'expansion de cette royale bonté avait établi entre Charles et les siens, une si intime et si tendre liaison, elle avait exercé de lui à ses serviteurs une attraction si forte d'amour et de reconnaissance, que leurs cœurs semblèrent prêts à le suivre dans sa dernière demeure. Il est même certain que ce jour-là, l'un de ses archers et l'un de ses sommeillers, succombant à leur émotion, tombèrent sans vie, au moment où le corps de ce bon prince fut enseveli dans sa tombe.

Et nous-mêmes, ne prolongeons-nous pas trop ce récit, comme si nous éprouvions quelque peine à nous séparer pour jamais des souvenirs de ce bon petit roi tant aimé, et de ce règne comme de cette mort également remarquables. Règne court cependant, mais témoin de trois des plus grands événemens de notre histoire; mort bien commune sans doute, et d'un roi faible et petit de corps comme d'esprit, et pourtant qu'une jeune, savante, belle et puissante reine

regrette au point de vouloir attenter à ses jours! Mort dont les funérailles sont à jamais mémorables par l'abondance, par la sincère amertume des larmes qui y furent répandues, et ce qui ne s'était point encore vu, par le désespoir de ces deux officiers qui expirèrent de douleur sur sa tombe!

Mais pourquoi cette désolation, dont les sanglots ont retenti jusqu'à nos jours? D'où vient donc qu'une vie si courte, dans un corps si chétif, et animant un cerveau si faiblement organisé, n'est point terne? Pourquoi, au travers de cette nuit de plus de trois siècles, jette-t-elle encore une lueur douce et vive qui se reflète sur un si long avenir?

Est-ce donc parce qu'une étincelle d'héroïsme y scintilla quelques instans? ou n'est-ce pas plutôt parce que dans cette âme royale, toute transparente de candeur, brille un rayon impérissable de cette céleste, et tendre, et bienveillante bonté, dont sa vie fut un épanchement continuel?

Est-ce parce qu'en lui succède un règne de loyauté, de plaisirs et d'amour, à un règne de terreur et de trahisons? parce qu'à son avénement finissent les rois rudes et sanguinaires du moyen âge, et semblent commencer ceux de la civilisation moderne?

Enfin, n'est-ce pas surtout parce que, au mi-

lieu de l'écroulement de la grande féodalité abattue, il y eut le plus heureux à-propos dans l'avénement d'une âme si aimante, si généreuse, prodigue même et tout éprise de magnificence, de gloire chevaleresque, de fêtes galantes et de somptueuses solennités! naturelle et puissante attraction parmi tous ces débris incertains et flottans encore.

Et en effet, dès lors, à ce foyer tout brillant de plaisirs, de fortune et de gloire, nous voyons toutes ces fières et farouches individualités féodales accourir d'elles-mêmes, se réunir, se confondre, et transformer en un esprit tout nouveau de sujétion et de dévouement militaire, leur hostile indépendance. Centre puissant, autour duquel toutes les ambitions, tous ces goûts, toutes ces passions, vinrent former le grand ensemble monarchique que, depuis, les guerres de religion purent seules ébranler, et accomplir cette grande révolution morale, où s'éteignit enfin le moyen âge.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

SUITE DE LA TROISIÈME PARTIE.

ROME.

LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE HUITIÈME.

NAPLES.

LIVRE NEUVIÈME.

FORNOUE.

LIVRE DIXIÈME.

PERTE DU ROYAUME DE NAPLES.

FIN DU RÈGNE DE CHARLES VIII.

FIN DE LA TABLE.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
RUE DE VAUGIRARD, N° 9.